LA REVUE DE PARIS

JUIN

PAUL REYNAUD	La Crise du Proche Orient
LA VARENDE	Le Cosaque
MAURICE GARÇON, PIERRE LAMBERT	A propos d'une Lettre inédite...
JULES LAROCHE	La Grande Déception de Cannes
ALAIN DECAUX	Un Mariage Second Empire
ROBERT DELAVIGNETTE.	Le Théâtre en A.-O.F.
JEAN MISTLER	Printemps musical à Vienne
M.-A. BAUDOUY	Le Quadrille Sarda (fin)
BÉATRIX BECK	Un fameux Cénotaphe
GASTON BOUTHOUL.....	Misère et Surpopulation
THIERRY MAULNIER	De Beckett à Bernanos
MARCEL THIÉBAUT	Maurois, Giono, Morand

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, MARCEL SCHNEIDER, RAYMOND ESCHOLIER, ALAIN BOSQUET, HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

1957 - 64e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
PAUL REYNAUD	La Crise du Proche-Orient	3
LA VARENDE	Le Cosaque	14
MAURICE GARÇON et PIERRE LAMBERT	A propos d'une Lettre inédite	29
JULES LAROCHE	La Grande Déception de Cannes	39
ALAIN DECAUX	Un Mariage Second Empire	52
ROBERT DELAVIGNETTE	Le Théâtre en A.-O.F.	70
JEAN MISTLER	Printemps musical à Vienne	80
M.-A. BAUDOUY	Le Quadrille Sarda (fin)	89
BEATRIX BECK	Un fameux Cénotaphe	122
GASTON BOUTHOUL	Misère et Surpopulation	129
THIERRY MAULNIER	De Beckett à Bernanos	139
MARCEL THIEBAUT	Maurois, Giono, Morand	143
Le Mois à Paris	159	Chronique bibliographique	173

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LE DÉFICIT DES ASSURANCES SOCIALES
par **Marcel PELLENC**

LA SIBYLLE
par **Pär LAGERKVIST**

RESTIF DE LA BRETONNE REVISITÉ
par **Marc CHADOURNE**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.160

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº I.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris.

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1957

EN DEUX VOLUMES
totalisant 3.700 pages

entièrement remis à jour comprenant :
Notices complètes sur sociétés cotées.
Listes et adresses des Administrateurs.
Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers.

Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1956)

PRIX :

Aux bureaux de l'Annuaire

(42, rue N.-D.-des-Victoires)..... **9.000 fr.**
Franco..... **9.400 fr.**
Etranger (franco)..... **10.500 fr.**

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal **1889-86** Paris à

« COTE DESFOSSÉS »
42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Tirage limité

CREDIT LYONNAIS
FONDÉ EN 1863

1.500 AGENCES
LYON PARIS

en France, en Afrique du Nord, dans l'Union Française et à l'étranger

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

COFFRES-FORTS EN LOCATION

CHÈQUES DE VOYAGE

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : **149 fr.** ORGA - PERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer; Évian-Nice en autocar; Nice-Paris en chemin de fer.

DE SERAJEVO A AMMAN

par Paul Reynaud

Ce que les Balkans étaient à l'Europe d'avant 1914, le Moyen-Orient l'est au monde d'aujourd'hui.

Le coup de pistolet de Serajevo donna le signal de la première guerre mondiale. La troisième sera-t-elle allumée par une étincelle jaillie du Moyen-Orient ?

Cette terre ingrate, berceau de trois religions, la juive, la chrétienne et la musulmane, fière des hauts lieux qui s'appellent Jérusalem et La Mecque, contient deux des plus beaux joyaux du monde : le plus grand gisement de pétrole de l'écorce terrestre et le canal de Suez, porte de l'Asie et de l'Océanie, qui abrège de moitié le trajet du pétrole du golfe Persique à l'Europe. En temps normal, 90 % du pétrole consommé en France vient du Moyen-Orient.

Le Moyen-Orient a donc une importance capitale, presque vitale pour l'Europe occidentale.

Les troubles de Jordanie sont provisoirement maîtrisés. Les Bédouins, fidèles au roi Hussein, sont entrés menaçants dans Amman où ils ont fait reculer les communistes et les pro-Nasseriens ; la sixième flotte américaine a mouillé à Beyrouth. Les Soviets ont protesté. Ce fut tout pour cette fois.

Pour cette fois, car au Moyen-Orient c'est d'une façon permanente que s'affrontent désormais le géant russe et le géant américain.

Les Soviets manœuvrent.

Faisant son rapport au Soviet suprême, le 8 mai dernier, M. Khrouchtchev a clairement défini, dans son langage coloré, le but final de la politique soviétique : « Les rapaces impérialistes tremblent aujourd'hui devant nos succès. Ils seront impuissants à empêcher les peuples d'atteindre les lendemains communistes. » C'est donc du triomphe de la foi communiste et de la domination soviétique dans le monde qu'il s'agit.

A ces bonnes démocraties d'Occident, chez qui Moscou tente de s'emparer du pouvoir par l'intérieur, grâce à la cinquième colonne communiste, on tient un tout autre langage : la coexistence pacifique s'impose ; la guerre est affreuse ; supprimons la bombe atomique et vivons tous en paix.

Le 12 mai dernier, M. Khrouchtchev proposait, dans une interview donnée au *New York Times*, la création d'un pouvoir consulaire à deux têtes (les deux *très grands*) pour régenter l'Europe en supprimant, bien entendu, l'OTAN, et exprimait le désir de rendre visite au président Eisenhower.

L'un des moyens d'affaiblir physiquement et moralement les puissances ci-devant coloniales, de diviser l'opinion publique chez chacune d'elles et de gâter leurs rapports avec les Etats-Unis, est de susciter des troubles dans leurs territoires extérieurs en attisant la haine raciale et le fanatisme religieux et en armant les rebelles.

Ce que font les Soviets.

Au Moyen-Orient, ils se sont présentés aux Arabes comme des libérateurs, seuls capables d'équilibrer les « puissances impérialistes ». Ils ont avivé la plaie due au complexe d'infériorité de peuples qui avaient presque tous été longtemps dominés par la France et la Grande-Bretagne et sur qui soufflait le vent de révolte contre les anciens maîtres qui balaie l'Insulinde, le sud de l'Asie et une grande partie de l'Afrique.

Quant à l'Egypte, les Soviets virent l'intérêt capital qu'il y aurait pour eux à tenir entre le pouce et l'index d'un satellite, le canal de Suez, artère presque vitale pour les alliés européens des Etats-Unis.

M. Chepilov était là le jour où — sur le conseil pressant des Américains, bien mal inspirés — les troupes britanniques évacuèrent la zone du canal. Quelle journée pour lui !

Les Soviets ont d'abord armé l'Egypte, assoiffée de vengeance contre Israël, alors quinze à vingt fois moins peuplé qu'elle, lorsque ce minuscule pays lui infligea, il y a neuf ans, une humiliante défaite.

Hélas, l'armée d'Israël qui a pénétré dans le désert du Sinaï, le 29 octobre dernier, infligea une défaite plus humiliante encore que celle de 1948, alors que la revanche contre Israël était l'article premier du programme du Bikbachi.

L'EXPÉDITION D'EGYPTE.

Nasser fut sauvé et le prestige des Soviets porté aux nues, dans tout le monde arabe, grâce à l'opération militaire franco-britannique contre son pays. Les deux « agresseurs » furent condamnés aux Nations Unies, pratiquement par toutes les nations du monde, y compris le Canada dont le ministre des Affaires étrangères dit sa douleur de devoir désapprouver les deux mères-patries de son pays.

En effet, la Charte des Nations Unies dont la France est signataire, n'a pas que des conséquences favorables à nos intérêts. Elle interdit à un pays à qui un autre a injustement causé un préjudice, de se servir de la force pour obtenir réparation. Seule une agression militaire permet une riposte militaire. C'est ainsi.

Notre ignorance de l'état d'esprit du monde est telle que nous sommes stupéfaits d'apprendre que, dans un pays ami, sur une place publique de Stockholm, en novembre 1956, deux catafalques furent dressés. L'un en l'honneur de la Hongrie, l'autre en l'honneur de l'Egypte.

Indifférentes à cette condamnation des Nations Unies, la France et la Grande-Bretagne capitulèrent, sur une lettre du maréchal Boulganine à M. Guy Mollet et à sir Antony Eden menaçant « d'écraser les agresseurs », lettre suivie d'un coup de téléphone du maréchal Eisenhower au Premier britannique car, si la guerre éclatait, les Etats-Unis y seraient engagés. En fait, la France et la Grande-Bretagne capitulèrent sans conditions puisqu'elles retirèrent leurs troupes sans avoir pu obtenir la moindre promesse concernant le régime futur du canal de Suez.

Pour déclencher l'expédition d'Egypte à la date convenue avec Israël, nous avons sacrifié un bien meilleur argument, sur le plan de l'O.N.U., que la nationalisation du canal de Suez, invoquée par des dirigeants socialistes qui préconisent les nationalisations chez eux. C'était l'affaire de l'*Athos* chargé à Alexandrie, par des soldats égyptiens en uniforme, d'armes et de munitions destinées à tuer des soldats français en Algérie.

Ce grief de grande valeur que venait de nous donner Nasser et dont nous avions saisi le Conseil de Sécurité de l'O.N.U., fut, en fait, abandonné par nous.

Disons en passant, tant les esprits ont été égarés dans cette affaire, que, sur le plan militaire, la conception de cette expédition était aussi déraisonnable que celle de Dien Bien Phu qui avait consisté à emprisonner une garnison française sur un terrain qui est un lac de boue pendant la saison des pluies et qui est entouré de collines d'où partaient sur lui des tirs convergents.

En Egypte, notre ultimatum nous représentait comme l'archange de la paix armé d'une épée flamboyante, intervenant pour séparer les combattants. Le but était évidemment d'occuper le canal de Suez. Qui peut imaginer que les Soviets qui avaient pris des engagements solennels et

publics envers l'Egypte et qui réalisaient le rêve des tsars en pénétrant dans le Moyen-Orient, allaient rester les bras croisés et voir s'écrouler, d'un seul coup, leur prestige dans le monde arabe ? Au minimum, tandis que nous occupions le canal, ils auraient débarqué à Alexandrie une armée de « volontaires » dotés des armes les plus modernes et installé ainsi, sur le canal de Suez, une interminable guerre de Corée qui eût épuisé la France accablée déjà par le poids des opérations d'Algérie et même l'Angleterre. Car les Etats-Unis n'auraient pu intervenir en faveur d' « agresseurs » condamnés par les Nations Unies. C'est le 14 novembre, une semaine après notre acceptation de cesser le feu, qu'ils se sont opposés à l'envoi de volontaires russes destinés à hâter notre évacuation. Des volontaires avaient été demandés par l'Egypte au monde entier contre les « agresseurs », *avant* le cessez-le-feu.

Ce qui dressa le monde arabe unanime contre la France et l'Angleterre et ce qui contribua à les discréditer dans le monde, c'est que malgré leurs dénégations, la collusion était évidente entre elles et Israël.

Or, pour tous les Arabes, Israël c'est l'ennemi mortel.

L'ÉPINE JUIVE DANS LA CHAIR ARABE.

Pour comprendre la cause de l'antagonisme entre les pays arabes et Israël, il faut se remémorer un chapitre récent, mais que certains de nos dirigeants paraissent avoir oublié, de l'histoire du Moyen-Orient. Lorsque, pendant la première guerre mondiale, Balfour lança l'idée d'un *Foyer national juif* pour les Israélites de Palestine, il ne se doutait pas que son idée portait en germe les troubles actuels du Moyen-Orient et une menace pour la paix du monde. En effet, par un processus inévitable, en 1948, le *Foyer* fut autorisé, par un vote des Nations Unies, à ce constituer en Etat. Violentes protestations des représentants arabes qui annoncèrent que cette décision entraînerait une guerre. Le représentant soviétique dut avoir un sourire sardonique en votant pour Israël avec les Occidentaux car il comprenait que c'était créer un foyer de guerre au Moyen-Orient, c'est-à-dire pour les Soviets le moyen d'y pénétrer.

Ce fut la guerre, en effet. Israël la gagna, ce qui lui permit d'annexer une partie du territoire de ses voisins jordaniens et égyptiens dont il expulsa les habitants. Si bien qu'aujourd'hui, 900 000 Arabes expulsés et maigrement entretenus par les Nations Unies, — 25 cents par jour — vivent sur la frontière d'où ils contemplent la terre sur laquelle leurs aïeux ont vécu pendant tant de siècles. D'où leur fureur, leurs incursions, à main armée et les représailles d'Israël. La population d'Israël croît rapidement du fait de l'immigration. Chaque bateau d'immigrants juifs qui arrive à Tel Aviv est un coup de poignard au cœur de l'Arabe dépossédé qui perd un peu plus l'espoir de se réinstaller jamais sur la terre des aïeux. « La Palestine est notre Alsace-Lorraine », disent les Arabes.

Après la déclaration Balfour, il arrivait 2 000 à 3 000 Juifs par an. A

l'arrivée de Hitler, il en arriva chaque année 30 000 à 40 000 d'Allemagne. Puis Hitler interdit aux Juifs de sortir d'Allemagne et le nombre des immigrants retomba de 2 000 à 3 000. Ce fut ensuite la deuxième guerre mondiale. En 1946, ce fut le grand exode des Juifs libérés des camps de concentration qui fuyaient les pays où ils avaient tant souffert. Ce furent alors 120 000 à 130 000 immigrés par an.Cette année, 100 000 Juifs sont attendus en Israël, dont la population est aujourd'hui de 1 700 000 habitants.

Les puissances occidentales avaient pourtant promis aux Arabes de ne jamais laisser le Foyer national juif devenir le refuge des Juifs d'Europe et se constituer en Etat juif.

Circonstance aggravante : les Juifs, venant de l'Occident, intelligents et entreprenants, peuvent, grâce à l'argent reçu du gouvernement américain — 25 millions de dollars par an — et des communautés juives du monde — au moins 100 millions de dollars — faire fructifier une terre jusque là stérile, ce qui leur donne, par contraste avec celle des voisins, de l'autre côté de la frontière, une sorte de droit moral à y rester et sans doute, dans leur esprit, à en annexer d'autres. Le Sionisme est une doctrine de combat de caractère religieux. Ce peuple qui erre depuis 2 000 ans veut reconquérir la terre promise de Moïse. Mais les Arabes y sont...

Nous qui admirons ce petit peuple courageux chez qui les femmes, elles-mêmes, portent les armes, et qui reconnaissons les torts de tant de pays d'Europe envers les Juifs, sommes bien obligés de convenir que Balfour a enfoncé une épine juive dans la chair arabe.

Voilà pourquoi, M. Solh, président du Conseil libanais, déclarait le 19 mars dernier, au *Monde*, qu'un homme d'Etat arabe qui oserait préconiser une paix avec Israël dans le cadre de ses frontières actuelles, ne tarderait pas à être assassiné comme traître. Il s'agit d'un véritable règlement de comptes entre deux communautés.

Le plan Eisenhower.

Les Soviets ont pénétré dans le camp arabe. La réprobation contre l'expédition franco-britannique leur a permis de prendre pied en Syrie. Leur situation se renforce en Egypte et ils excitent partout les nationalistes contre l'Occident. En face des Soviets et contre eux, les Américains proposent aux pays arabes le plan Eisenhower. Il s'agit de permettre à ces pays de jouir d'une véritable indépendance en leur donnant une aide économique et une aide militaire. Par surcroît, les Etats-Unis promettent d'employer leurs forces armées pour protéger ces pays « contre une agression dirigée contre eux par toute nation dominée par le communisme international ».

Le plan Eisenhower eût gagné, semble-t-il, à être proposé et appliqué par la méthode de la diplomatie secrète, en ce qui concerne l'aide financière. Afficher l'offre de dollars à qui veut les prendre, était donner trop

beau jeu aux adversaires. C'est l'opération une fois faite qu'il eût fallu saisir discrètement le Congrès d'une demande de crédits.

La presse égyptienne a dénoncé le plan Eisenhower comme l'héritier des « impérialistes » français et britanniques et tourné en dérision les « dollars américains » dont Nasser était si friand l'an dernier. Aussi l'hostilité contre les Etats-Unis monte-t-elle au Caire où les communistes chinois sont actifs. Si actifs que les Américains se demandent si le successeur de Nasser ne le ferait pas regretter.

Les Russes ont sur les Américains une supériorité décisive : ils peuvent, eux, dire à l'oreille des Arabes : « La survivance de l'Etat d'Israël est un problème. » C'est une des raisons qui amènent le président Eisenhower à se retrancher derrière les Nations Unies.

Et aussi les Russes sont moins riches, plus plébéiens et, par là, plus près des Arabes.

Le prestige de Nasser est dû au fait qu'il est le leader des peuples arabes contre les Juifs. C'est pourquoi il n'acceptera pas de faire cesser l'état de belligérance avec Israël et ne cessera de répéter que l'Etat juif doit être « rayé de la carte du monde ».

L'Angleterre a compris qu'elle ne peut se réconcilier avec les Arabes que si elle ne donne plus l'impression d'être solidaire d'Israël. Aussi la France fut-elle seule à voter à l'O.N.U. avec Israël.

Nasser a gagné.

Nasser, atteint par la défaite de ses armes, avait besoin de remporter des victoires de prestige aux dépens de la France et de l'Angleterre. C'est ainsi qu'il est revenu sur ce qu'il avait concédé devant le Conseil de sécurité en expliquant que la force franco-britannique de Chypre l'inquiétait alors et ne l'inquiète plus depuis l'échec de sa tentative d'agression.

C'est ainsi qu'il va être le maître absolu du canal, — formidable instrument de chantage — et que nous aurons désormais à payer le péage en *dollars*, alors que de la nationalisation à notre expédition nous ne l'avions plus payé du tout.

M. Guy Mollet, le 9 mai, à Lille, s'est félicité de l'expédition d'Egypte dont l'organe officiel britannique du parti frère de l'Internationale ouvrière a dit quatre jours plus tard qu'elle a « déshonoré » la Grande-Bretagne et qu'elle l'a atteinte dans son prestige et dans ses intérêts.

Le président du Conseil a ajouté qu'il ne cédera pas.

Si le gouvernement français ne cède pas, sa résistance n'aura pas une influence catastrophique sur les recettes de Nasser. Par contre, le grand tour par Le Cap nous coûtera, pour le seul pétrole, 60 millions de dollars par an et la concurrence des lignes étrangères qui, toutes, passeront par le canal, rendra impossible la situation des nôtres.

Cet argument a finalement convaincu nos dirigeants qui sont allés à l'O.N.U. pour sauver la face, contraints qu'ils étaient de capituler.

Nasser a gagné. Khrouchtchev aussi.

Les rois et les peuples.

Certes, le roi Hussein l'a emporté en Jordanie. Mais à quel prix ! Il dut déclarer indésirable la visite de M. Richards, envoyé spécial du président Eisenhower, affirmer son amitié pour l'Egypte et la Syrie imprégnées d'influence communiste et proclamer sa neutralité. Moyennant quoi il put recevoir l'appui de la flotte américaine et dix millions de dollars. Mais cela n'empêcha pas ses adversaires de l'accuser d'avoir vendu l'indépendance de la Jordanie « pour les dollars d'Eisenhower ».

Hussein n'a pas osé aller à Bagdad avec le roi de l'Arabie séoudite mais celui-ci a donné, avec le roi de l'Irak, un communiqué blâmant toute immixtion d'un Etat dans la politique intérieure d'un autre, ce qui vise clairement l'action de Nasser en Jordanie. C'est un succès pour la politique du président Eisenhower.

Au sujet du mouillage de la sixième flotte américaine à Beyrouth, on a pu lire, dans certains journaux français et anglais : « Les Américains ont compris. Enfin ! Ils se rendent compte maintenant que nous avions raison d'employer la force contre Nasser et, à leur tour, ils sont bien forcés d'en venir aux actes. »

C'est une nouvelle preuve de l'ignorance du problème du Moyen-Orient qui sévit chez nous et chez nos voisins. Il existe, en effet, une convention du 25 mai 1950 dont le Secrétaire d'Etat au *Foreign Office* a dit, récemment, qu'elle est toujours en vigueur, aux termes de laquelle si les gouvernements de la France, du Royaume-Uni et des Etats-Unis constataient que, soit Israël, soit un des Etats arabes « se préparait à violer des frontières ou des lignes d'armistice », ils « ne manqueraient pas... d'agir immédiatement dans le cadre des Nations Unies et en dehors de ce cadre, pour prévenir une telle violation. » On a vu que le plan Eisenhower a renouvelé cet engagement. Se préparer à arrêter une agression ou être agresseur soi-même sont deux choses différentes.

Fondamentalement, la situation en Jordanie est la suivante : en face de 600 000 Bédouins, loyaux envers le roi, il y a 900 000 Palestiniens dont la moitié sont des réfugiés. C'est l'un d'eux qui a assassiné le grand-père d'Hussein. Ce sont les plus fervents et les plus actifs ferments du nationalisme anti-occidental qui est plus fort encore au Moyen-Orient qu'il y a deux ans. Ils sont les plus fermes soutiens de Nasser le grand antijuif, quelles que soient les fautes qu'ils lui voient commettre. A leurs yeux, il a eu le courage de chasser les Anglais et de se tourner vers la Russie. Et il est sorti vainqueur de sa défaite.

En tournant le dos à Nasser dont il a fait brûler 20 tonnes de tracts, le roi Hussein est entré en conflit avec la majorité de son peuple.

A l'automne dernier, les élections en Jordanie ont donné la victoire aux nationalistes palestiniens.

Ni la structure politique de la Jordanie, ni l'état d'esprit de son peuple n'ont été changés par la récente révolution de palais.

Le roi a réussi à imposer sa volonté à un petit groupe de dirigeants, hors du sentiment populaire et d'une armée mal commandée et peu loyaliste. Rien n'est donc définitivement réglé.

En appelant les Arabes à résister au communisme, le plan Eisenhower peut avoir accru la pression explosive en Jordanie et ailleurs. L'Arabe, le considère, en effet, comme un effort pour le ramener sous la domination de l'Occident exécré et il a tendance à préférer le Russe qui ne lui demande que sa neutralité.

Washington joue les rois et Moscou joue les peuples. Or, les peuples sont fanatiques et faméliques tandis que les rois roulent en Cadillac. Qui gagnera ?

Les rois ont souffert de la main-mise de Nasser sur le canal de Suez. Les peuples arabes l'ont acclamé comme ils ont acclamé les trois capitulations auxquelles a abouti la désastreuse aventure d'Egypte car après celles de la France et de l'Angleterre, la victoire fut arrachée à Israël et donnée à Nasser. Quelle explosion de joie chez les peuples arabes !

L'Irak lui-même, qui fait avec le Pakistan, l'Iran et la Turquie, partie du pacte de Bagdad, restera sans doute du côté américain tant que son premier ministre Noury Saïd Pacha l'homme fort de l'Irak depuis vingt-cinq ans, sera au pouvoir. Mais après ? Le sentiment populaire est très proche de celui des autres pays arabes.

Si Hussein avait succombé, l'armée d'Israël serait entrée en Jordanie. La communisante armée syrienne l'eût imitée. Les *marines* de la flotte américaine aussi. Quelle eût été la réaction des Soviets ? Que serait-il advenu de la paix ?

Que surviendra-t-il demain en Jordanie ou ailleurs ?

L'interdiction lancée par Nasser aux bateaux israéliens d'utiliser le canal est contraire à la convention de 1888. Israël menace, au moment où ces lignes sont écrites, de considérer l'arrêt d'un de ses navires comme un acte de guerre. L'interdiction de pénétrer dans le golfe d'Akaba est contraire à la déclaration du président Eisenhower suivant laquelle, sauf avis contraire éventuel de la Cour de la Haye, Israël a le droit d'y pénétrer. Que sortira-t-il de tout cela ?

S'il éclatait des troubles en Allemagne orientale, les Soviets les écraseraient, sans hésiter, comme ils ont écrasé ceux de Hongrie. Ils veulent garder leur glacis. Que sortirait-il de la juste fureur de l'Allemagne occidentale et de l'indignation du monde libre ?

Et si c'était la guerre ?

Nous venons d'assister à des événements qui ont mis en lumière les divers aspects du problème de la défense de l'Occident.

Ce furent d'abord les Anglais qui dirent : « Nous n'avons plus les

moyens de continuer à entretenir autant d'hommes en Allemagne. Au surplus, soyons de notre temps ! Que les Américains équipent nos troupes en armes atomiques tactiques, celles que l'on emploiera sur le champ de bataille et notre puissance sera, en réalité, plus forte qu'aujourd'hui. »

Ce raisonnement suppose qu'au premier conflit mineur, à la première pénétration des troupes ennemies dans le territoire de l'Allemagne de l'Ouest, le président Eisenhower appuiera sur un bouton et fera sauter la Russie... et les Etats-Unis. C'est peu probable. Cette agression, cette pénétration restées impunies peuvent en entraîner d'autres. Dès lors, où s'arrêterait ce grignotage ?

C'est pourquoi le général Norstad déclare qu'il a besoin de trente divisions du type classique auxquelles il ne s'interdit certes pas de donner des armes atomiques tactiques. Il considère, sans doute, et avec raison, que c'est le seul moyen d'éviter des agressions mineures de la part de l'adversaire. Or, il n'en a pas la moitié. Et c'est dans ces conditions que les Anglais, qui n'ont que quatre divisions en Allemagne, veulent réduire leurs effectifs déjà si faibles !

Puis ce furent les savants atomistes allemands, qui, ayant estimé que l'obus atomique du plus gros calibre a le même pouvoir destructeur que la bombe d'Hiroshima, ont poussé des cris d'effroi et se sont écriés qu'ils se refusaient à poursuivre leurs études sur un pareil sujet.

Cette indignation est touchante mais ne supprime pas le fait que les Russes ont des canons atomiques et que les troupes américaines stationnées en Allemagne en ont aussi, grâce au Ciel car si on devait laisser le monopole de ces armes à l'adversaire, autant vaudrait aller se battre contre lui avec des arcs et des flèches.

L'opinion allemande fut profondément troublée par l'émotion des savants. D'autant que les Soviets menacèrent les Allemands de transformer leur pays en un vaste cimetière s'il s'y trouvait des armes atomiques. Le chancelier Adenauer avait dit, le 5 avril dernier : « La paix en Allemagne et en Europe n'a pu être maintenue que grâce aux armes atomiques américaines... Le gouvernement fédéral ne peut pas s'opposer à l'équipement de la Bundeswehr en armes atomiques tactiques car celles-ci ne représentent qu'une forme moderne de l'artillerie d'autrefois. » Tout cela était fort juste.

Mais, sur la réaction de l'opinion auprès de qui on avait exploité des propos de M. Joliot-Curie et du docteur Schweitzer sur le péril des expériences atomiques, M. Strauss, ministre de la Défense nationale de l'Allemagne de l'Ouest affirma, le 19 avril, que « l'on n'envisage, en aucun cas, de doter l'armée fédérale d'armes atomiques tactiques ». Et M. von Brentano, ministre des Affaires étrangères déclara, le 29 avril, en réponse à la note soviétique, qu'il est faux que le gouvernement fédéral ait l'intention d'équiper la Bundeswehr avec des armes atomiques et le chancelier avait pris, à la conférence de Londres, l'engagement suivant : « la République fédérale renonce à fabriquer les armes atomiques ».

Cela ne suffit pas aux sociaux-démocrates qui, le 10 mai dernier, au Bundestag, lancèrent une attaque de grand style et déposèrent une motion tendant à interdire aux alliés de l'Allemagne eux-mêmes, de stocker des armes atomiques tactiques sur le sol allemand. Autant dire : il y a une arme si terrible qu'il faut en laisser le monopole à l'adversaire.

Cette motion n'obtint heureusement que le tiers des voix.

M. Ollenhauer, chef des sociaux-démocrates avait déjà déclaré publiquement que, si son parti prenait le pouvoir, il ne permettrait pas aux Américains d'avoir des armes atomiques en Allemagne. Ce qui signifierait le départ des troupes américaines. Les autres troupes alliées tomberaient dans un tel état d'infériorité que la résistance à une offensive ennemie serait impossible. La politique des sociaux-démocrates aurait assuré l'asservissement de leur pays.

On comprend que cette atmosphère soit peu encourageante pour les chefs militaires américains en Allemagne. Mais, on comprend moins qu'ils aient gardé sur ces armes atomiques tactiques, d'une importance capitale, et même sur les emplacements de leurs dépôts, un secret absolu même à l'égard du maréchal Juin lorsqu'il était commandant en chef des forces de l'OTAN du Centre Europe, alors que le commandant en chef des troupes alliées pendant la campagne d'Italie, le général américain Clark, m'a dit la part décisive qui revient au maréchal Juin dans la victoire.

La conclusion à tirer est évidente : ce n'est que lorsque nous aurons découvert, à notre tour, le secret de la fabrication des armes atomiques, que les Américains nous en fourniront et nous traiteront vraiment en égaux. Car si jusqu'à présent on se méfiait de l'ennemi, maintenant on se méfie de ses alliés.

Quelques principes.

S'il était possible de résumer, en quelques phrases, les données du problème de la défense de l'Europe occidentale, on pourrait dire :

1° La supériorité des Russes en forces du type classique est telle que si les Américains n'avaient pas l'arme atomique, les Russes seraient depuis longtemps à Brest.

2° Plus la terreur de l'arme atomique sera grande, moins la guerre totale sera probable.

3° Le Shape doit disposer d'une force impressionnante du type classique.

4° Un pays n'est pas vraiment une grande puissance s'il ne doit sa survie qu'à la protection d'un pays disposant de l'arme atomique.

5° Rien n'étant plus facile que de dissimuler dans les replis de l'Oural, par exemple, les trois ou quatre douzaines de bombes H qui suffisent pour détruire les centres nerveux d'un pays, un accord stipulant la destruction générale des stocks existants de bombes atomiques met la vie de chacun des deux signataires à la merci de la mauvaise foi de l'autre.

6° On n'arrête pas le progrès technique. Pas plus en cette matière que dans les autres.

7° Si les effets d'une expérience d'arme atomique étaient si redoutables, les Russes ne pourraient en faire si souvent dans cette Sibérie qu'ils peuplent systématiquement pour tenter d'empêcher la Chine, dans trente ans, d'y voir son espace vital.

8° Lorsque les Russes, venant de faire cinq expériences de cette nature en dix jours, proposent d'interdire désormais toute expérience, ils agissent comme le joueur qui « fait Charlemagne ».

9° Si les troupes étrangères évacuaient l'Allemagne, celles des Soviets resteraient à proximité mais celles des Etats-Unis iraient à 6 000 kilomètres derrière un océan.

Les Américains aussi veulent que les *beati possidentes* gardent leur monopole.

Cela dit, les graves difficultés des Soviets en Pologne et en Hongrie et la décision qu'ils viennent de prendre de réorganiser de fond en comble leurs industries, ce qui leur vaudra une longue période de désordre et d'adaptation, ne donnent pas l'impression que Moscou se prépare à déclencher une guerre dans les deux ou trois ans qui viennent.

N'en profitons pas pour nous endormir.

PAUL REYNAUD

CHRONIQUE DES LIVRES

LAWRENCE D'ARABIE

par Flora Armitage *(Payot)*

Toute la légende du « roi sans couronne d'Arabie » est issue d'une campagne militaire qui dura deux ans, de l'automne 1916 à la fin de 1918 ; mais T. E. Lawrence est mort en mai 1935, à l'âge de 47 ans. Tout ce que les Français qui n'ont pas eu le temps de lire l'admirable Correspondance de T. E. connaissent de l'épreuve qu'il s'infligea comme simple engagé de l'aviation britannique tient dans un petit livre, *La Matrice*, où se trouve relatée son expérience au dépôt d'Uxbridge ; mais l'ex-colonel ne souffrit que douze semaines à Uxbridge, alors qu'il passa plus de douze ans dans la R.A.F. et que plusieurs de ces années semblent avoir été heureuses. A défaut de l'oubli, il avait trouvé la paix d'une sorte de monachisme laïque. Le premier mérite de l'ouvrage qui nous est présenté aujourd'hui est de passer rapidement sur ce qui nous a été raconté dix fois — la Révolte du Désert — et de replacer la vie de T. E. Lawrence dans sa perspective d'ensemble. Flora Armitage a raison de soutenir que la « clé » de Lawrence ne fut ni l'homosexualité (c'était la chair elle-même qu'il maudissait), ni sa déception au sujet de la cause arabe. Elle a parfaitement bien vu le côté religieux de cet incroyant, son goût du « théâtre » et son besoin d'avilissement la conscience qu'il avait d'être un imposteur dans un monde d'imposture. Pour la postérité, T. E. Lawrence restera l'auteur d'un grand livre, les *Sept Piliers de la Sagesse*, et un cas psychologique passionnant, comme le sont un prince Muichkine ou un Hamlet, ou Milton, ou un Benjamin Constant. Il y a autant d'intelligence que d'équité dans le portrait-biographie que nous offre Flora Armitage.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 51.)

LE COSAQUE

par La Varende

Il apparut un Dimanche matin dans leur appartement de la rue Saint-Jacques, sans avoir averti. Tout le monde était à la messe, sauf la cuisinière qui avait assisté à un office matineux. Comment était-il survenu ? On ne l'a jamais su nettement. On crut qu'une amie de banlieue l'avait adressé pour une place à cette famille jadis importante et fortunée, que des revers réduisaient en lui gardant quelque apparence.

La cuisinière avait quarante ans bien sonnés ; lui, en comptait-il vingt-cinq, et fort épanouis ? La misère l'avait marqué mais rendu plus svelte et plus âpre. Il montrait la rousseur châtain des éperviers, des émouchets et leur profil aigu ; des dents éblouissantes avec un sourire d'enfant, mais quand il fronçait le sourcil, il eut vite fait peur. Il était froqué dans un de ces blousons kakis qui deviendraient, avec la nouvelle guerre, ces *battle-dress* indéformables parce que sans forme préalable. Un pantalon noir, effrangé, sordide, luisant, mais qui révélait des jambes de cavalier.

Non, ces Messieurs ne rentreraient que tard ; qu'il voulût bien patienter. La cuisinière était une « nature », comme l'on dit en province ; c'est, à savoir, qu'elle avait du caractère et de la confiance en soi. L'homme lui plut ; lui plut sans aucun romanesque et simplement pour sa qualité mâle, l'affirmation d'une vitalité forte et la délivrance d'une gentillesse native. Une fille à lectures eût tout de suite entrevu, derrière cette longue et souple dégaine, les centaures du Caucase et leurs galopades, leur intrépidité et leur renommée amoureuse. La brave femme n'y vit qu'un beau garçon vigoureux et qui avait grand'faim.

On ne la trompait point sur l'appétit des gens. Depuis vingt ans qu'elle faisait la popote à des gourmands, elle avait noté les signes indubitables : cet épanouissement des naseaux, la contraction des lèvres, ce mouvement labial qui déjà goûte et savoure. Les regards auraient suffi, d'ailleurs, que jetait le grand gars sur les casseroles et les hors-d'œuvre déjà préparés.

— Voulez-vous casser la croûte, en attendant, — demanda-t-elle avec

bonhomie, en lui offrant le pain et le beurre. Ne sachant pas un mot de français (il avait tendu une adresse qui portait le nom des maîtres), il y suppléa par la mimique ; s'inclina fort bas, témoignant d'une courtoisie tout orientale et d'excellente grâce.

Mais quand il eut commencé !... Un rose subit lui était monté aux pommettes ; il changeait de couleur, vraiment, comme une plante qu'on arrose, comme une fleur qui se déploie ; il changeait presque de forme ; on eût cru qu'il engraissait à vue d'œil. Il reluisait ! Il mangeait avec une componction, une délicatesse certaines, mais si attentives qu'elles gênaient un peu parce qu'on y devinait l'effort pour ne pas se jeter sur les tartines...

— Je vas vous faire cuire un hareng ! — fit la noble fille.

— Ui, ui, ui... — répliqua-t-il, n'ayant compris qu'une chose et qu'on prolongeait le festin.

Il poussa de véritables cris de joie quand il sut de quoi il retournait, alors qu'il vit arriver un grand et fort hareng. Il leva les mains au-dessus de sa tête. Avec des mines, des souris, des grimaces, il indiqua le ventre gris qui commençait à frémir sur le gaz...

— Faites... — autorisa-t-elle.

Toujours avec des précautions et des gentillesses, il ouvrit quatre entailles sur le poisson, et, se saisissant des épices, y introduisit des grains de poivre. Puis, joignant les mains, il surveilla la mise en œuvre aussi respectueusement que s'il se fût agi d'une expérience atomique.

***

Le père et le fils rentrèrent une heure plus tard. Le cosaque, car on crut dégager son origine, avait déjà mangé deux harengs, fini la tête de veau, avalé une livre de pain et englouti un camembert. Il restait braqué devant la cuisinière comme un chien qui attend encore et remplace la parole par l'attitude et l'expression.

Ils se débrouillèrent en allemand. On s'entendait mal mais à force de répétitions on arrivait à communiquer. L'homme rêvait d'une place à la campagne. Il en avait plein le dos de la ville et des astreintes qu'elle impose. Il tendit des papiers russes qui ne servirent à rien. Mais soudain, de son blouson, il sortit une petite croix d'argent et la posa à gauche, sur son cœur.

— Est-ce que monsieur Emmeric se souvient que le Marcel s'en ira pour Pâques ? — fit Marianne en se tournant vers le jeune homme...

Sûrement, le nouveau venu n'était pas mauvais garçon et il serait peut-être moins feignant que les gens de Saint-Pierre-ès-Liens... Il est vrai qu'il avait déjà remonté un stère de bois, rempli le coffre à charbon, avec une dextérité, une rapidité comme ailées.

Il s'agissait d'une importante propriété qui appartenait au fils de la maison. Emmeric était ici chez son père, mais là-bas, son père était chez lui. Des arrangements familiaux avaient rendu légale cette bizarrerie. Les deux vieilles tantes venaient d'avantager leur neveu au détriment de leur frère. Ce dernier, qui l'avait admis sans récrimination, restait, au fond, lésé et chagrin, bien malgré lui. Il avait été élevé dans la grande baraque moyenâgeuse et s'y sentait maintenant tristement étranger. Le père ayant fait la moue, cela aida le fils à se décider. En réalité, la grimace d'incertitude était plutôt un tic qu'une marque de désapprobation. Le bonhomme, très timide, difficile à manier, prudentissime, était un fantaisiste qui s'ignorait. Il avait, justement dans l'exercice de ces fantaisies, dilapidé deux fortunes et n'en gardait que du compassement physique. Il donna plus tard des signes de demi-démence.

Quant à Emmeric, il était charmant et mou, fol et charmant. Joli garçon, distingué, paresseux comme une loche et encore plus ralenti par une santé qui l'inquiétait, il avouait son non-conformisme : c'était son cruel avantage sur son père, et qui le faisait respecter, presque craindre, du vieux singe. Il jouissait d'amis attentifs qui goûtaient sa culture, quand le bonhomme-père ne connaissait que d'avides parents — dont la plus grande part l'avaient roulé et s'efforçaient de continuer.

Emmeric engagea le cosaque. On ne put rien retenir de son patronyme qu'il ne savait même pas traduire en caractères européens, mais on sut son prénom : « Lounsk ! » déjà difficile pour des lèvres disertes, et dont Marianne fit « Clown », « M. Clown ». En-y regardant de près, la prompte admission de Lounsk était due à l'intervention de la cuisinière à qui ses maîtres reconnaissaient beaucoup de valeur et d'intuition, de l'expérience. Elle régissait tout, dans cette maison sans femme.

⁂

Dès son entrée dans le château, Lounsk fut conquis. En somme l'antique manoir restait une forteresse, d'un militarisme en retard de quatre siècles, mais sans rien de bourgeois. Il était cerclé d'eau, de douves profondes et sombres qui ne reflétaient qu'à peine ses briques et ses grès. Les bois environnants n'avaient pas encore été atteints par la brocante, et l'entouraient d'orgues bruissantes et sifflantes qui s'alliaient à ses machicoulis et à ses poivrières. Une porte à caboches, réellement à l'épreuve de la hache, eût fermé tout cela, mais restait ouverte jour et nuit. Ce fut le premier soin de Lounsk, dès le matin qui suivit l'arrivée. Il y réussit avec une habileté, une force, une autorité étonnantes, ayant immédiatement, et malgré son sabir, réuni des jeunes gens qui l'y aidèrent. Le soir même, ces portes devant lesquelles Samson eût hésité, virèrent sur leurs gonds épais comme des genoux ; le cosaque ferma solennellement la poterne, et tapa avec jubi-

lation sur le formidable réseau d'entretoises qui la garnissaient par-derrière. Emmeric se sentit un peu gêné, car il aimait à vadrouiller dans la campagne nocturne et même à y courir le guilledou ; mais M. son Père, homme très courageux et qui passait son temps à trembler, s'en trouva grandement réchauffé dans son âme de léporide héroïque. La « Révolution », son souci de presque toutes les heures, s'éloignait un peu, rejetée à l'extérieur par des précautions aussi formelles.

Le pauvre cosaque avait retrouvé le bonheur ; sa chambre, choisie d'ailleurs avec malice et bonté par le jeune patron, le ravissait. Au sommet d'un des pavillons, dominant tout le pays, tenant de l'échauguette, étroite mais percée des quatre côtés, elle commandait les courtines, le parc et au loin les modiques collines de l'Ouche. C'était une aire, un nid d'aigle. Son ameublement sommaire parut à l'émigré le comble du confort. Seule la literie lui déplut : les matelas, les couettes, et surtout le lit de plumes lui faisaient injure ; ce n'est pas sur une telle couche douillarde que dormirait un Djiguite. Avec des excuses sans fin, il déménagea ces délicatesses occidentales et s'établit sur une paillasse ouverte en plein ventre d'une énorme opération césarienne et dans les entrailles de laquelle il fouillait sauvagement.

Lounsk se révélait d'une force herculéenne et souple qui ébahissait les ruraux, eux-mêmes d'une vigueur bien campagnarde, maintenant que l'ouvrier des villes demande plus aux machines qu'à ses muscles ; cependant les paysans étaient bâtis en épaisseur et soutenus par de gros membres. Ils étaient de fer quand Lounsk était d'acier. On l'avait forgé d'un autre métal. Il savait tous les métiers et témoignait d'une enfance terrienne et bucolique indiscutable. Les vaches l'avaient immédiatement adopté et se laissaient traire à cœur joie. Il s'en allait les rejoindre aux herbages et revenait avec une « channe », une buire de cuivre à une seule anse, un *œnochoé* de trente litres, en équilibre sur la tête. La plus grosse channe du pays, qui n'avait peut-être pas été employée depuis Louis-Philippe et restait dans la laiterie comme un objet préhistorique et hors de proportions modernes. Il rentrait au petit trot en chantant des refrains rauques et doux qui portaient.

La cuisinière n'avait plus qu'à se dorloter. Dès six heures, « sa » vaisselle de la veille, « sa » cuisine, « sa » salle à manger étaient « faites ». Lounsk s'employait à fond et ne s'épargnait pas. Il manifestait pour la gouvernante un attachement et une reconnaissance sans limites. Elle eût pu jeter sa lavette dans les douves en criant : « Apporte ! », Lounsk eût piqué une tête. Elle le guidait, d'ailleurs, dans son adaptation.

Il paraît que tous les Dimanches il la demandait en mariage.

— Mais comment, Marianne, avec son russe ?

— Se plante devant moi, Monsieur Emmeric, me débite un discours roucoulant, avec des quantités de petits gestes qui doivent être flatteurs ; des mouvements de cou, des secouements de tête, des souris... Des protestations de fidélité, à coup sûr, car il étend la main pour assermenter, et puis

vous joint les doigts en faisant des yeux de merlan ; enfin, il a trouvé un anneau de rideau, et cela se termine par la présentation de l'anneau entre le pouce et l'index. Je réponds : « Non, M'sieur Clown ; j'veux rester dans ma viduité... » Alors il se planque, la tête à toucher l'épaule et respire en fermant les yeux. C'est vraiment mon « soupirant », comme disait ma digne mère.

⁂

Un matin, Monsieur-Père, arriva essouflé, rougeoyant :

— Viens, vite, Emmeric, ton cosaque a perdu la tête !

On courut : dans le pressoir, M. Clown faisait de la haute école. Mais avec qui, avec quoi ? avec le pauvre *Marius*. *Marius* était un brave canasson, déjà hors d'âge, déjà vieux sous le règne des tantes. Il allait finir ses jours loin de cette paix dernière qui compte autant pour l'animal que pour l'homme. On n'attelait plus *Marius* qu'aux chariots de fagots, aux chars de foin, qu'il menait sans hâte et sans nervosité. Il avait aussi un autre office de toute quiétude : écraser des pommes à l'automne et au temps du cidre. Au centre d'une cuve, d'une haute rigole circulaire de grès, s'élève un axe perpendiculaire. Là-dessus tourne un bras horizontal qui supporte la meule, grosse comme une meule de moulin. Le cheval, attelé sur le bras, tourne en rond, en broyant, en « pilant » les fruits. *Marius* accomplissait sa besogne depuis quinze ans au moins et semblait y prendre du plaisir. Alors, fort de sa docilité, le cosaque avait sorti la meule et bridé le cheval à l'axe horizontal, de sorte que *Marius* tournait à vide, mais allégrement, mais docilement, retrouvant ses foulées de naguère. Hop ! le cavalier était dessus et fouaillait. Il lui avait fabriqué un « plateau » et gigotait sur sa planchette ; danse et voltige. Quand survinrent le père et le fils, *Marius*, quand même agacé, venait, d'une croupette étonnante, d'envoyer le djiguite dans les cintres de toiture, à trois mètres de haut. Vol héroïque, dont l'acrobate atterrit sur l'ancien pressoir monumental, en poussant des cris de joie ou de guerre. Il se rattrapa, se rétablit avec une élégance déhanchée, d'un bond félin reprit sa place, en croassant toujours, animant *Marius* de sa badine...

— C'est épatant !... — fit Emmeric, qui préférait voir le bon côté des choses et ne jugeait pas indispensable que l'on s'ennuyât vertueusement toute la vie...

— Mais il va fourboire ton cheval, — grinçait le paternel, — je te dis qu'il est fou, complètement fou !... Il t'arrivera les pires aventures.

— Mais non, Père, mais non !...

Le cosaque, d'ailleurs encouragé par l'air indulgent du jeune maître, entreprit de montrer où en était parvenu son dressage. Il fit pointer *Marius* en claquant du fouet, en lui serpentant sa mèche sous les naseaux. Le brave vieux se dressa sur ses gigots avec une manière de râle...

— *Marius* va crever, — hurla le bonhomme : — Prends garde, Emmeric !

Marius ne creva point, mais Emmeric jugea de son devoir de s'opposer à ces exercices par trop prestigieux. Il le fit sans hargne : « *Niet, niet,* Lounsk ». Il crut saisir que le cosaque avait pensé lui faire une surprise, et la lui offrir comme cadeau pour son anniversaire.

***

Sur ces entrefaites, M. de Saint-Fulgent fut repris par une de ses phobies de santé (il vécut jusqu'à quatre-vingt-quatre ans) et voulut regagner Paris pour les consultations, les traitements, si ce n'est l'intervention. Comme la cuisinière lui appartenait, il emmena son cordon-bleu. La peine de Lounsk fut manifeste. Il errait comme une âme inapaisée dans les cours et basses-cours de la forteresse, faisait lui-même le matin son déjeuner alliacé, et s'il n'avait eu vraiment un appétit extraordinaire, presque boulimique, il se fût abstenu de paraître à la table de l'office. Mais il avait le sens du service et la jeune maritorne qui remplaçait la sublime Marianne ne pouvait s'en plaindre. Elle aussi trouvait tout à sa commodité, depuis son bois jusqu'à son café moulu et ses volailles plumées, vidées, ficelées.

Je n'ai jamais connu que Lounsk pour plumer ainsi poulets et canards, avec une telle vélocité que cela valait le spectacle. On le reléguait dans une arrière-cour pour ses exercices, car, en quelques secondes, la plume remplissait l'air et cachait le maestro. La poule entre ses genoux de cavalier, il plumait à deux mains, à poignées, et tirait... La peau venait presque, mais c'était l'affaire de quelques minutes.

***

Le printemps s'était établi et l'homme du Caucase subissait d'étranges enivrements, de langueur et d'action. Emmeric le vit souvent à genoux dans l'herbette et baisant tendrement les jonquilles neuves, les jonquilles hâtives et forgées d'or. Mais aussi le cosaque parfois s'immobilisait, comme gagné par une sorte de stupeur ardente, et il mettait, eût-on cru, toute sa puissance vitale à respirer, à humer, à goûter ces parfums végétaux que dispense si richement le Pays d'Ouche, où les arbres, les eaux, les fleurs, s'allient, se superposent, se détachent. Alors, comme éperdu, il partait en courant, bondissait.

Quant à la mobilité, ce fut *Marius* qui trinqua. Pauvre *Marius !* Le djiguite, le soir venu, s'en allait faire une promenade à cheval. On le sut par les délations qui débordèrent. Dès la nuit, le cosaque l'enfourchait, et ne voulait-il sans doute pas aventurer les derniers élans de l'honorable animal, car il déambulait sans hâte et comme rêveusement sur la haute carne lasse...

Emmeric s'en serait voulu d'intervenir. D'ailleurs, le cavalier rappliquait pour clore la grande porte, toujours avant minuit, et l'on entendait les barres et surtout la serrure, presque longue d'un pied.

Mais, un matin, les vantaux restèrent ouverts, et la remplaçante vint annoncer que ni le cosaque ni le cheval n'étaient rentrés. M. Clown ne reparut qu'à dix heures, hagard et les yeux rouges, portant sur la tête un gros paquet ensanglanté tout ce qui restait de *Marius*.. On crut comprendre que la pauvre bique n'avait pu résister à un temps, pourtant bref, de galop et qu'elle avait succombé à une demi-lieue de là. Alors le cosaque l'avait proprement écorchée, et attendu le jour pour appeler l'équarisseur du coin. Il ramenait l'argent et la peau, en souvenir, ou plutôt sans doute par une coutume de son pays où l'on fait toutes sortes de choses avec le cuir.

Il était désespéré, visiblement, au point que son « maître », car c'étaient les seuls mots dont il usât, tenta par quelques mouvements physionomiques et des gestes lénifiants, de le consoler, de le réconforter. Le crime se pouvait pardonner... Mais Lounsk ne se laissait pas faire, se frappant la poitrine à se défoncer le thorax, à se renfoncer le sternum, s'arrachant les cheveux, montrant le poing au ciel, tapant du pied et pleurant aussi de brusques ondées de larmes... Cela devenait idiot. *Marius* n'était pas immortel, en fait ! Le coupable brandissait des billets de la main gauche, et de l'autre, sa cravache, un scion de frêne qu'il avait décoré au couteau d'un serpent écailleux. Emmeric commençait à en avoir assez ! Il tendit brusquement les billets au cosaque, qui refusa avec un haut-le-corps ! « Raa ! *Niet, niet, niet !...* — Si, prends-donc, animal ! », et le châtelain les lui fourra dans la poche. Alors on vit une grande chose : M. Clown déchirer en quatre les billets et les flanquer à l'eau... Puis, apaisé, un peu moins trépidant, il tendit la courbache...

— Eh bien ? — demanda le maître.

Pantomime accélérée. Prendre le perpignan, le brandir, en se détournant et baissant la tête ; se frapper soi-même...

Voilà ce que demandait Lounsk : qu'on le punît, qu'on le rossât !... Et il l'exigeait, suppliait pour la journée, avec des mines passionnées, violentes, instantes. Et il augmentait la vitesse de la baguette, le rythme de la fustigation...

Emmeric saisit qu'il fallait quelque chose comme cela pour satisfaire son sauvage. Alors, non sans gaieté intime, mais voulant donner à son geste symbolique une valeur de prestige, il se saisit de la cravache, et, avec une gravité épiscopale, en donna deux petits coups sur chaque épaule. Lounsk, raide comme un manche à balai, les yeux clos, s'offrait au châtiment.

— C'est fini, ça va bien, — gronda le maître : — maintenant aux vaches, Lounsk... Meuh, meuh !

Le meurtrier rouvrit les yeux, des yeux pleins de larmes. Il vit le maître considérer le stick, le retourner. Il l'entendit émettre : « *Schoen !* » et c'était

en effet un travail habile. Et le maître le mit sous son bras, comme pour se l'octroyer, avec un air de demande... Et le maître s'apprêtait à partir. Le maître lui pardonnait, emportant la courbache...

Lounsk poussa un de ses cris à déranger les aigles, se jeta à ses pieds. *Il lui embrassait les genoux !* Emmeric lui donna encore une petite tape sur le crâne et se sauva, pouffant malgré lui, n'en pouvant plus, mais averti qu'il fallait éviter avant tout de montrer son amusement.

⁂

Mais le djiguite ne retrouva pas son allégresse. La cuisinière lui manquait et son autre ami, le canasson, n'était plus là. Enfin, il existait quelque chose d'assez mal défini mais à quoi Emmeric crut percevoir que le Russe s'attachait désagréablement. Le cosaque n'avait pas son compte : Lounsk se sentait débiteur. « Je ne pouvais pourtant pas le rosser, songeait l'Européen, j'en suis absolument incapable même s'il y tient de tout son cœur. »

Pourtant, cela devait être quelque chose comme ça. Emmeric, par amitié, sortait parfois avec la badine, ce qui faisait plaisir au cavalier. Mais Lounsk, touchant respectueusement et par deux fois la cravache qui n'était plus à lui et appartenait au maître, Lounsk renouvelait sa mimique pénitentielle... Mais qu'on lui flanquât donc la tournée qu'il méritait ! Après, l'on n'y penserait plus ; au Caucase aussi, les bons comptes font les bons amis. Lounsk n'avait point purgé sa dette. Le grand gaillard était touchant. M. Clown s'attelait maintenant lui-même à la sarcleuse d'allée, une petite charrue qui désherbait le parc ; sa force remplaçait celle de *Marius*, et il confiait les mancherons au gosse du jardinier. Il commençait sa journée avec le soleil. Il rendait comme trois hommes.

⁂

Emmeric crut comprendre qu'il effrayait plus encore qu'il n'écartait. Le Géorgien était sans aucune camaraderie. Contre lui se fomentait une sorte d'alliance défensive, ostracisante. On pouvait croire que sa manière de travailler offensât les tâcherons du coin. Son ardeur, sa vitesse ne gâtaient-elles pas le métier, ce métier que les journaliers normands tenaient à maintenir précautionneux et économe ? Il n'y avait pas d'heures, pour les braves comme M. Clown, et cela dérangeait la piétaille.

Peut-être aussi sa jubilation dans l'effort, ses éclats de rire (de naguère) arrivaient-ils à les indisposer ? Dans l'inconscient de l'ouvrier européen, aujourd'hui s'est glissé peu à peu le sentiment qu'il est à plaindre, qu'il est un souffre-douleur, qu'il se voit chargé de tous les péchés des autres. Tra-

vailler en s'amusant, c'est perdre, pour les nouveaux Messieurs, perdre de la dignité, c'est se dérober à cette morgue récente que nous vîmes naître.

Mais c'était plus calé que cela. Il se produisait, contre Lounsk, une animosité raciale ; de cette haine si particulière qui dresse contre les chiens à pedigrees tous les corniauds du village ; qui excite les choupilles, les tourne-broches, les bâtards, les clebs de facteur, les mâtins de boucher, les clabauds et les roquets contre le bull-dog pie aussi bien que les barzoïs impériaux, même contre les pékinois de manchon. Affaire de caste. Y a des haines de classe dans la chiennerie. Que de fois Emmeric avait-il dû intervenir quand il promenait — en laisse — un de ses beaux toutous, et que, brusquement, quelque brute canine, se détournant de sa route, venait fiche un coup de dent à son *chow-chow* ou à son *boxer*. Ainsi pour Lounsk. Il choquait plus qu'il n'étonnait : il exaspérait. Ces gens percevaient en lui une jeunesse vigoureuse de l'organisme entier, corps et âme, une générosité, une fantaisie, une aristocratie, quoi, qu'ils ne pouvaient blairer. Méfiance, d'ailleurs, car les chiens jaloux attaquent sans franchise, se doutant bien qu'à des animaux spécialisés doivent appartenir des vertus spéciales.

« En tout cas, déclarait Emmeric, j'aurai connu, avec mon cosaque, quelque chose de bien rare : la *féodalité domestique*, l'hommage lige, presque dévotieux du serf.

⁂

» Cependant, poursuivit-il, mon homme filait du mauvais coton. Sa langueur était contre nature, *sa nature*. Ces gens-là ne peuvent s'y adonner sans atteindre gravement en eux les sources vitales... La mélancolie est à usage de civilisés. Comme je m'attachais quelque peu à ce brave garçon, j'aurais beaucoup fait pour lui venir en aide. Aussi, quand je le vis s'amener, un matin, avec son ancienne expression ravie, sa mine flambante, j'étais prêt à tout. Il me présenta un type assez singulier, son frère, qui avait su le rejoindre.

» En soi, la chose était extraordinaire, car le nouveau venu, lui non plus, ne parlait pas un mot de français et moins d'allemand encore que son aîné. Pas un traître mot, et ils s'étaient retrouvés, retrouvés quand même, réunis malgré tout, rapprochés par cette force attractive qui fait se joindre deux particules de même catégorie dans un liquide en mouvement... Mais la cuvette où ils avaient tournoyé, c'était, tout simplement, l'Europe.

» J'ai dit que le frère était singulier, car c'était la copie de l'autre — tout normal ! — oui, la caricature dudit, la plus ignoble et la plus ressemblante des caricatures. En réduction de taille, mais non de force, car, des épaules !... mais la fière prestance de Lounsk, sa brillante dégaine de cavalier, faisait place à un lourd gaillard bas sur pattes, aux genoux cagneux,

avec des bras de gorille qui lui tombaient jusqu'aux rotules et qu'il balançait hideusement. Le visage ouvert de l'autre, chez « Oursk » (quelque chose comme ça) était cruel et grimaçant à la fois. Son regard faisait froid. Je crois qu'il était cadet de plusieurs années, mais il paraissait l'aîné incontestable à cause de cette carcasse mal foutue et de ce coup d'œil reptilien.

» Lounsk m'avait fait comprendre que le survenant était grand bûcheron et qu'il nous rendrait ainsi service, car j'avais entrepris des coupes. La hache à la main, et je m'en aperçus au premier coup, le gorille était à son affaire. A ses membres, il ajoutait sa cognée. C'était plutôt impressionnant, même en reniant tout romantisme, et vous savez que je n'en garde que bien peu. Oursk, piqué en terre, virait sur ses courts jarrets, prenait de l'élan dans sa torsion, et tapait, tapait ! à faire trembler jusqu'à la cime un sapin de vingt ans. Il ne s'arrêtait pas, la cognée tapait à une cadence enragée. Si je disais mécanique, cela n'exprimerait que la répétition rythmée, mais il y avait plus, ce n'était qu'une part de l'étonnement qu'il communiquait ; ce n'était pas mécanique mais humain, humain, trop humain, par la férocité... Il frappait l'arbre comme il eût tué son ennemi. La bouche à demi ouverte, geignant au coup, un rictus lui retroussant les lèvres sur les canines, et les sourcils en danse. Je m'imposais de rester quelquefois. Mon Scythe couchait sa victime avec une sûreté de grand style ; dirigeait, faisait glisser un arbre entre les autres comme une quille dans un quillier. D'ailleurs il émondait beaucoup, ce qui répugne aux Normands. Dans l'arbre, il était toujours affreux, mais prenait alors une sorte de signification passionnée. On le sentait chez lui, avec ses épaules d'armoire et ses bras démesurés. Il grimpait main sur main ; en effet, sans recourir à ses jambes que pour le fixer parfois, en demandant tout à la traction des muscles qui avaient croché la branche supérieure et remontaient le corps difforme. Une fois ses jambes agrippées, il lui arrivait de tout lâcher, de faire le drapeau en gueulant son plaisir.

» La situation officielle de mes Russes était précaire ; j'avais obtenu des délais par influence personnelle, mais aussi grâce à l'indulgence générale à l'égard des émigrés blancs, Lounsk avait fini par se faire envoyer un papier de l'ambassade (?) qui lui vaudrait une carte d'étranger, mais rien pour le frère.

» Le Cosaque reperdit sa belle mine... Le premier moment passé, je crois que mon Djiguite devenait moins fraternel. Son fauve, ici en pleine campagne policée, lui paraissait malgré tout un peu sauvage. Il le regardait faire avec un malaise qu'il n'arrivait pas à me cacher, car, à force de ne rien attendre de la parole, le moindre jeu physionomique me renseignait. Lounsk dissimulait sa gêne par une admiration factice pour la force, l'énergie du revenant ; quand la violence de son frère lui était pénible, sa mimique voulait dire : « Quel as ! », mais sa pensée formulait, je le sais bien : « Quelle brute !... »

« Oui, une assez méchante brute que je finissais par ne voir, par ne ren-

contrer que le moins possible. Je lui faisais donner ses gages par Lounsk, mais enfin il prenait ses repas à la cuisine, il couchait chez son frère. La jeune cuisinière en avait une peur bleue, et voulait partir tous les matins. Je suis certain que sans Lounsk, elle eût passé sur l'heure à la casserole. Mais le cosaque ne lâchait pas le bûcheron.

⁂

» Sur ce, je perdis ma montre, une belle pièce que je tenais de famille ; nous sommes alliés aux Berthoud, les célèbres horlogers de marine, les compétiteurs de Leroy. Je dus la perdre au chantier. Je ne suis pas très à la page, vous savez, et je porte ma montre dans un gilet dont toutes les poches ont une destination régulière. On aurait dû la retrouver tout de suite, car si quelque branche me l'avait arrachée, coupant le lacet de cuir, quand je m'étais introfubilisé dans les fourrés pour rejoindre un très beau chêne au taillis, il restait la trace de mon passage, mes « brisées », comme on dit en vénerie, des traces aveuglantes. D'ailleurs Lounsk en avait la conviction, et ne perdit pas confiance, quand la nuit vint, il resta sur les lieux.

» En fait, dès sept heures, il me ramena la toquante. Il avait dormi sur le terrain pour éviter les indiscrétions. Il était assez défait, sans doute las de sa nuit, bizarrement songeur... J'en fus étonné ; avec l'assimilation à laquelle je me complais, le bon chien Lounsk aurait dû manifester la joie du clebs, qui, en effet, « a rapporté »... Je ne m'attache pas essentiellement aux objets, cependant j'étais content de revoir la montre, et lui fis cadeau d'un beau poignard exotique qu'il avait souvent admiré. J'en fus tout épaté : il reçut le couteau avec une émotion indiscutable, gravement, religieusement, dirais-je, en me lançant des regards profonds. Je pensai que c'était peut-être, dans son clan, le rite observé pour accepter une arme, sans plus.

⁂

» Or, le frangin disparut. Lounsk ne m'en souffla pas mot ; je fus prévenu par la petite cuisinière qui ajouta que le cosaque devait en éprouver un grand chagrin, car, de son étage, elle l'avait entendu gémir toute la nuit. Il ne m'en parlait pas, je ne lui demandai rien. Bon débarras, en somme ! Le sinistre Oursk ne manquerait qu'à la forêt, et à son frère peut-être aussi, qui paraissait, évidemment, très affecté. Silencieux, hâve, automatique... La fillette l'aimait, à coup sûr ; ça aime comme ça chante, ces Normandines de vingt ans. « Ah, bien, faisait-elle, si j'aurais jamais cru » que M. Clown aurait pu autant regretter un tel sidi !... Il fait peine, » Monsieur. C'est un corps sans âme, depuis le départ... » Après tout, dans

les familles, les absents ont rarement tort — un peu comme les défunts à qui l'on reconnaît tant de qualités posthumes. Sans femme, sans cheval, sans frère, il est probable que Lounsk s'ennuyait ferme.

» La coupe était devenue claire. Ces immondes sapins, dits de Normandie (Nordmann), une fois coupés, livraient le beau bois de vieux chênes qu'ils avaient plusieurs fois dissimulé en se ressemant. Un chêne dure cinq fois l'âge du sapin. Ces rouvres, plantés sous les Valois... Mais délaissons ma manie forestière. J'allai voir mon Clown qui s'anémiait, et à qui ma visite tenait lieu de viatique. Une petite circonstance bizarre me fit réfléchir et déchira la trame d'incuriosité dont je me tisse si souvent un cocon douillet ; oui, tout à fait... cocon.

» Je remarquai que le maître-chêne du bois recouvré portait du gui, ce qui, ne vous en déplaise, est fort rare. Les druides ne fatiguaient pas leurs faucilles d'or ! Pour la singularité du fait, je demandai à Lounsk de m'en cueillir une touffe... Je l'avais, civilement, interrogé la veille : « Frère ? »

... Il s'était détourné, les regards à terre. Il ne m'avait pas suivi près du grand arbre. Quand je l'appelai, il accourut, bizarrement essoufflé. Crut-il que je voulais débarrasser le chêne ? Il joignit les mains pour obtenir la grâce du gui. Sans doute, dans son pays aussi, ces arbres étaient-ils privilégiés. Son émoi, enfin, son trouble, était tel que j'en restai presque interloqué... Il était blême, oui, et quand je secouai la tête pour le rassurer, il s'en alla tout de suite vers la coupe vive. Par contenance, pour ne pas l'importuner, je restai sous le grand chêne, l'examinant. Or, je découvris, juste au-dessous du fourché, une croix, nouvellement gravée dans l'écorce, dont le tan suintait encore. Une croix *grecque,* à quatre branches égales, et... Ici, vous allez marcher comme moi — et, à sa base, cette lettre russe qu'on appelle « fita », qui n'est en somme qu'un oméga, un O avec quelque chose au centre.

» Je rentrai sans rien déceler et en proie à mes rêvasseries. La petite bonne ne m'avait pas caché que le cher frère ne devait pas être d'une honnêteté bien scrupuleuse ; en fait, que toute la contrée le tenait pour un chapardeur s'il en fût, et que cela aurait pu mal tourner. Déjà deux de nos cuillers d'argent, paraît-il... Mais nous en avions des écrins à recevoir quarante personnes en changeant à chaque service... Ah ! ce poids d'une opulence à vestiges ! Un jour j'en flanquerai les trois quarts au clou pour faire un voyage en Grèce... Et puis, dans ce pays-ci, comme si tous sentaient que la probité est ce qu'il y a de plus difficile, c'est toujours par là qu'on attaque celui qu'on veut déboulonner... »

Emmeric s'arrêta, avec un petit sourire gêné ou ironique, et reprit :

« Cependant, je restais à peu près persuadé que Lounsk ayant pris mon gaillard la main dans le sac, et que ne pouvant plus garder seulement du soupçon — pardonnez mes airs ! — qu'il avait puni enfin le voleur, lui trouvant peut-être ma montre dans la poche, ou recélée dans quelque coin.

Et je me demande même s'il n'avait pas frappé à mon instigation, avec mon poignard du Turkestan, comme si, de moi, il en avait reçu la mission. Le moujik devait gésir aux alentours du grand chêne, et la croix grecque, comme la « fita », formait l'épitaphe succincte de l'affreux Oursk. »

Nous nous recriâmes, saisis ! Nous demandions qu'on nous emmenât tout de suite vers le chêne au gui ; que nous puissions voir la croisette et la lettre russe.

Emmeric sourit en haussant les épaules et acquiesça immédiatement :

« Bien sûr, nous allons nous y rendre ; c'est à moins de douze cents mètres de la porterne... »

Il réfléchit encore :

« J'irai vous montrer ce qui n'est sans doute qu'un *graffito,* un jeu bien ordinaire de forestier et dû, tout simplement, au bûcheron-gorille. Aujourd'hui, j'en suis convaincu, je veux m'en convaincre ; tout aussi gratuitement, en somme, car vous pensez bien que je n'ai rien demandé. »

⁂

Quelques mois plus tard, Saint-Fulgent nous raconta le départ qui fut essentiellement comique, et c'est ainsi, que, selon les préceptes du théâtre romantique, n'en déplaise à notre classique ami, s'entrelacent le tragique, la drôlerie, le ridicule, et que la souffrance, cependant, ne perd jamais ses droits régaliens..

Lounsk disparut à son tour, le lendemain de la saint-Jean. On l'attendit toute la journée. Pour la traite des vaches, la chose était fort ennuyeuse, d'autant que le maître éprouva beaucoup de difficulté à lui trouver un remplaçant temporaire. La mauvaise volonté régnait, qui est très rare, car, si quelque chose demeure de l'ancienne gentillesse française, c'est bien la complaisance dans l'apport de main-d'œuvre, dans ce qu'ils appellent « le coup de main ». Demander « un coup de main », voilà la seule façon de faire travailler franchement le dédaigneux, le hautain prolétaire.

On va peut-être tuer aussi cette charité ultime puisqu'une loi récente *ordonne* de porter secours et punit l'indifférence. Nous aurons tout vu.

Le lendemain, le cosaque manquait encore. Emmeric finit par s'en inquiéter ; doublement et pour l'homme et pour soi-même. La première escapade de Lounsk lui avait coûté *Marius ;* que redouter de celle-ci ? La seconde, un bûcheron ; la troisième ?...

A deux heures, le cosaque n'avait pas reparu. Une circonstance atmosphérique révéla la conjoncture : le vent du sud. Il est fort rare en Pays d'Ouche où l'on subit les grands brassages de l'ouest. Avec le vent du sud, tout s'échauffe et s'appesantit. Les étables exhalent, les écuries émanent, les porcheries puent et les goguenots infectent.

Dans la cour du château, entre les courtines, cela se mit à sentir l'alcool. L'entrepôt était au midi, dans une manière de cave forte qui avait dû être une prison aux temps impitoyables. Le parfum prit une puissance assez peu ordinaire pour qu'Emmeric craignît la rupture d'un fût de calvados. Il descendit dans le caveau, et, là, retrouva son Lounsk...

Mais, Seigneur Dieu ! dans quelle situation, dans quelle posture, dans quel désordre ! Couché sur le dos devant un des moyens fûts, avec, au-dessus de sa bouche ouverte, la chantepleure, le robinet de bois coulant goutte à goutte. Lounsk était ivre-mort, et eût fait un mort tout court si l'absorption se fût encore prolongée, si l'on n'était pas intervenu. La moitié de la barrique avait disparu. Bien des litres s'étaient répandus sur le sol et venaient d'avertir ; cependant le cosaque, entre deux sommes, en avait avalé une quantité invérifiable mais terrifiante.

***

Car il ne sortit de sa torpeur que le lendemain soir. Alors, il apparut, tête basse, une main portant sur le front et lui cachant les yeux. Il tenait un minuscule baluchon. Il montrait l'est, et poussait des exclamations douloureuses et plaintives, s'expliquait d'une pauvre petite voix contrite... Quoi, qu'est-ce qu'il demandait ? Hélas, Lounsk voulait partir, il avait trop honte, il avait définitivement perdu la face et ne s'en remettrait jamais : tout était perdu.

Lounsk n'aurait plus le courage de vivre ici... Le pauvre garçon offrait encore des billets, l'avance mensuelle qu'il recevait pour suppléer à son dénuement absolu. Oui, tout était dit, tout était forclos. Le maître n'essaya même pas de le retenir ; on ne modère point, on ne gouverne pas ces forces obscures. Il augmenta la petite somme, que, cette fois, Lounsk accepta en détournant le regard et les dents serrées ; qu'il accepta comme une humiliation, peut-être, une humiliation bien méritée. Après avoir baisé trois fois la main du maître, il s'en alla.

***

La suite fut féroce et relève d'une incroyable malchance. Evidemment, le pauvre Lounsk gagna la rue Saint-Jacques pour dire adieu à sa bien-aimée cuisinière. Il y pénétra encore un Dimanche matin, à la même heure que naguère, comme pour retrouver sa chance. A peine la porte ouverte, il se précipita... Y eut un instant, peut-être, d'indécision ; mais emporté par l'enthousiasme, l'émoi et le vin, il précipita ses gestes. Or, voici que Marianne ne l'admit pas ; voici que Marianne poussa les hauts cris ; Marianne s'enfuit dans le bureau et se verrouilla.

Lounsk sidéré, désespéré, déjà ivre, maintenant qu'il avait repris l'habi-

tude de l'alcool, l'adjurait avec des roucoulades et des imprécations... quand, soudain, la porte d'entrée s'ouvrit comme au souffle d'une bombe, et que quatre sergots terribles foncèrent, se jetèrent sur le cosaque pour l'emballer. Lounsk fit alors une défense vraiment sublime, une de ces défenses héroïques et presque surhumaines où l'homme en fureur se multiplie, se décuple. Il cognait, filait, revenait, se retournait, parait, avec des clameurs, en fait qui ameutèrent tout l'immeuble et amenèrent à la rescousse quelques flics encore qui finirent par vaincre. On ligota le Djiguite qu'on embarqua, ficelé comme un saucisson, et enfin silencieux parce qu'il était sérieusement évanoui.

Voici le détail et l'explication du drame. Marianne, appelée chez une cousine, avait confié M. de Saint-Fulgent à sa sœur. Dans sa joie, dans sa hâte, dans sa soûlerie, Lounsk n'avait pas accordé à son indécision valeur active. L'air de famille, indéniable, lui avait rendu son impétuosité. L'autre, affolée, téléphona à Police-Secours, et la Préfecture avait envoyé son carrosse et ses costauds.

On ne revit pas Lounsk, on n'entendit jamais parler de lui, même par un mot, même par un signe, même par un vestige. Emmeric eut beau faire agir des amis, la Préfecture de Police elle-même ne put le renseigner.

« Venu un Dimanche, — reprit notre ami, — Lounsk disparut un Dimanche, jour néfaste où tout s'arrête, s'empoisonne et s'anémie : Lounsk fut englouti indifféremment par le monstre dominical. »

LA VARENDE

A LA MANIÈRE DE . . .

par Maurice Garçon
et Pierre Lambert

Les travaux des érudits qui consacrent une partie de leur existence à l'étude approfondie de la vie et de l'œuvre d'un écrivain célèbre, rendent de grands services à la critique et aux lettres. Pourtant la minutie de leurs investigations provoque parfois des étonnements.

En manière de jeu, MM. Maurice Garçon et Pierre Lambert ont écrit, avec une apparence de grand sérieux, deux communications censément présentées au cours de quelque imaginaire réunion de société littéraire.

La lettre de J.-K. Huysmans qui sert de support à la discussion est naturellement apocryphe mais, pour le reste, le vrai se mêle au faux avec une ingéniosité qui nous a paru devoir amuser nos lecteurs. (N.D.L.R.)

A propos d'une lettre inédite.

I

Communication faite par M. Albert Pinel à la séance de la Société d'Émulation du VIe le 7 novembre 1956.

NOUS devons à l'obligeance du charmant érudit M. Bruneteau, dont les collections contiennent de si précieux trésors, la communication d'une lettre inédite de J.-K. Huysmans [1]. Cette pièce exceptionnelle permet d'apporter une contribution importante aux données jusqu'à présent connues touchant l'évolution religieuse du célèbre écrivain qui devait terminer sa vie, en odeur de sainteté, oblat de Ligugé.

La lettre est écrite sur une feuille de papier blanc légèrement bleuté de 117 millimètres sur 98 millimètres, dont le filigrane porte les lettres composant le mot *Ethère* à mi-hauteur, légèrement sur la gauche. Une tache d'encre ronde de 3 millimètres macule la partie droite à 12 millimètres du bord supérieur et 14 millimètres du bord de droite, une petite tache de

— Ci-dessus, portrait de Huysmans par Forain (Bulloz).

1. Nous ne saurions trop exprimer notre reconnaissance à M. Bruneteau pour la si généreuse amabilité avec laquelle il a bien voulu nous communiquer le document capital qui fait l'objet du présent article.

graisse de forme oblongue s'observe sur la partie centrale à gauche de la signature, empiétant sur la formule de politesse.

La manière dont la pièce est parvenue à M. Bruneteau est fort curieuse. Entrant un jour, en 1946, pour acheter du veau persillé, dans la charcuterie Binaudat, 83, rue Jacob [1], notre collectionneur, dont la curiosité est toujours en éveil, aperçut sur le comptoir une feuille de papier sur laquelle il reconnut aussitôt l'écriture si caractéristique de J.-K. La vendeuse, interrogée, répondit qu'une femme de ménage, répondant au nom de Marie, lui avait rapporté auparavant, dans ce papier, un rond de saucisson dont les bords au lieu d'être entourés de boyau, l'étaient d'une mince pellicule de matière plastique. Elle émettait la prétention de se faire rembourser sous prétexte que le goût du saucisson s'en trouvait changé. On l'avait proprement envoyée promener, mais le papier était resté là portant la tache de graisse que nous avons signalée. La lettre dont le charcutier ne connaissait pas la valeur, fut donnée à M. Bruneteau qui, rentré chez lui, l'enferma sous une enveloppe de papier cristal [2].

Le texte de la lettre est le suivant :

Mardi 2

Mon cher ami,

J'ai découvert un troquet d'un matérialisme délicat impasse de la Photographie. Le vinaigre y déterge assez convenablement la tête de veau. On y trouvera le 5 grand étalage de maquereaux percrudiens et de morues gravéolescentes. Venez m'y trouver à 7 heures. Nous nous purgerons l'âme avec un peu de vase : rien de meilleur pour calmer vos agressivités.

A vous,

J.-K. Huysmans.

Cette lettre pose une énigme un peu irritante, en ce qu'elle ne comporte pas de millésime, ce qui ne permet pas de la situer dans le temps et en ce qu'elle ne révèle pas le nom du destinataire. De plus, la formule touchant les maquereaux et les morues pouvait avoir plusieurs sens.

1. Téléphone Babylone 21-12.

2. Nous nous sommes rendu à la charcuterie de M. Binaudat et nous ne saurions trop le remercier de la complaisance qu'il a mise à nous fournir des indications sur la femme de ménage Marie que nous aurions voulu pouvoir retrouver. C'était, d'après sa description, une femme qui, en 1946, pouvait avoir trente ans, de taille moyenne, au visage ordinaire et aux cheveux plutôt bruns. On ne l'avait plus revue au magasin depuis plusieurs années. Il est probable qu'elle a changé de quartier. Grâce à la charcutière, que nous remercions avec reconnaissance, nous avons pu retrouver la vendeuse, Mlle Berthe Lafolle, qui est actuellement entraîneuse au Moulin-Rouge sous le nom de Louf-Louf. Elle a cru se rappeler que la Marie que nous cherchions avait été placée au 160 de la rue des Saints-Pères. La concierge de cet immeuble, à laquelle nous tenons à dire toute notre gratitude pour la manière affable avec laquelle elle a consenti à se mettre à notre disposition pour nous renseigner sur les différentes Marie qui ont passé dans la maison depuis dix ans, comme femmes de ménage ou comme bonnes, n'a malheureusement pas pu nous permettre de retrouver la piste. On sait avec quelle cadence les servantes se succèdent et comment elles changent de place sans laisser d'adresse. Interrogée sur la question de savoir s'il se trouvait dans l'immeuble quelque très vieille personne ayant pu connaître Huysmans, la concierge n'a malheureusement pu nous renseigner. Elle entendait ce nom pour la première fois. Le renseignement donné par Mlle Lafolle était trop vague pour que nous allions sonner de porte en porte et d'étage en étage, comme nous nous l'étions d'abord proposé.

A notre connaissance, l'impasse de la Photographie n'est mentionné dans aucun écrit connu de J.-K.

A force de recherches nous sommes, croyons-nous, parvenu à percer complètement le mystère et a fournir du même coup une assez curieuse précision sur l'évolution religieuse de l'auteur des *Sœurs Vatard*. La connaissance de l'année où la lettre avait été écrite dominait tout. Nous nous sommes adressé d'abord à la Fédération du Syndicat des Fabricants de Papier, dont nous tenons à dire toute la bonne grâce que ses dirigeants ont mis à nous renseigner. C'est ainsi que nous avons pu apprendre que le filigrane *Ethère* était la marque de la Société *Ethère, Zéphir et Cie*, mise en faillite à Périgueux en 1889 [1]. La lettre était donc vraisemblablement antérieure à 1889. Nous nous sommes alors adressé au secrétariat des Postes et Télégraphes qui a bien voulu, avec une amabilité dont nous ne ferons jamais assez l'éloge, mettre à notre disposition ses précieuses archives [2]. Ainsi avons-nous pu découvrir, avec certitude, que la lettre était datée du 2 mars 1886. Cette révélation nous a fait comprendre comment J.-K. avait pu être amené à fréquenter l'impasse de la Photographie. Cette voie qui se trouve dans le Ve arrondissement, presque au coin de la rue Monge et de la rue Censier, est très proche des Gobelins et Huysmans l'a certainement découverte à l'époque où il préparait *La Bièvre* qui parut précisément à Amsterdam en août 1886 [3].

Restait à découvrir le destinataire de la lettre. La phrase relative à l'agressivité ne permettait pas d'hésiter beaucoup. Le plus batailleur des amis de J.-K. à cette époque était Robert Caze, qui s'était battu en duel le 15 février précédent et qui avait été blessé. On pensait alors la blessure légère, Robert Caze entrait en convalescence et il est probable que Huysmans voulait célébrer cette convalescence en l'invitant. On sait que malheureusement l'état du blessé s'aggrava brusquement et qu'il mourut le 30 mars.

Étant connus la date de la lettre et le destinataire, il devenait curieux de rechercher ce que pouvait être le bouge de l'impasse de la Photographie. Il ne semblait pas étonnant que J.-K. ait cherché à s'encanailler dans un milieu de souteneurs et de filles et on pouvait penser qu'il y était poussé par une curiosité un peu pareille à celle qui lui fit fréquenter le bal du Château-Rouge en 1891 [4]. Le Bottin ne fournit rien et nous nous sommes alors adressé à M. le Préfet de Police qui a bien voulu nous permettre de consulter les archives du commissariat du Val-de-Grâce. Nous y avons

1. Jugement du tribunal de commerce de Périgueux du 17 juin 1889. Syndic Riflard. Il nous a été impossible de retrouver les livres de commerce de la Société *Ethère, Zéphir et Cie*. Malgré les efforts du greffier du tribunal, que nous remercions particulièrement.

2. Les archives comprennent notamment la collection complète des calendriers, si artistiquement illustrés, qui sont distribués chaque année, avec une inlassable générosité au moment des étrennes. C'est grâce à ces calendriers que nous avons déterminé que le mardi 2 ne peut s'appliquer qu'à mars 1886, époque à laquelle la Société *Ethère, Zéphir et Cie* était encore florissante.

3. *De Nieuwe Gids*.

4. Correspondance avec Boucher. *Mercure de France*, 1er mars 1935.

trouvé l'existence d'un très modeste débit de boisson-restaurant tenu par un sieur Gaudoche [1]. L'examen du registre de main-courante ne mentionne pas une seule contravention et, bien mieux, on y trouve à l'actif du cafetier-restaurateur l'indication de plusieurs actes de probité. Notamment il apporta au commissariat, le 13 janvier 1886, un porte-monnaie contenant 4 francs 75, oublié par un client qui se trouve être le vicaire de Saint-Médard [2].

Il nous a malheureusement été impossible de retrouver la trace du ménage Gaudoche qui, ayant cédé son fonds en 1895, a dû vraisemblablement se retirer en province [3]. Toutefois une concierge de la rue Monge, Mme Lutrelu, dont la mère était employée chez une teinturière de la rue du Fer-à-Moulin, a pu nous décrire le débit disparu aux environs de 1910. C'était un lieu particulièrement familial où se réunissaient assez régulièrement un fourreur, un ferblantier et un poète (?). Plusieurs prêtres y prenaient pension.

C'est ainsi que nous avons pu donner à la lettre son véritable sens. Il ne faut point entendre maquereaux et morues dans le sens grossier qu'ont pu leur donner les naturalistes, mais bien dans leur sens propre de poissons de mer. Dès lors, la lettre s'éclaire : J.-K. donnait à Robert Caze un rendez-vous pour dîner le 5 mars, qui était un vendredi, pour y déguster du poisson un jour maigre. Il en résulte que dès le mois de mars 1886, Huysmans s'imposait déjà de faire maigre et probablement en compagnie d'ecclésiastiques qu'il conviendrait d'identifier.

On découvre ainsi, par la lettre heureusement sauvée par M. Bruneteau, que très longtemps avant la conversion, J.-K. était attaché à ses devoirs religieux et qu'il se rendait en tapinois chez un mastroquet bien pensant pour y faire maigre.

La lettre que nous avons étudiée fait donc remonter les préoccupations religieuses de Huysmans à une époque de beaucoup antérieure à celle généralement admise.

Ce point d'histoire est trop important pour que nous ayons cru devoir négliger de le signaler.

ALBERT PINEL,
Secrétaire de la Société d'Emulation du VIe.
Pour copie conforme : M. G.

II

Quelques observations sur la communication faite par M. Albert Pinel, présentées par M. Edouard Lapierre à la séance du 5 décembre 1956.

1. Des recherches au ministère des Finances pour retrouver la licence du débit nous ont causé une grande déception. Les archives de ce ministère sont si mal tenues et les fonctionnaires de la régie si désagréables, que nous avons dû renoncer à rien obtenir.
2. Main-courante du commissariat du Val-de-Grâce, année 1886, fol. 221.
3. Le moindre renseignement concernant M. ou Mme Gaudoche serait accueilli avec reconnaissance.

Nous rendrons tout d'abord hommage à la perspicacité, à la patience et à l'esprit d'analyse et de déduction qui ont présidé aux recherches entreprises par notre collègue M. Pinel afin de tenter de retrouver la provenance de ce document important tombé d'une façon aussi inhabituelle entre les mains de M. Bruneteau. Nous aurions souhaité cependant voir cet érudit chercheur persévérer un peu plus loin dans cette direction : il est possible en effet qu'une enquête, d'ailleurs assez facile, auprès du gérant de l'immeuble du 160 de la rue des Saints-Pères — immeuble où le nombre des locataires n'est pas très élevé, et où ceux-ci font preuve d'une certaine stabilité — ait permis de découvrir qui, en 1946, pouvait bien posséder cette lettre de Huysmans. Nous savons par expérience qu'un document de ce genre est rarement isolé et, peut-être, y avait-il (il y a dix ans) à l'endroit indiqué, de véritables archives huysmansiennes aujourd'hui détruites ! On tremble vraiment à l'idée des trésors qui ont pu ainsi servir aux emballages ou à d'autres usages ménagers... La chose serait donc à reprendre, bien que le temps écoulé depuis lors rende les recherches de jour en jour plus aléatoires.

D'autre part, et ceci tout à fait en passant (mais rien dans une semblable enquête ne doit être négligé), il eût été intéressant de préciser un détail qui peut avoir son importance : est-il historiquement possible que, dès 1946, la matière plastique ait été employée comme ersatz de la peau de saucisson ? Nous n'en sommes pas certain, mais, là encore, une enquête facile auprès du service de Documentation du Syndicat de la Charcuterie (10, rue Bachaumont, tél. : GUT 61-70) permettrait de sortir d'une pénible incertitude. Dans le cas, en effet, où l'utilisation des matières plastiques en charcuterie serait postérieure à 1946, ce serait le témoignage de Mlle Lafolle (d'abord vendeuse rue Jacob, puis, ne l'oublions pas, entraîneuse au Moulin-Rouge) qui se révélerait extrêmement fragile. La chose ne serait pas pour nous étonner...

Mais ne poussons pas plus avant la critique de l'enquête. Cette critique est plus aisée, il faut bien en convenir, que la pratique de l'art qui l'a conduite, art dont notre collègue M. Albert Pinel joue en véritable virtuose.

Nous nous en tiendrons donc — ce terrain plus solide nous étant plus familier — à l'étude même du document en question, étude perpétrée dans le silence du cabinet, en dehors de toute contingence, hormis celle de la Recherche de la Vérité !

Il eût été intéressant d'avoir entre les mains la lettre originale, ou, à défaut, une bonne photocopie, car malgré tout le soin que M. Pinel a apporté à la description matérielle de la pièce, l'examen de la graphie même de Huysmans (celle-ci a en effet beaucoup varié dans le cours de son existence) eût permis de dater, au moins approximativement, le document, et cela, avec plus de précision, croyons-nous, que celle fournie par la date de la faillite de la *Société Ethère, Zéphir et Cie :* les produits de cette société ont pu être largement stockés par des détaillants et utilisés très postérieurement à 1889, date de sa dissolution... Mais, en l'absence du

document original, nous sommes obligé de nous en tenir aux données de la communication dactylographiée de M. Pinel. C'est donc celle-ci que nous allons étudier méthodiquement, selon une discipline qui, de l'avis de certains, a fait ses preuves.

1° Le format du document : 117 millimètres sur 98 millimètres, est voisin de celui du papier à lettres habituellement employé par Huysmans, principalement après 1895. Il utilisait en effet, après cette date, des doubles feuilles de papier qu'il coupait en deux, pour s'en servir en deux fois. Le format 117 millimètres sur 98 millimètres est bien le format moyen d'une demi-feuille simple de ce papier à lettres normal que Huysmans achetait par boîtes, au *Bon Marché*, à deux pas de chez lui [1]. Toutefois, la teinte du papier : « blanc légèrement bleuté », ne correspond pas à un type de papier habituellement utilisé par Huysmans, à aucune période de sa vie, non plus que le filigrane fort justement indiqué par M. Pinel. Mais la partie inutilisée d'une lettre reçue a fort bien pu être employée : nous avons noté des cas semblables à plusieurs reprises. Signalons, en passant, que J.-K. employa souvent des feuilles de papier à lettres particulièrement exiguës, les réduisant lui-même avec des ciseaux au format d'un véritable papier à lettres pour poupées.

2° L'indication de date sous cette forme : « mardi 2 », est tout à fait anormale chez Huysmans. Nous ne nous souvenons pas en avoir rencontré un seul exemple parmi les quelque deux mille lettres qui nous sont passées par les mains. En effet, ou bien notre auteur ne date pas ses lettres (et c'est fréquent avant 1895), ou bien il indique le jour de la semaine seulement, ou bien il précise le quantième, le mois et l'année. Quelquefois, cependant (et c'est vrai surtout pour les lettres de la période ligugéenne, où la vie de l'oblat est réglée sur le calendrier liturgique), il se contente d'indiquer le saint ou la fête du jour. Il y a donc là une réelle anomalie, sans qu'il soit possible d'en tirer, croyons-nous, pour le moment du moins, aucune conclusion.

Quant à l'enquête que M. Pinel a cru devoir mener auprès du secrétariat des Postes et Télégraphes pour essayer de restituer la date complète de la missive, au moyen de la collection des calendriers illustrés, elle n'était pas très utile. Plusieurs répertoires, en effet, sont à la disposition des chercheurs et permettent de résoudre rapidement les multiples petits problèmes de ce genre qui se posent quotidiennement. Sans aller jusqu'à consulter *L'Art de vérifier les Dates* par un religieux de la congrégation de Saint-Maur (1818-1819, en 18 volumes in-8°), il suffit d'ouvrir un petit livre, d'un format très pratique (il tient dans une poche et on peut l'avoir constamment sur soi) : la *Théorie du Calendrier* de Francœur, parue en 1842 dans la *Collection des Manuels Roret*, et qui, réunissant toute la série

1. Une de ces boîtes est en notre possession. Elle a servi à réunir les lettres reçues après la publication de *L'Oblat*, ainsi qu'en témoigne une mention autographe de Huysmans.

des calendriers passés et futurs, est le *vade mecum* indispensable de l'érudit [1]. Ainsi, découvrons-nous sans peine que, contrairement à l'affirmation de M. Pinel, le « mardi 2 » de la lettre de Huysmans *n'est pas forcément le mardi* 2 *mars* 1886. Nous reprendrons cette question plus loin, car nous voudrions voir d'abord si le texte de la lettre ne contiendrait pas en lui-même quelques indications utiles à ce point de vue. Or, à notre avis, le style même de ce billet (toute autre considération mise à part) indique qu'il a été écrit entre 1885 et 1895. Ceci étant posé, nous voyons que pendant ces dix années, l'indication : « mardi 2 » peut s'appliquer à DIX-SEPT jours différents, dont TROIS (février, mars et novembre) pour la seule année 1886 que M. Pinel a choisie, nous ne savons pas bien pourquoi!

Nous avons cru utile de rédiger un tableau synoptique de ces DIX-SEPT *mardis* 2, de 1885 à 1895, en indiquant brièvement pour chacun d'eux ce que nous savons de la vie de Huysmans aux dates considérées, espérant par ce dénombrement méthodique, cerner le problème de plus près :

1885, *mardi* 2 *juin*. — *Vers cette date (exactement le* 4*), J.-K. H. écrit à Robert Caze pour lui dire qu'il ira dîner chez lui le lendemain et « manger de la bonne soupe ». Il souffre de la chaleur dans « sa castrolle de la rue de Sèvres ».*

1886, *mardi* 2 *février*. — *Nous ne trouvons rien de bien particulier à signaler à cette date. J.-K. H. vient de publier deux articles :* Autour des Fortifications, *dans la* Revue illustrée. *Il voit souvent Léon Bloy, et, le* 14 *de ce même mois, il dîne chez Caze, la veille du duel.*

1886, *mardi* 2 *mars*. — *Caze a été très grièvement blessé en duel, il y a quinze jours : il s'est littéralement jeté sur l'épée de Charles Vignier, qui lui a transpercé le foie* [2]. *Alité immédiatement, sa situation n'a fait qu'empirer de jour en jour, sans qu'il puisse être question pour lui de dîner en ville. Huysmans et Goncourt lui rendent visite le* 23, *alors qu'il agonise, rue Condorcet* (Journal des Goncourt, VII, 114-115). *Il meurt le* 28 *mars et non le* 30 *(jour de son inhumation) comme l'écrit M. Pinel.*

1886, *mardi* 2 *novembre*. — *Huysmans insiste auprès de l'éditeur Stock pour que celui-ci se décide à publier* Le Désespéré, *de Léon Bloy.*

1887, *mardi* 2 *août*. — *Arij Prins est à Paris. J.-K. H. prend ses repas avec lui.*

1888, *mardi* 2 *octobre*. — *Anna Meunier est malade, et J.-K. H. « s'embête atrocement ». Il voit peu Léon Bloy, qui est insupportable avec « sa vanité imbécile » et son « ridicule enfant ».*

1889, *mardi* 2 *avril*. — *J.-K. H. est malade : il souffre de l'intestin, il suit un régime sévère. Il ne voit Bloy que très rarement, et il l'écarte de plus en plus.*

1889, *mardi* 2 *juillet*. — *Villiers de l'Isle-Adam est très malade à Nogent-sur-Marne où J.-K. H. va le voir avec l'espoir de le ramener à Paris.*

1890, *mardi* 2 *septembre*. — *Très fatigué par des intérims de bureau, J.-K. H. tente de « vaines pâtures » dans des gargotes.*

1. Signalons encore, comme pouvant être d'un grand secours pour la datation de documents, le *Calendrier perpétuel développé sous forme de calendrier ordinaire*, par J.-P. Escoffier, S.J. (Paris, Palmé, 1880, gr. in-8°), cet ouvrage ayant l'avantage sur celui de Francœur de résoudre immédiatement et sans calcul la petite difficulté résultant des années bissextiles.

2. J. Ajalbert. *Mémoires en vrac*, 1938, page 132.

1890, *mardi 2 décembre. — J.-K. H. fréquente les bouges du quartier Saint-Séverin, avec l'intention d'écrire un volume dans le genre de* La Bièvre. *Il hante les mauvais lieux, les maisons de tolérance (« La Botte de Paille »), les filles.*

1891, *mardi 2 juin. — C'est le plein succès de* Là-Bas. *J.-K. H. vient de rencontrer pour la première fois l'abbé Mugnier dans la sacristie de Saint-Thomas-d'Aquin.* L'Incarnation de l'Adverbe, *de Léon Bloy, vient de paraître dans* La Plume.

1892, *mardi 2 août. — Peu de jours après sa première retraite à la Trappe d'Igny, J.-K. H. est à Lyon, chez Boullan. Il assiste au mariage d'une somnambule : « la petite Laure ».*

1893, *mardi 2 mai. — Depuis quelques jours, Anna Meunier est à l'asile de Villejuif et J.-K. H. traverse « un des moments les plus douloureux de sa vie ».*

1894, *mardi 2 janvier. — J.-K. H. vient de « découvrir » Chartres où il est allé à Noël avec Georges Landry. Il travaille à* En Route.

1894, *mardi 2 octobre. — J.-K. H. rentre à Paris après un séjour à Saint-Wandrille avec l'abbé Ferret.*

1895, *mardi 2 avril. — J.-K. H. est souffrant : il est surmené par* En Route *qui a « éclaté comme un obus », écrit-il. Il ne sort pas le soir.*

1895, *mardi 2 juillet. — J.-K. H. n'est pas à Paris, mais à Fiancey, dans la Drôme, auprès de Mère Célestine de la Croix, avec Gustave Boucher et l'abbé Ferret.*

En étudiant avec soin ces données, on voit qu'il convient d'éliminer immédiatement un certain nombre de ces *mardis* 2, et cela pour diverses raisons : absences de Paris, maladies, empêchements variés, etc. D'autre part, si l'on accepte avec M. Pinel (et la chose nous paraît fort juste) de considérer *maquereaux* et *morues* [1] dans leur sens primitif de poisson de mer, on peut penser que le *mardi* 2 de la lettre doit se situer à une époque de l'année favorable à la consommation desdites nourritures, et chacun sait que la morue apparaît principalement sur les tables au moment du Carême. Si nous recherchons dans le tableau des *mardis* 2 ceux qui se situent à cette époque de l'année, ou à une époque voisine, nous en trouvons trois répondant à ces conditions : le 2 mars 1886, le 2 avril 1889 et le 2 avril 1895. Ces deux dernières dates devant être éliminées pour raison de santé : Huysmans malade est au régime et ne sort pas le soir, il reste le *mardi* 2 *mars* 1886, et c'est précisément la date retenue par M. Pinel... Dirons-nous que la chance l'a favorisé? Nous n'irons pas jusqu'à le prétendre, mais nous saisirons cette nouvelle occasion de rendre hommage à son sens critique extrêmement aigu qui lui a permis d'utiliser des éléments quasi impondérables!

La date (fort probable) de la lettre étant ainsi établie, il nous reste à en découvrir le destinataire. Disons tout de suite que nous n'acceptons pas le nom de Robert Caze, bien que le ton du billet soit tout à fait celui qu'employait Huysmans pour écrire à ce correspondant. La blessure mortelle que Robert Caze avait reçue le 15 février ne permet pas d'envisager même

1. On ne trouve nulle part *dans les œuvres imprimées* de Huysmans ces mots employés dans leur sens argotique bien connu.

l'idée d'un dîner en ville! Et puis, il eût été de mauvais goût, croyons-nous, de rappeler « ses agressivités » à un homme qui venait d'être transpercé d'un coup d'épée!

En outre, quoi qu'en puisse dire M. Pinel, le plus « agressif » des amis de Huysmans à ce moment-là, c'est Léon Bloy. Fréquemment, en compagnie de Villiers de l'Isle-Adam, ils se réunissent au café Caron ou au Flore, pour l'apéritif ou pour le dîner, trio de *Désespérés*, qui rêvent d'un journal, d'un *Pal* triple, le *Trident*, pour rafraîchir les bourgeois [1]! De plus, Bloy travaille au *Désespéré*, qui est bien le livre « agressif » par excellence puisque Stock renoncera à le mettre en vente après en avoir fait les frais d'édition! Pour nous, il n'y a pas de doute, la lettre du 2 mars 1886 est adressée à Léon Bloy qui, ne l'oublions pas, demeurait à Fontenay-aux-Roses, pour quelques semaines encore, dans le pavillon qui fut peut-être la thébaïde de Des Esseintes [2]!

Rien d'extraordinaire à ce que Huysmans, même s'il n'est pas attaché à des pratiques religieuses comportant l'abstinence le vendredi, invite son ami Léon Bloy dans un restaurant où celui-ci trouvera un menu maigre. C'est là une marque de délicatesse qui n'étonne pas chez Huysmans à cette date. La résidence de Bloy à Fontenay n'est pas un obstacle à cette interprétation : Fontenay n'est pas tellement loin de Paris sur la ligne de Sceaux pour qu'on n'y puisse rentrer après un dîner dont le menu, semble-t-il, n'incitait pas à de longues conversations digestives...

La date et le destinataire étant ainsi découverts, il nous paraît intéressant d'étudier brièvement le texte même de la lettre, au point de vue de la langue cette fois, car nous ne voyons rien à ajouter aux recherches effectuées par M. Pinel concernant le restaurant de l'impasse de la Photographie. Notre collègue a résolu mieux que nous n'aurions pu le faire cette partie du problème : mais il en a tiré des conclusions auxquelles il nous est absolument impossible de souscrire... puisque nous avons trouvé à ce dîner maigre des raisons tout à fait différentes, mais qui, elles, ne révolutionnent pas les idées acquises sur la conversion de Huysmans!

« J'ai découvert un *troquet*... », écrit notre auteur qui, pourtant, n'a jamais employé ce mot dans son œuvre imprimée, mais plusieurs fois, le mot *mastroquet*, dans *En Ménage* (35) et dans *l'Art moderne* (188), par exemple. Le diminutif familier, *troquet*, est cependant acceptable.

La « tête de veau » et le vinaigre « détersif » sont bien dans les préoccupations gastronomiques de Folantin-Durtal. Chacun se souvient de la « tête de veau oubliée dans un baquet » que l'on apporte sur la table du retraitant à l'auberge de Saint-Landry [3]. Quant aux « maquereaux percrudiens » et aux « morues gravéolescentes », ces épithètes de la plus pure forme décadente, pour n'avoir pas été employées par Huysmans dans son œuvre, ni retrouvées dans le *Petit Glossaire pour servir à l'Intelligence des*

1. Lettre de Léon Bloy à Henriette L'Huillier, 19 mars 1886.
2. P. Arrou, *Les Logis de Léon Bloy*, 1931, page 12.
3. *En Route*, 2e partie, ch. I.

Auteurs décadents et symbolistes, de Jacques Plowert [1], n'en sont pas moins bien à leur place et dans la ligne des néologismes dont M. Marcel Cressot a relevé un si grand nombre [2]. Sans aller chercher bien loin, dans les pesants in-folios du *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis* de Du Cange, cher à Des Esseintes, et nous contentant d'un modeste *Dictionnaire latin-français* de Benoist et Goelzer, nous voyons que *percrudus* se trouve dans Vitruve, avec le sens de : *brut, non préparé*, et dans Columelle, avec celui de : *pas mûr, tout à fait vert*, ce qui s'applique excellemment aux poissons en question. Quant à *graveolens*, Apulée et saint Augustin l'emploient dans le sens de : *nauséabond, fétide*, ce qui est assez l'opinion de ceux qui n'aiment pas la morue! Et puis, Vitruve, Columelle, Apulée, saint Augustin ne sont-ils pas des auteurs que Des Esseintes devait avoir dans sa bibliothèque?

Nous sommes arrivé maintenant au point le plus délicat de nos observations. Malgré tout ce faisceau de faits positifs et d'hypothèses solidement construites, faisceau qui semblerait devoir être impossible à rompre, nous ne devons pas cacher plus longtemps qu'un certain nombre d'anomalies apparues au cours de l'étude minutieuse de ce billet, notamment la façon de dater dont ce serait là le seul exemple, et la manière, un peu étrange, il faut bien le dire, dont le document serait passé du comptoir d'un charcutier dans les cartons de M. Bruneteau, font naître un réel sentiment de malaise quant à l'authenticité de la pièce, sans qu'il soit possible d'asseoir cette impression sur des bases bien précises. L'idée nous est venue, peu à peu lancinante, que M. Bruneteau aurait pu recueillir dans ses collections un des sous-produits d'une officine d'un nouveau Vrain-Lucas, qui aurait opéré vers 1946 dans le quartier de la rue des Saints-Pères. La science de ce faussaire le rendrait particulièrement dangereux. On est horrifié, en effet, à l'idée que des lettres ainsi forgées pourraient prendre place dans de savantes publications de correspondances! Quelle responsabilité encourrait alors l'éditeur!

Nous avons cru de notre devoir de signaler ce point de vue un peu particulier de la question, et, pour terminer, en nous excusant de la longueur obligatoire de ces modestes observations, nous souhaitons très vivement que l'examen du document original vienne dissiper notre inquiétude. Nous supplions donc M. Albert Pinel d'intervenir auprès de M. Bruneteau pour que celui-ci consente enfin à mettre entre nos mains, pendant un court moment, cette « lettre de Huysmans ». En servant fort utilement l'histoire littéraire, il aura droit à toute notre reconnaissance.

EDOUARD LAPIERRE,
officier d'Académie.

Pour copie conforme : P. L.

1. Par Paul Adam, Fénéon, G. Kahn, Moréas, etc., chez Vanier, bibliophile, 1888.
2. *La phrase et le vocabulaire de J.-K. Huysmans*, Paris, Droz, 1938, in-8°.

LA GRANDE DÉCEPTION DE CANNES

(SOUVENIRS DE 1922)

par Jules Laroche

Dans la série des conférences qui se succédèrent pour essayer de vaincre les résistances que l'Allemagne opposait à l'exécution du traité de Versailles, celle qui se réunit à Cannes au début de janvier 1922 marque un important tournant. La politique que Briand essaya d'y faire prévaloir fut mise en échec, mais cette tentative devait avoir des conséquences d'une grande portée, les unes immédiates, les autres plus lointaines. sur les relations de la France et de l'Angleterre, ainsi que sur leur attitude à l'égard du Reich. Aussi n'est-il peut-être pas inutile qu'un témoin, ayant participé aux négociations de Cannes, évoque l'atmosphère dans laquelle elles se sont déroulées et les causes de leur insuccès. Toutefois, pour comprendre ce qui s'est passé au cours de cette conférence il faut d'abord rappeler les événements qui l'avaient précédée.

Signé dans la Galerie des Glaces le 28 juin 1919, le traité de paix devait entrer en vigueur dès qu'il aurait été ratifié par l'Allemagne et par trois des « Principales Puissances Alliées et Associées ».

Cette condition fut remplie le 10 janvier 1920. Mais la ratification des Etats-Unis ne figurait pas à côté de celles de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et du Japon. La majorité du Sénat américain avait rejeté le traité parce qu'il contenait des stipulations qui risquaient d'entraîner les Etats-Unis « dans les luttes de la vieille Europe » ; on sait que cette grave décision était inspirée par l'hostilité à l'égard du pacte que pourtant le Président des Etats-Unis lui-même, M. Wilson, avait fait inclure dans le traité.

Le gouvernement de Washington, d'ailleurs, devait conclure un traité séparé, avec l'Allemagne. Mais la carence de la grande République américaine, en privant les Alliés de son appui politique et moral, affaiblissait considérablement vis-à-vis de l'Allemagne leur position, et en particulier la nôtre, car Clemenceau, pour emporter l'adhésion de Wilson, avait consenti des concessions qui se trouvaient désormais sans contrepartie. C'est ainsi que devenait caduc le traité d'assistance signé par le président

américain, pour décider la France à renoncer à l'occupation permanente du Rhin. Du même coup, la garantie analogue donnée par la Grande-Bretagne tombait aussi, car elle était subordonnée à la garantie américaine [1]. En somme, pour assurer l'application du traité, nous restions pratiquement seuls en face de l'Angleterre, avec qui l'entente totale ne se réalisait même plus, Clemenceau n'étant plus là pour freiner les impétueuses initiatives de Lloyd George.

Le vieil homme d'Etat, s'étant vu préférer Paul Deschanel pour remplacer à l'Elysée Poincaré, dont le mandat venait à expiration, avait abandonné le pouvoir peu de jours après l'entrée en vigueur du traité de paix. Il présida le 20 janvier 1920 pour la dernière fois le Conseil Suprême des Alliés. Lloyd George ayant fait adopter à l'unanimité une motion rendant hommage à celui qui venait de présider pendant plus d'un an la Conférence de la Paix, Clemenceau exprima ses remerciements sans dissimuler complètement l'inquiétude que la situation lui inspirait.

Nous sommes, dit-il entre autres, *arrivés ici un peu déconcertés parfois par la gravité des problèmes qui se posaient et la difficulté de les résoudre. Quand on combat l'ennemi, ... tous sont d'accord. Il n'en est pas nécessairement de même lorsqu'on se réunit pour réaliser les fruits de la victoire... Nous avons reçu la charge de faire une paix stable. Si la France, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis, l'Italie et le Japon restent unis, voilà une garantie de paix qui surpassera celles qu'on peut écrire sur du papier. Si ces nations se séparent un jour, je n'ose prévoir les malheurs qui en résulteront. ... On m'a reproché d'avoir fait trop de concessions. On l'a également reproché à d'autres... J'ai cependant la conscience tranquille et je suis sûr que vous l'avez aussi. Les nations qui avaient versé tant de sang avaient droit à des satisfactions nationales, mais il fallait mettre d'accord ces satisfactions pour en faire une grande paix basée sur l'intérêt commun. Nous avons appris à nous connaître, nous avons appris à nous unir, il faut que cette amitié fraternelle passe des hommes d'Etat aux peuples eux-mêmes.*

Ces adieux émouvants du grand vieillard expliquaient son attitude à la Conférence et lançaient un avertissement prophétique... Quant à espérer sérieusement qu'on arracherait les nations à leur égoïsme, Clemenceau ne devait guère y compter et Alexandre Millerand, son successeur, sut bientôt lui-même, instruit par les faits, à quoi s'en tenir.

L'Allemagne n'avait pas encore surmonté le désarroi causé par sa défaite. Un coup d'Etat tenté le 12 mars 1920 par Ludendorff, et qui faillit renverser le gouvernement, n'échoua que grâce à la résistance ouvrière, laquelle à son tour dégénéra en crise révolutionnaire. Pour ramener le calme, des troupes allemandes furent envoyées dans la Ruhr, mais, pour remplir leur mission elles pénétrèrent dans la zone que le traité de paix avait démilitarisée. Quel qu'en fût le motif, c'était là une

1. Ce qui indique que Lloyd George était mieux informé que Clemenceau sur les chances de ratification du traité par le Sénat américain.

violation d'une clause qui avait un intérêt capital pour notre sécurité. Millerand proposa à nos alliés de se joindre à nous pour occuper Francfort à titre de sanction. S'étant heurté à un refus, il passa outre, et les troupes françaises procédèrent seules à l'occupation. D'où fureur de Lloyd George, qui accusa son collègue français de rompre le front commun. L'incident ne fut liquidé qu'à la conférence de San Remo, où Millerand, pour jeter du lest, prit l'engagement de n'agir dorénavant qu'en pleine entente avec ses partenaires lorsqu'il faudrait résoudre un problème interallié.

Cependant le Reich excipait de ses embarras intérieurs pour éluder l'application des clauses militaires, et faisait état de sa situation économique pour se dérober à l'exécution des clauses de réparations. Il fut décidé, à San Remo, de convoquer à Spa les dirigeants allemands, pour y rencontrer en juin les Alliés.

Désarmement de l'Allemagne, règlement des réparations, tels seront les thèmes essentiels de conférences qui vont se succéder en cascade et dont les résultats seront infailliblement décevants. Les gouvernants français, suivant leur tempérament ou selon le souci dominant de l'heure, allaient mettre l'un après l'autre, l'accent sur chacun de ces deux problèmes.

Ce fut d'abord celui des réparations qui divisa les Alliés. Poincaré, qui avait accepté de présider la Commission des Réparations, exigeait l'application intégrale du traité, tandis que son collègue anglais Bradbury demandait qu'on tînt compte de la capacité de paiement de l'Allemagne, qui lui paraissait incapable de payer les sommes exigées. Des différends ayant surgi, Poincaré abandonna bientôt, et avec éclat, la présidence de cette Commission, et vint appuyer de toute son autorité dans la presse, et au Sénat, l'action entreprise par Millerand. Ce dernier se montrait résolu à passer outre aux objections anglaises, et pour rallier Lloyd George à ses vues il fit des concessions à la politique britannique en Turquie. Aussi, à Spa, malgré quelques difficultés surgies entre Londres et Paris le débat, qui portait en premier lieu sur le désarmement, se termina-t-il par une décision commune. Français et Anglais enjoignirent aux Allemands d'exécuter un programme soigneusement défini sous peine de voir les Alliés occuper la Ruhr.

Lloyd George s'était d'abord refusé à courir ainsi un risque qu'il estimais grave ; mais Millerand ayant déclaré qu'il n'était pas besoin que tous les Alliés participassent à cette occupation, pourvu qu'ils fussent d'accord sur son principe, il avait aussitôt déclaré qu'elle ne devait pas être le fait d'un seul allié, et il avait accepté d'y prendre part éventuellement.

Plus difficile fut l'entente sur les réparations. En l'espèce il s'agissait surtout des livraisons de charbon que le Reich tardait à faire. Elles avaient un intérêt essentiel pour la France, nos mines du Nord détruites en grande partie par les Allemands n'ayant pas encore été remises en état. Dans cette négociation Lloyd George montra, une fois de plus, l'instabilité de son caractère. Il fut d'abord indigné par l'insolence du puissant indus-

triel Stinnes, puis craignit de braquer les travaillistes en acceptant de faire occuper la Ruhr pour obtenir les réparations. Après quoi, devant l'obstination allemande, il s'avisa que si l'on cédait « il n'y avait plus qu'à jeter le traité au feu ».

Quand ils virent que l'union des Alliés était rétablie les Allemands signèrent l'acte où se trouvait envisagée l'occupation de la Ruhr à titre de sanction.

L'antagonisme qui, pendant les débats, s'était affirmé entre Millerand et Lloyd George n'était pas seulement dû à la divergence de leurs vues, mais aussi à l'opposition de deux tempéraments : le Français, trapu, d'une obstination calme, mais capable de rudes coups de boutoir, le Gallois souple, primesautier, versatile, passant d'une colère réelle ou feinte à des démonstrations amicales.

Ces différences de nature on les vit s'affirmer, à propos d'autres questions dont la plus importante était la situation créée par l'invasion bolchévique en Pologne. Lloyd George, repoussant toute intervention militaire, fit approuver l'envoi aux Russes d'une proposition d'armistice accompagnée de l'offre d'une reprise de relations économiques avec le gouvernement de Moscou, lequel, depuis la paix de Brest-Litovsk, était ignoré par les Alliés qui avaient rompu toute relation avec lui. On y ajouta le projet d'une conférence entre la Russie et ses voisins. Déjà perçait chez Lloyd George l'idée de préparer une vaste restauration de l'économie européenne ruinée par la guerre, ruine rudement éprouvée par l'industrie anglaise qui avait perdu son ancienne clientèle.

Les Russes refusèrent. Lloyd George repoussa néanmoins l'idée de porter assistance, militairement, à la Pologne et n'accepta que l'envoi à Varsovie de missions alliées. Millerand y consentit, mais adjoignit à la nôtre le général Weygand et mit à la disposition de la Pologne de nombreux officiers ainsi que des munitions et du matériel. Les résultats heureux de cette initiative, non moins que le souvenir de l'occupation de Francfort et le succès que paraissait répercuter la conférence de Spa, donnèrent satisfaction à l'opinion française et le président Millerand fut porté à l'Elysée d'où la maladie avait éloigné Deschanel.

Les espoirs nés à Spa devaient être déçus. Si les Alliés s'étaient mis d'accord sur la répartition entre eux du futur montant des réparations, la détermination de ce montant allait nécessiter d'autres conférences où les exigences françaises continuèrent de s'opposer à l'empirisme anglais. Cependant la situation parlementaire avait évolué en France. L'opinion, qu'avait déconcertée la retraite de Clemenceau, après avoir attendu de l'énergie de Millerand plus qu'elle ne pouvait donner, désira l'avènement au pouvoir d'un négociateur, et Georges Leygues, qui avait assumé le gouvernement après l'élection de Millerand à l'Elysée, dut céder la place à Aristide Briand. Mais si celui-ci se montra plus souple dans ses rapports avec Lloyd George, il n'en continua pas moins, à pratiquer vis-à-vis de l'Allemagne ce qu'on devait appeler la politique de « la main au collet ».

Il faut rappeler, d'ailleurs, que l'attitude des Allemands fut alors si obstinée, et leurs offres si dérisoires que Lloyd George lui-même accepta l'occupation de trois villes de la Ruhr. Quand le 5 mai 1921 les Alliés fixèrent à 132 milliards de marks-or le montant des réparations, ils enjoignirent à l'Allemagne de faire connaître son acceptation dans les cinq jours sous peine de voir occuper le bassin de la Ruhr. Le gouvernement Fehrenbach démissionna, mais un nouveau chancelier, Wirth, céda à l'ultimatum.

En réalité le plan de paiement était un trompe-l'œil ; l'avenir des réparations n'était rien moins qu'assuré. C'est sans doute ce qui décida Briand à laisser son ministre des Réparations, Loucheur, négocier avec son collègue allemand, Walter Rathenau, des accords comportant des paiements en nature, qui furent conclus le 6 octobre.

Ces accords, qui furent très attaqués par les industriels français, provoquèrent la mauvaise humeur des Anglais, que le partage de la Haute Silésie, favorable à la Pologne, avait déjà indisposés contre nous parce qu'il attribuait à une alliée de la France des richesses minières et industrielles presque comparables à celles de la Ruhr.

D'autre part, le désastre infligé aux Grecs par Mustapha Kemal décida Briand à négocier avec celui-ci pour sauvegarder notre mandat sur la Syrie et le Liban, initiative qui exaspéra Lloyd George. Cet état d'esprit hostile se manifesta à la conférence que le président Harding avait convoquée à Washington et qui devait traiter du désarmement. Briand s'y trouva en présence d'une coalition anglo-américaine décidée à mettre fin à « l'hégémonie française ». S'il réussit à faire écarter du débat les armements terrestres, il ne put empêcher qu'on amputât notre puissance navale, et il rentra en France en laissant à Albert Sarraut le soin de limiter le dommage en sauvant notre flotte sous-marine.

A son retour à Paris, Briand fut accueilli par de violentes critiques. Raymond Poincaré, qui préparait sa rentrée politique, écrivit dans la *Revue des Deux Mondes* : « M. Briand est revenu de Washington ; il a ouvert sa valise, et a loyalement montré qu'elle était vide. » Ces attaques incitèrent le président du Conseil à rechercher un succès sur un autre terrain.

On a vu que le Sénat américain, en rejetant le traité de Versailles, avait rendu caduc le traité de garantie souscrit par Wilson et Lloyd George en échange de la renonciation de Clemenceau à l'occupation permanente du Rhin. Ne pourrait-on faire revivre tout au moins la garantie britannique, ou mieux encore la transformer en alliance défensive ? La perspective de l'accroissement de sécurité qui en résulterait, Briand estimait qu'elle permettrait de surmonter les réticences de l'opinion française, que l'attitude de l'Angleterre avait exaspérée ; quant à lui il était convaincu que seule l'union de la France et de sa voisine d'outre-Manche pouvait vaincre les résistances allemandes.

Pour obtenir l'adhésion de Lloyd George, il projetait de juxtaposer à

l'alliance franco-britannique, qui resterait la base essentielle du système, une entente politique plus générale. La consolidation de la paix qui en résulterait faciliterait la restauration économique de l'Europe, donc celle de l'Allemagne, ce qui rendrait le règlement des Réparations plus aisé. Cette politique pouvait répondre aux préoccupations de Lloyd George.

Sur ces entrefaites, Briand fut saisi par Lord Curzon, qui dirigeait le Foreign Office, d'une proposition tendant à la réunion des ministres des Affaires étrangères de France, de Grande-Bretagne et d'Italie pour examiner la situation en Orient, où les succès de Mustapha Kemal avaient provoqué une crise grave. En télégraphiant le 4 décembre 1921 qu'il acceptait cette proposition, Briand ajouta qu'il serait heureux de saisir l'occasion pour avoir avec le Secrétaire d'Etat britannique « une conversation plus générale sur l'ensemble des questions qui intéressent la France et la Grande-Bretagne ». Lord Curzon demanda à notre ambassadeur s'il s'agissait de tenter une liquidation générale des litiges entre la France et l'Angleterre (Orient, statut de Tanger, sous-marins, etc.) ou d'une conversation sur des projets d'alliance « dont il avait été fait état dans certains journaux français ou anglais. » M. de Saint-Aulaire se cantonna dans ses instructions, mais indiqua à titre personnel qu'une simple garantie unilatérale comme celle de 1919 était insuffisante.

Entre temps, la question des réparations avait pris un tour aigu par suite de l'effondrement du mark, qui amena le gouvernement allemand à demander un moratorium. Les Alliés décidèrent que cette demande serait examinée au cours d'un Conseil Suprême qui se réunirait le 6 janvier 1922 à Cannes. Quelques jours plus tard, cette question conduisit Briand à se rendre à Londres, où il devait procéder à des échanges de vues concernant la future conférence.

Il profita de ce séjour pour aborder la question de l'alliance et eut à ce sujet une conversation particulière avec Lloyd George. Celui-ci, sans repousser l'idée, se montra peu disposé à aller au-delà de la garantie de 1919. Briand suggéra alors qu'on pourrait s'inspirer du traité de Washington, qui venait d'organiser la sécurité dans le Pacifique, et compléter l'alliance franco-anglaise, qu'il jugeait indispensable, par un accord auquel pourrait participer l'Allemagne. Le Premier britannique, qui redoutait une collusion germano-soviétique, parut intéressé et déclara qu'on en reparlerait à Cannes.

***

J'étais alors directeur-adjoint des Affaires Politiques et Commerciales au ministère des Affaires étrangères, et j'avais notamment en main les questions relatives à l'exécution des clauses politiques des traités de paix, ce qui m'avait valu de participer à la conférence de Spa. C'est en cette qualité que, dès le retour de Briand à Paris, je recherchai avec Henri Fromageot, le jurisconsulte du Quai d'Orsay, des formules répondant aux

idées exposées à Lloyd George. Nous étudiâmes deux projets de pactes. L'un comportait une alliance défensive avec l'Angleterre, avec des clauses militaires, qui ne devaient jouer qu'en cas d'agression de l'Allemagne contre le territoire de chacun des deux contractants ; solution qui tenait compte de la crainte éprouvée à Londres d'être entraîné dans un conflit tchèque ou polonais. Le second projet concernait une entente pacifique où, à côté de la France et de l'Angleterre figureraient non seulement l'Italie et la Belgique mais aussi l'Allemagne. Ce second pacte serait subordonné à la conclusion du premier. Le fait que l'Allemagne y participerait devait dans notre esprit avoir pour effet, d'accroître la sécurité de la Pologne et de la Tchécoslovaquie.

Le 31 décembre, M. de Saint-Aulaire télégraphiait de Londres que Lord Curzon arriverait à Cannes dès le 3 janvier, pour participer aux conversations franco-britanniques qui devaient avoir lieu avant le Conseil Suprême. Il ajoutait que Lloyd George envisageait maintenant la réunion d'une conférence mondiale, avec la participation de l'Allemagne et de la Russie bolchévique (non encore reconnue par les puissances), dont l'objet serait de provoquer une détente générale et la restauration de l'économie européenne. Le Premier anglais espérait rallier ainsi à son gouvernement l'opinion britannique que mécontentait la crise de l'industrie. On allait bientôt l'entendre déclarer à Cannes que l'Angleterre, tout comme la France, avait ses « régions dévastées ».

Avant de quitter Paris, Briand dut liquider un incident pénible qui mettait en cause son principal collaborateur. Depuis quelques mois, Philippe Berthelot, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, était l'objet d'attaques devant le parlement : on lui reprochait des interventions personnelles en faveur de la Banque Industrielle de Chine. L'affaire rebondit le 24 décembre à l'occasion des mesures envisagées par le gouvernement en vue de parer aux répercussions financières — graves pour les intérêts français en Extrême-Orient — de la déconfiture de cet établissement. Le député Taittinger lut un télégramme de Berthelot dont Briand n'avait pas eu connaissance. Briand, non sans courage, couvrit son collaborateur, mais celui-ci ayant résigné ses fonctions de secrétaire général, Briand lut devant la Chambre la lettre de démission de Berthelot avec une émotion visible. Il ne prit d'ailleurs aucune sanction et ne lui donna pas de successeur. Deux jours avant son départ pour Cannes, il me fit appeler et me confia la direction de la délégation des Affaires étrangères à la conférence.

Le président du Conseil emmena avec lui Paul Doumer, ministre des Finances, et Loucheur, ministre des Régions Libérées et des Réparations, le premier aussi fermé et compassé que le second était primesautier et imaginatif. La délégation du Quai d'Orsay comprenait mon ami Jacques Seydoux, le grand spécialiste des réparations, René Massigli et de nombreux experts. On nous installa au Carlton où Lord Curzon, hautain, satisfait de lui-même, difficultueux mais compétent, se trouvait déjà avec la

délégation britannique. Lloyd George habitait une villa. Il avait auprès de lui sir Edward Grigg, son homme de confiance, d'une souplesse alerte, apparemment désireux de faciliter l'entente avec la France. Les Italiens et les Belges n'étaient attendus que pour l'ouverture officielle de la conférence, qui devait siéger au Yacht-Club.

C'est là que, dès le 4 janvier, commencèrent les entretiens franco-britanniques. Lloyd George avait fait remettre à Briand un copieux aide-mémoire. Reconnaissant que le succès de la conférence dépendait de l'entente étroite entre la France et la Grande-Bretagne, il admettait la nécessité de nous donner satisfaction en matière de réparations et de sécurité. Ecartant une alliance « offensive et défensive » (il qualifiait ainsi une alliance s'étendant à l'Europe centrale), il y substituait la garantie formelle que l'Empire britannique serait à nos côtés en cas d'agression de l'Allemagne contre nous. Cette offre était subordonnée à une entente préalable « comme en 1904 », sur les questions en litige entre les deux pays, et aussi à notre adhésion à la conférence mondiale, qui comprendrait la Russie bolchévique. Tous les participants à cette conférence devraient prendre l'engagement de s'abstenir de toute agression contre leurs voisins, précaution qui visait principalement à rassurer les voisins de la Russie. A cet aide-mémoire était annexé un projet de traité de garantie. Le préambule rappelait que « de mémoire d'homme vivant » la France avait été deux fois envahie par l'Allemagne. Formule destinée évidemment à gagner l'opinion britannique.

Briand se déclara partisan d'une alliance plus large. Il ne s'agissait pas d'en étendre les engagements militaires aux pays de l'Europe centrale, mais de grouper politiquement ceux-ci autour de la France et de l'Angleterre. Si ces deux dernières étaient d'accord, les autres suivraient. Lloyd George l'admit, mais parla Turquie, Tanger, sous-marins. Briand affirma que la réalisation de l'alliance rendrait l'accord très facile.

Le lendemain il accepta de participer à la conférence mondiale économique, mais il fit remarquer que si, à cette occasion, on demandait à la Russie l'engagement de ne pas attaquer ses voisins, on pouvait aussi le demander à l'Allemagne, et, autour de ces déclarations, construire une entente générale. Lloyd George exprima le désir de recevoir un exposé écrit des vues françaises.

***

La conférence proprement dite s'ouvrit le 6 janvier. Il fut décidé que l'on convoquerait les diverses puissances européennes à la conférence économique, qui siègerait en Italie. Quant aux Réparations, avant de se prononcer sur le moratorium, on décida d'entendre le ministre allemand Walther Rathenau, qui fut invité à se rendre immédiatement à Cannes.

Briand m'avait chargé de préparer le mémorandum réclamé par Lloyd George. J'y consacrai une partie de la nuit du 7 au 8 janvier, avec l'assis-

tance de Fromageot et de Massigli. Ce mémorandum fut dactylographié vers trois heures du matin. Après un bref repos, j'allai vers huit heures le porter à Briand. C'était le moment où, vêtu d'un pyjama de drap marron, il prenait son petit déjeuner en compagnie de Doumer et de Loucheur, et commentait avec eux les télégrammes dont je lui donnais lecture. Un matin, à propos d'un message de notre ambassadeur à Washington, il fit cette remarque : « Nous allons nous trouver bientôt enserrés entre deux puissances formidables, les Etats-Unis et la Russie. Vous voyez qu'il est indispensable de faire les Etats-Unis d'Europe ».

Le mémorandum, qui figura au Livre Jaune sous la date du 8 janvier, posait comme principe que l'union de la France et de l'Angleterre serait pour l'Europe le solide pivot de toutes les volontés pacifiques, et tiendrait en respect l'Allemagne, en lui montrant que la France ne serait pas isolée. Mais une garantie *unilatérale* de l'Angleterre ne marquerait pas suffisamment la solidarité des deux pays. Il était, d'ailleurs, indiqué à dessein que si l'Angleterre pouvait se croire actuellement à l'abri des attaques allemandes, nul ne pouvait affirmer que la transformation des méthodes de guerre ne la priverait pas des avantages qu'elle tirait de sa situation insulaire. Nous demandions d'autre part que toute violation de la zone rhénane démilitarisée fût considérée comme un cas d'agression directe contre la sécurité de la France. Une entente spéciale entre les états-majors devrait être conclue. Enfin, il était proposé que la conférence économique élaborât une entente plus générale.

Après avoir pris connaissance du mémorandum, dont il se déclara satisfait, Briand annonça qu'il le remettrait le matin même à Lloyd George, avec qui il avait à dix heures un entretien sur les affaires turques. Comme le 8 janvier était un dimanche, et que la conférence ne siégeait pas, je lui dis que s'il n'avait plus besoin de nous, Fromageot et moi avions l'intention d'aller au golf. « Je vous y verrai, dit-il, car j'y déjeune avec Lloyd George. » Celui-ci, étant l'invité du gouvernement français, avait choisi ce club anglais pour y traiter ses collègues français, italiens et belges.

Sur les links, nous croisâmes vers midi le Premier Ministre anglais qui, après sa conversation avec Briand, était venu faire un *four some*. Il interrompit bientôt sa partie pour recevoir ses invités. Quand nous eûmes terminé la nôtre, Fromageot me dit, en approchant du *club house*, « Rasons les murs, je ne me soucie pas d'être vu par les *big men*. » N'ayant pas apporté de tenue de sport, il était en manches de chemise et sans faux-col. Mais nous débouchâmes devant une terrasse où étaient attablés « les grands hommes ». Lloyd George nous aperçut et s'écria : « Oh ! Fromadjott ! » Il aimait beaucoup notre juriste. Celui-ci, féru de correction s'éclipsa confus. Nous finissions de déjeuner avec Massigli quand un journaliste passa en courant et nous cria : « Venez voir Lloyd George qui est en train de donner une leçon de golf à Briand ! »

Avant de reprendre sa partie, Lloyd George avait voulu expliquer le jeu à Briand et à Bonomi, et en manière de plaisanterie, leur avait mis

en main un *putter*. Nous vîmes notre ministre, qui tenait gauchement son *club*, viser en riant le drapeau. Surprise ; la balle roule droit au but et tombe dans le trou ! Lloyd George lève son chapeau devant son élève. On se dirige vers le trou suivant. C'était au tour de sir Edward Grigg de faire son *drive* au départ. Briand, intéressé, se rapproche, mais le Premier britannique le tire en arrière en lui disant avec son accent prononcé : « Attention, si la balle touche là (il désignait sa tempe), Briand couic ! et alors... Poincaré ! ». Tout le monde se mit à rire. On connaissait la crainte qu'avait le Gallois d'un retour au pouvoir du Lorrain, dont il détestait l'esprit juridique, crainte dont Briand entendait jouer pour obtenir satisfaction. Bientôt tous regagnèrent Cannes où Briand devait avoir le soir même une nouvelle conversation avec Lloyd George.

Telle fut cette fameuse partie de golf, que ses adversaires reprochèrent à Briand comme si la conférence n'avait été qu'un prétexte à distraction.

Le lendemain le président du conseil télégraphiait à Paris que dans l'entretien du 8 au soir Lloyd George, qui commençait à se rendre compte de ce qu'avait pour nous de choquant une garantie unilatérale de l'Angleterre, lui avait annoncé qu'il avait soumis au cabinet britannique une nouvelle formule et espérait avoir une réponse de Londres le surlendemain.

Le président Millerand était naturellement tenu au courant par les comptes rendus que je télégraphiais à Peretti [1]. Mettant au premier rang la nécessité de remédier sans tarder à la carence de l'Allemagne en matière de réparations, le président de la République jugeait Briand trop enclin à faire à Lloyd George des concessions dont la contrepartie politique lui paraissait insuffisante. Il invoquait les délibérations du conseil des ministres qu'il présidait en l'absence du chef du gouvernement avec une vigoureuse autorité. Briand était d'autant plus ulcéré que la versatilité de Lloyd George et l'humeur pointilleuse de Curzon ne lui rendaient pas la tâche facile. Une nuit nous fûmes alertés par lui pour préparer une réponse urgente à une lettre acrimonieuse du Gallois ! La convocation de Walther Rathenau avait déchaîné à l'Elysée un orage. Briand envoya Doumer à Paris pour expliquer la situation. L'arrivée de ce messager n'eut d'autre effet que de décider Millerand à donner le coup de grâce à la conférence.

Le 11 janvier, pendant le déjeuner, je fus avisé qu'on recevait au fil direct un télégramme du président de la République. Je vis se dérouler la bande, et sans attendre qu'on en prît copie, je la portai à Briand. Faisant état d'une nouvelle délibération ministérielle, Millerand s'élevait contre la convocation des Russes à la conférence économique, exprimait la crainte que l'engagement général de non-agression inscrit au programme ne portât atteinte au droit de contrainte stipulé dans le traité de Versailles, mettait des conditions à l'octroi du moratoire à l'Allemagne et, tout en assurant

1. Directeur des Affaires politiques et commerciales.

Briand d'une affectueuse confiance dans son patriotisme, repoussait toute concession non assortie de sanctions précises, même si cette exigence devait entraîner un échec des négociations. Après avoir lu ce texte, Briand dit simplement : « Je pars ce soir. »

Il annonça sa décision à la fin de la séance de l'après-midi. Auparavant il avait été convenu que Rathenau, arrivé le jour même, serait entendu d'abord par la Commission des Réparations, et l'on avait d'autre part désigné Gênes comme siège de la future conférence économique. Briand emporta avec lui le projet de traité de garantie que lui avait proposé Lloyd George, légèrement modifié sur sa demande. Il entendait en faire état devant la Chambre en témoignage des heureuses prémisses d'une négociation dont il aurait pu obtenir plus encore, si on lui en avait laissé le temps. Après son départ, deux séances eurent encore lieu dans la journée du 12, pour l'audition de Rathenau. Au milieu de la seconde, on apprit la démission de Briand. Loucheur déclara ne plus pouvoir siéger. Je restai en qualité d'observateur officieux. Dans la matinée du 13, on décida de clore la conférence.

Lloyd George avait déclaré qu'il partirait le soir même et s'arrêterait à Paris pour y avoir une conversation avec le nouveau président du conseil, « s'il y en avait un ». Sir Edward Grigg, en me faisant ses adieux, ainsi qu'à Massigli, nous dit : « J'espère qu'on ne négligera rien à Paris pour faire aboutir le projet de pacte. C'est de la plus haut importance pour le maintien des bonnes relations entre nos deux pays... S'il n'est pas signé le plus tôt possible, j'ai bien peur qu'il ne le soit jamais. »

La délégation française quitta Cannes par le même train que les Britanniques. En gare de Dijon, le lendemain matin, j'achetai les journaux et j'allai les lire au wagon-restaurant. Lloyd George, qui prenait son petit déjeuner, me demanda quelles étaient les nouvelles de la crise. On annonçait la formation d'un cabinet Poincaré. Il fit une grimace. La petite balle de golf contre laquelle il avait mis Briand en garde avait pris la forme d'un télégramme présidentiel.

Dès son arrivée à Paris, le Premier Ministre eut avec le futur président du conseil une conversation officieuse, le ministère n'étant pas encore formé. On parla du projet de traité. Poincaré voulait qu'il fût complété par une convention militaire. Lloyd George trouvait qu'une promesse générale d'assistance était plus effective que des précisions sur le nombre de divisions à fournir ; si la parole de l'Angleterre était jugée insuffisante, il n'y avait qu'à se passer du pacte. Poincaré eut beau affirmer qu'il négocierait dans un esprit amical et cordial, qu'il y aurait peut-être entre l'Angleterre et la France « des différences mais jamais de différends », son esprit logique se heurtait, sans l'entamer, à l'empirique souplesse anglo-saxonne.

Le 1er mars, Poincaré et Lloyd George se rencontraient de nouveau à Boulogne, pour parler de la Conférence économique qui allait bientôt se réunir à Gênes. A la fin de la conversation, le Premier Ministre anglais,

qui paraissait assez satisfait, se déclara prêt à parler aussi du pacte. Poincaré exprima le regret que l'heure du train ne lui permît pas de régler aussi cette question. Etait-ce une excuse, ou un prétexte ? Toujours est-il que malgré cet échange de vues, Poincaré s'employa à faire échouer la conférence de Gênes, dont Lloyd George attendait tant, et dont le résultat le plus tangible, mais non le moins inquiétant, fut l'accord germano-soviétique conclu à Rapallo.

Quant au pacte franco-britannique, il devait en être question encore de temps à autre, moins peut-être pour en reprendre sérieusement le projet, que pour écarter le soupçon de n'y pas tenir.

⁂

On ne peut arrêter ici une évocation de la conférence de Cannes. Celle-ci a sa place — une place particulièrement importante — dans une série de faits qui conduisirent... à la guerre de 1939. Au lendemain de Cannes ce fut la « politique des gages » qui prévalut à Paris, où Poincaré, en plein accord avec Millerand, prépara l'occupation de la Ruhr, pour y pratiquer, au bénéfice des réparations, l'exploitation du bassin minier et industriel avec l'appui total des Belges et la collaboration technique de l'Italie. L'Angleterre, on le sait, refusa de s'associer à cette entreprise, et sa désapprobation évidente encouragea la résistance du Reich. Quoique bien conduite du point de vue technique, l'occupation rapporta peu et occasionna des incidents locaux qui accrurent la tension générale. Pourtant, à bout de souffle, l'Allemagne finit par capituler, mais Poincaré refusa de « causer » avec Stresemann et laissa échapper l'occasion de « normaliser » les rapports franco-allemands et de recueillir ainsi le bénéfice d'une ténacité que le succès avait justifiée.

Son attitude négative, la pensée qu'il encourageait probablement le séparatisme rhénan, dressèrent de plus en plus les Anglais contre lui, tandis qu'en France l'opinion qui l'avait longtemps soutenu et encouragé, s'apprêtait à le renverser par un raz de marée électoral.

Tout le monde se trouva d'accord alors pour « liquider la Ruhr » grâce à un règlement des réparations qui fut « le plan Dawes ». Mais on vit surgir la question de l'évacuation de la zone de Cologne, prévue par le traité sous certaines conditions. L'Allemagne, qui la désirait ardemment, proposa, afin de la faciliter, de nous donner des apaisements pour notre sécurité, sous la forme d'un pacte garantissant notre frontière de l'est (et celle de la Belgique) et confirmant expressément la démilitarisation de la zone rhénane.

Le président Herriot, puis Briand qui lui succéda au Quai d'Orsay, s'emparèrent de cette initiative pour essayer de faire revivre le projet de pacte franco-britannique, que compléteraient des garanties de sécurité s'étendant à nos alliés polonais et tchèque. La difficile négociation qui suivit aboutit aux accords de Locarno qui, au pacte « rhénan » propre-

ment dit, rattachèrent des traités assurant notre appui éventuel à nos alliés. La détente qui en résulta parut cette fois durable.

Mais les circonstances qui avaient permis « Locarno » devaient se modifier. L'Angleterre de Ramsay Macdonald n'était plus celle d'Austen Chamberlain ; la France laissait s'affaiblir sa puissance militaire, tandis que le prestige de sa victoire s'amenuisait. On oublia que les traités ne valent que ce que vaut la volonté de les appliquer. Et le 7 mars 1936, les troupes de Hitler pénètrèrent dans la zone démilitarisée, sans amener la riposte de la France, ni le déclenchement de la garantie britannique que Briand avait obtenue à Locarno après l'avoir recherchée en vain à Cannes.

On pourrait donc être porté à conclure que l'échec de la conférence de Cannes n'a pas eu de conséquence décisive et cela est vrai sans doute en ce qui concerne les rapports franco-britanniques. Pourtant ce qui reste une inconnue de l'histoire c'est l'évolution des relations franco-allemandes telle qu'elle aurait pu se développer si la conférence de Cannes n'avait pas échoué. Il est certain que l'occupation de la Ruhr a exercé sur la politique intérieure allemande une influence considérable et favorisé le mouvement hitlérien. De ce fait, la rupture des négociations à Cannes peut être considérée comme un des événements les plus importants de l'entre-deux guerres.

JULES LAROCHE,
ambassadeur de France.

CHRONIQUE DES LIVRES

LES CHANCES ÉCONOMIQUES DE LA COMMUNAUTÉ FRANCO-AFRICAINE

par Pierre Moussa *(Armand Colin)*

Les Français du XVIIIe siècle demandaient : « A quoi bon garder des colonies ? » Ceux d'aujourd'hui demandent : « A quel prix ? » C'est à cette question que M. Pierre Moussa, directeur des Affaires économiques et du Plan au Ministère de la France d'Outre-Mer, s'efforce de répondre dans un ouvrage remarquable par sa clarté et par son objectivité. Sans doute, comme le reconnaît l'auteur, existe-t-il dans un domaine aussi complexe une marge d'incertitude suffisante pour que le fléau de la balance penche, pour chacun, du côté où il met sa foi. Tous les éléments chiffrables du problème n'en sont pas moins réunis dans le dossier que nous présente M. Moussa : que nous coûtent nos ex-colonies ou protectorats ? Quel intérêt a la France à tenter de maintenir sa présence outre-mer ? Sur ce dernier point, il est difficile de trancher puisque les considérations économiques ne sont pas seules en jeu. En revanche, lorsqu'il passe du plan de l'Union Française au plan mondial M. Moussa aboutit à des conclusions qui paraissent indiscutables. Pour permettre aux pays sous-développés d'accroître leur revenu individuel de 3 p. 100 par an — ce qui est à peu près le rythme moyen de l'Occident — il faudrait que l'ensemble des pays développés *quadruplent* l'effort qu'ils font aujourd'hui en leur faveur. Dans l'état actuel des choses, la France est *de loin* celui des grands pays évolués qui, relativement à ses propres ressources, assume les plus fortes dépenses d'investissement dans le monde sous-développé. Il ne s'agit pas ici d'un plaidoyer politique, mais d'une constatation arithmétique.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 88.)

UN MARIAGE SECOND EMPIRE

par Alain Decaux

Les mœurs amoureuses se transforment-elles d'une génération à l'autre ? Si les sociologues daignaient se poser la question, les procès devraient leur fournir les pièces de leurs dossiers les plus précises. Sous le Second Empire, un roman vécu passionna les contemporains et défraya la presse judiciaire. Il nous paraît mériter d'être tiré de l'oubli... Nul historien n'en a parlé. Parmi les mémorialistes, seule Mme Carette — née Bouvet — lui consacre trois pages succinctes. Pourquoi ?

Valentine de Chimay, fille du prince de ce nom, n'était guère jolie. Elle avait les traits forts, une épaule plus haute que l'autre. De plus, elle boitait. « Pourtant, dit Mme Carette, c'était une sirène. » Rien de plus vrai. Valentine le prouva.

La duchesse de Bourgogne — joie des vieux jours de Louis XIV — était horrible à voir. « Elle plaisait au plus haut point », dit Saint-Simon. Parce qu'elle tenait à plaire, Valentine de Chimay voulait charmer. Elle charma. *Souvenirs de Mme Carette :* « Aucune femme ne sut exercer plus de séduction et conduire à son gré sa famille, ses amis, l'opinion publique, le monde, les magistrats les plus graves, quand vint l'heure des difficultés légales ; tous ceux, en un mot, auxquels elle voulut plaire et dont elle eut besoin ».

Au mois de janvier 1861, Valentine n'en était pas là. Elle coulait des jours très paisibles à Chimay, en Belgique, au château de son père : une

— Ci-dessus dessin de Constantin Guys (Bulloz).

grande vieille demeure, peuplée d'ombres, adossée à la petite ville comme la proue d'un navire et regardant les bois. L'Ardenne est près de là, avec ses forêts de sapins et de bouleaux, les étangs de Virelle, les douces vallées où s'étirent la Meuse et le Viroin. Au mois de janvier, le ciel est bas, le froid vif. Les sangliers — hardes pressées — courent sous les halliers. Les grives lancent dans les branches nues leur cri aigu.

Un matin, une dépêche parvint au château. C'était un événement, en 1861, une dépêche. C'en était un bien plus grand quand l'impératrice des Français l'avait signée. Au château, on tint conseil. Le prince de Chimay révéla le contenu du message impérial : Eugénie s'informait s'il existait dans la famille Chimay quelque pensée d'alliance, quelque projet arrêté pour Mlle Valentine.

Or, Valentine était libre. Ce n'est pas que l'épaule trop haute et la jambe trop courte eussent arrêté les prétendants. Valentine de Chimay devait un jour hériter une fortune considérable. Elle portait l'un des grands noms de l'armorial. C'en était assez pour que l'on reprît le mot de Saint-Simon à l'endroit de Mlle de La Vallière : « Elle boitait avec infiniment de grâce. »

Le prince de Chimay avait rejeté jusque-là toutes les demandes, jugées indignes de son nom. A la vérité, les veines de Valentine charriaient un sang composite : celui de Riquet, l'ingénieur du canal du Midi sous Louis XIV ; celui de Mme Tallien, sa grand'mère, celui peut-être de Napoléon, s'il est vrai qu'Emilie Pellapra, princesse de Chimay, fût sa fille.

Donc, le prince répondit négativement à Sa Majesté : il n'existait pour Mlle Valentine aucun engagement. En retour, une lettre parvint des Tuileries : l'impératrice proposait un mariage avec le prince de Bauffremont, chef d'escadron au 6e hussards. Ce cavalier princier n'avait jamais vu Mlle Valentine et Mlle Valentine ne l'avait jamais vu. C'étaient là, en 1861, considérations oiseuses. Grande famille, beau nom, insistance de l'impératrice : le prince de Chimay n'hésita pas. Il fit respectueusement savoir qu'il était prêt à rencontrer M. de Bauffremont. Bruxelles fut le Tilsit des deux familles. Le prince de Bauffremont y vint de Paris ; Valentine et son père, de Chimay. Quelques jours plus tard, on se sépara. M. de Bauffremont était officiellement agréé et le mariage fixé aux premiers jours d'avril.

On ignore les impressions de Valentine sur son futur époux : on ne pensa pas à les lui demander. Quant au prince de Bauffremont, officier d'allures aussi brusques que de caractère faible, il profita de l'occasion pour solliciter une permission. *Motif :* enterrement de vie de garçon. *Direction :* l'Italie. M. de Bauffremont aimait les permissions. Il en demandait sans cesse et toujours on les lui accordait, fussent-elles de plusieurs mois. Il est vrai, ce prince paraissait particulièrement bien en cour : n'avait-il pas accompagné le comte de Morny dans son ambassade de Saint-Pétersbourg ?

Stendhal a dit que les mœurs italiennes lui semblaient plus favorables au bonheur que les nôtres. La transition parut si dure à Paul de Bauffremont qu'à peine rentré d'Italie, il s'alita. Il avait reculé le plus possible ce triste événement : son retour. Devant se marier le 18 avril, il ne regagna Paris qu'au mois de mars... Valentine se trouvait aussi à Paris, mais la bienséance s'opposait à ce qu'elle vît au lit son fiancé. Enfin, le 2 avril, le malade put se lever. Valentine vint lui rendre une visite de cérémonie. *Récit de Valentine de Chimay :* « C'est ainsi que nous avons eu seize jours pour nous apprécier. »

Le contrat. Sa signature : un moment capital. Symbole ? Peut-être. Pas une famille de l'aristocratie qui ne soulignât cette date d'une réception solennelle. La bourgeoisie, d'ailleurs, en faisait autant, avec moins de faste. Qu'on se souvienne de Labiche.

Pour le contrat, les salons du faubourg Saint-Germain ouvraient grandes leurs portes blasonnées. Dès neuf heures du soir, les invités s'y bousculaient. Une foule très élégante : hommes adornés de tous leurs ordres, femmes endiamantées.

Premier acte du rite : le défilé dans le salon où sont exposés le trousseau de la mariée et ses bijoux.

Deuxième acte : commentaires sur ce trousseau ; commentaires sur les futurs mariés. La plupart du temps, les fiancés ne se parlent pas. Ils se contentent de se saluer en s'appelant « Monsieur » et « Mademoiselle ». La jeune fille ne quitte pas sa mère ; une amie intime l'assiste généralement. Le fiancé, lui, s'entoure volontiers de quelques camarades.

Troisième acte : les deux notaires font leur entrée. On leur a préparé une table, recouverte d'une étoffe — souvent un velours brodé d'or. L'un des notaires s'assied. L'autre reste debout. Chacun prend place. Le silence s'établit. La lecture commence. Les fortunes sont avouées, les rentes étalées, les dots proclamées. Nul ne trouve cela anormal...

⁂

Pour Paul de Bauffremont et Valentine de Chimay, le régime adopté est le régime dotal : la « future » doit, en effet, jouir d'une grande fortune, très supérieure à celle du « futur ». Celui-ci, d'autre part, est militaire. Une société d'acquêts est établie entre les deux époux. L'apport de Paul se compose de sa part indivise avec son frère dans les biens dépendant de la succession de leur père et représentant 10 à 12 000 livres de rente. Il apporte, en outre, une rente de 6 000 francs que Mme de Bauffremont mère s'engage à lui servir.

Constitution de dot est faite par le prince et la princesse de Chimay. « En considération de mariage », 500 000 francs sont donnés à la future. L'intérêt en est servi par ses père et mère. C'est donc une rente de 25 000 francs qui constitue la dot de Mlle de Chimay. Cette dot est bien inférieure à la fortune considérable qu'elle est appelée à recueillir

un jour. En outre, la future épouse aura le droit de percevoir directement une somme de 8 000 francs par an sur l'intérêt de sa dot, et cette somme s'élèvera à 25 000 francs quand sa fortune atteindra un revenu de 60 000 francs.

La publicité apportée à l'époque à certaines conventions matrimoniales nous choque. Il nous est désagréable de citer le chiffre de nos revenus. Parler ou non de tels sujets est devenu un critère de bonne ou mauvaise éducation. Il faut juger autrement cette tradition qui subsistait sous le Second Empire. Il était très rare, dans une certaine société, que l'on tirât ses revenus d'un travail. « Vivre de ses rentes » prenait alors tout son sens. C'était souvent le seul titre que l'on pût décerner à un fiancé — hormis les titres de noblesse. Le rang allait de pair avec la fortune. La prédominance de l'argent s'était, dans la bourgeoisie, établie depuis la Révolution. L'aristocratie — de plus en plus alliée à la bourgeoisie de finances — avait subi la contagion.

Ce qui nous heurte n'étonnait nullement les contemporains. Un journal imprimait, sans que cela surprît personne : « On sait que Charles de Natharel vient d'épouser une jeune fille du meilleur monde qui lui apporte 60 000 francs de rente » (27 janvier 1856.) Quand Émile de Girardin épousa Mlle de Tiffenbach, le *Figaro* révéla que la jeune fille s'était vu reconnaître une dote de 800 000 francs ; que son mari, par contrat, lui attribuait 20 000 francs pour sa toilette. On précisa même que *la corbeille, entièrement remplie des dentelles les plus précieuses, était recouverte d'un cachemire de* 9 000 *francs.*

Le même *Figaro*, quelques mois plus tard, informait ses lecteurs alléchés que « M. Lionnel Le Normand de Grandcour, qui épouse Mlle la vicomtesse (*sic*) de Montpinson », disposerait d'une fortune de « quelques millions ».

Le chambellan Walsh obtient-il la main de Mme Desmazières, « un des noms les plus considérés, une « des fortunes les plus considérables de l'Anjou ». Aussitôt, les journaux d'énoncer le chiffre de la dot : 500 000 francs (6 décembre 1857).

Autre mariage : celui du comte de Ganay avec une Américaine, Mlle Ridgway. La dot de la future ? Nul ne pourrait l'ignorer, à moins de se refuser à lire les journaux : « 60 000 livres de rente ». Quant à la fortune à venir, on ne cache pas qu'elle sera « incommensurable ».

Emile Augier, s'il se marie, pourra lire dans son journal habituel qu'il « n'a pas à se plaindre, il est on ne peut mieux traité. Son lot consiste en une « veuve jeune, très jolie, riche de plus de 200 000 francs de rente ».

***

Le ménage du prince de Chimay était désuni. De cette tension intime, Valentine souffrait beaucoup. Il est possible qu'elle ait vu dans son

mariage surtout une *évasion*. Pour une enfant sensible, les dissentiments domestiques se révèlent difficilement supportables. Sa mère, née Emilie Pellapra, fille d'un banquier fort riche, était restée veuve à dix-huit ans avec deux petits jumeaux... Elle avait cru sa vie brisée. L'entrée dans son existence du prince Joseph de Chimay, elle l'avait considérée comme un miracle. Ils avaient traversé de longues années heureuses. En 1849, elle parlait encore de ses « vingt-sept ans de bonheur écoulés au moment où j'écris ». *Souvenirs d'Émilie de Chimay :* « Jours enchantés, doux et enivrant commencement de cette lune de miel qui n'a pas eu de déclin, je rends justice à votre éclat charmant ».

Il ne faut jurer de rien. Cette lune de miel qui n'avait pas eu de déclin en connut un, aussi soudain que tardif. Au moment où Valentine épousait Paul de Bauffremont, la vie conjugale de ses parents était devenue, du propre aveu de la jeune fille, « intolérable ». Le mariage, pour elle, c'était l'éloignement, la possibilité d'échapper à une atmosphère douloureuse. Sentiments qui expliquent sa réaction inattendue : cet étranger d'hier, qu'elle n'avait connu que durant seize jours, elle l'aima.

Et Paul ? Il ne la paya pas de retour. Ce n'était pas une âme sentimentale. Un contemporain le juge « d'une nature peut-être un peu vulgaire », affligé « d'habitudes de vie facile », avec « beaucoup de sans-gêne, peu de profondeur de sentiment, peu d'étendue dans l'esprit ». Mais un autre contemporain insiste sur « ses qualités de courage ». Il fera la guerre du Mexique, en rapportera la rosette d'officier de la Légion d'honneur, avec cette mention : « M. le Prince de Bauffremont, lieutenant-colonel, a commandé avec la plus grande distinction le régiment de marche. »

Premiers mois de mariage. Le prince s'était — logiquement — accoutumé à voir la frêle Valentine plier à ses désirs, ses volontés, ses lubies. Il n'envisageait pas autrement le mariage. Il ne s'était guère préparé à combler d'égards la femme qu'on lui avait choisie. Cette attitude, Valentine ne s'en offusquait pas. Se dévouer à l'homme qu'elle aimait lui semblait naturel. Peut-être sa propre faiblesse s'accommodait-elle des affectations de brusquerie et d'autorité de son mari. Paul ne s'attachait à peu près qu'aux détails mesquins d'avancement et de caserne qui formaient le fond de la vie militaire. Elle voulait s'y intéresser. Après trois mois d'une lune de miel unilatérale, il fallut partir pour la nouvelle garnison du capitaine de Bauffremont : Montpellier. Valentine était enceinte. Elle avait annoncé la nouvelle à Paul en tremblant de joie. Lui-même avait accueilli plus froidement cette certitude. Il avait l'enthousiasme paresseux.

Sur la route de Montpellier, il se souvint brusquement de la nécessité d'une course à Béziers. Valentine dut continuer seule sa route, arriver seule dans une ville inconnue, chercher un hôtel, y trouver des chambres. Le cœur gros, elle s'installa tant bien que mal. Enfin le mari la rejoignit, parfaitement insouciant. Elle le retrouva avec une joie qu'il

comprit mal. Le prince et la princesse de Bauffremont se trouvaient face à face...

Elle peut s'avérer redoutable, une telle « solitude à deux », si l'un des « solitaires » n'éprouve envers l'autre que de l'indifférence. Peu à peu, Valentine perce le caractère de ce Paul qu'elle aime, elle, de tout son cœur. Elle y découvre à son égard de la nonchalance — et beaucoup d'ennui.

Avec son intuition de femme, elle est prête à lutter. Sort-il en voiture ? Elle l'accompagne. Veut-il se promener à pied ? Sa grossesse la fatigue, elle a « quelque embarras dans la démarche », n'importe, elle suit son mari. *Récit d'un témoin :* « Elle vit comme la femme d'un petit sous-lieutenant qui entend associer sa vie à celle de son mari, et joindre ses espérances aux siennes. »

Changement de résidence : Moulins succède à Montpellier. Sans embarras, sans inutiles circonlocutions, Paul suggère à sa femme d'aller habiter Paris. Il viendra l'y voir « de temps en temps ». Elle refuse net. Plutôt que de quitter son mari, elle préfère la vie de garnison, avec son inconfort, ses mille ennuis. Paul insiste. Étonnée, elle réitère son refus. Elle ne comprend pas encore que des raisons impérieuses motivent l'acharnement du prince à la désirer loin... Elle va comprendre.

Pauvre Valentine ! Toujours elle se souviendrait de cette visite clandestine, de cet homme et de cette femme qui avaient demandé à la voir, en l'absence de son mari. Elle les avait reçus. L'homme était grave ; la femme retenait ses larmes. Valentine les encourageait à parler ; ils hésitaient : « Il y a des choses bien difficiles à dire... » En phrases entrecoupées, enfin, ils avaient tout avoué : leur fille — fort jeune — séduite par le prince de Bauffremont. Douleur stupéfaite de Valentine. Effroi de Valentine : ces gens-là allaient-ils déposer une plainte ? Ils se montraient hésitants. Elle supplia, implora. Elle promit de l'argent, beaucoup d'argent. C'était peut-être le secret de la démarche : ils acceptèrent sans trop se faire prier.

Elle resta prostrée, anéantie de chagrin. Ainsi, elle était trompée, et de quelle façon ! Elle enquêta discrètement autour d'elle, recueillit avec une triste facilité des renseignements complémentaires. Elle connut, sans pouvoir en douter, que « le prince s'affichait publiquement avec des femmes de mauvaise vie, connues pour telles ».

Elle pleura — puis réfléchit. Elle se dit que sa grossesse la rendait bien peu désirable ; que Paul manifestait un tempérament exigeant ; que ces filles ne seraient jamais des rivales. Elle pardonna.

Ce moment précis, Paul le choisit pour annoncer brusquement son départ pour Paris. Le voudrait-elle qu'il serait impossible à Valentine de l'accompagner. Au vrai, le prince ne quitte pas seulement Moulins ; il s'en échappe.

Les malaises de Valentine grandissent. Une angoisse la ronge : Paul sera-t-il rentré à temps ? De fait, quand, le 8 janvier 1869, elle accouche,

le prince est à peine de retour. L'enfant ne paraît pas devoir vivre. C'est une fille. Elle s'est trouvée blessée au moment de sa naissance. Valentine tremble. Elle veut aller consulter à Paris. Paul saisit avec empressement l'occasion : il sollicite une permission de trois mois. On la lui accorde.

Il semble que Paul, décidément, n'ait guère eu le goût de voyager avec sa femme... Il part seul. Valentine le rejoindra, emportant dans ses bras le bébé malade. Elle est « anxieuse, dévorée d'alarmes ». Elle trouve un mari qui, avec un plaisir évident, a repris sa vie de garçon...

Etrange séjour. Un mari toujours absent. Une femme vivant dans l'unique pensée de son enfant. Des époux de quelques mois qui vivent pratiquement séparés. Deux ou trois fois, Paul conduit sa femme à la Cour. Ceci dans un dessein précis : afin que Valentine intervienne auprès de l'impératrice en faveur de son avancement ! Quelqu'un le soulignera : *Ces idées d'avancement traversaient constamment l'esprit de M. le Prince de Bauffremont.*

Un soir, il la mène à l'Opéra. Mais c'est, à la sortie, pour la faire monter en fiacre, fermer la portière et dire :

— Moi, je vais au cercle.

Octobre 1863 : la garnison de Joigny succède à celle de Moulins. Nouvelle proposition du prince : pourquoi Valentine ne se retirerait-elle pas dans sa famille ? Il lui rendrait des visites « fréquentes ». Refus énergique de Valentine. Elle connaît trop son mari. Alors qu'ils vivent sous le même toit, il la délaisse. Que serait-ce donc s'ils étaient séparés ? Paul réplique avec une autorité rageuse qui stupéfie Valentine. Il ne propose plus : il exige. Que peut faire Valentine, sinon s'incliner ? Elle s'en va donc habiter Paris... Elle n'a d'espoir que dans les visites promises. Hélas ! Elles se font de plus en plus rares.

Étant à Chimay, elle éprouve un jour une surprise mêlée d'émotion : son mari lui a annoncé sa venue pour huit jours, pour huit longs jours. Désillusion. C'est le chasseur, point le mari, qui a fait le voyage de Chimay... Certes, il lui écrit. Mais un seul sujet l'inspire, son avancement : *la princesse doit voir l'empereur, voir l'impératrice, aller à Compiègne, etc.*

Dans ce ménage qui n'en est pas un, quelles sont maintenant les réactions de Valentine ? Certes elle est déçue, mais point encore désenchantée. Elle voit les imperfections de son mari, mais elle les excuse. Quelques extraits de sa correspondance donneront de son état d'esprit une impression précise.

***

Lettres de Valentine de Bauffremont a la princesse de Bauffremont, sa belle-mère.

Paris, 26 *mars* 1862.

Je reçois votre lettre à l'instant, chère maman, et je puis vous assurer que le calme est complet à Paris. Le commerce se plaint comme toujours ; comme toujours aussi il y a de légères irritations populaires, mais depuis vingt ans, n'en est-il pas ainsi ? Et le mot célèbre : « Sire, nous dansons sur un volcan », n'est-il pas en France une permanente vérité ? Votre filleule a été un peu souffrante de son vaccin, mais elle a déjà repris sa petite mine et vous prépare son plus gracieux sourire. Paul se donne un mouvement formidable : à pied, en voiture, à cheval, il est sans cesse en route. Quant à moi, je mène à peu près la même vie qu'à Moulins ; je n'ai jamais été mondaine. Maintenant je suis sauvage, et c'est avec toutes les peines du monde que je me décide à sortir... Je rêverais de la campagne, si mon pauvre Paul ne l'avait en horreur, ce qui fait que je n'en parle même pas... »

Moulins, 19 *juin* 1862.

Paul est toujours très occupé... Il ne s'ennuie pas trop, du moins je l'espère, car l'ennui pour moi et pour ceux que j'aime me fait l'effet de la peste. C'est à mon avis une grande maladie dont les suites sont toujours graves.

Moulins, 15 *juillet*.

Paul continue sa vie de vagabondage, dont je prends par-ci, par-là, ma part, quand mon petit nourrisson me le permet. J'ai toujours bien peur qu'il ne s'ennuie, ce cher garçon, il est si bon qu'il ne me le dirait pas. Mon état de nourrice et ma santé qui, bien que rétablie, est toujours un peu délicate, ne me permettent pas de lui être d'une bien grande ressource et, pour lui, la vie de province n'est pas gaie.

18 *septembre* 1862.

(Paul et Valentine se sont installé un appartement à Paris. C'est là que Paul rejoint sa femme, au hasard de permissions éventuelles.)

Excepté pour les meubles et les bronzes qu'il faut avoir beaux pour qu'ils soient durables et bons, je me suis faite avare pour moi ; surtout moi qui étais la créature la plus élégante et la plus dépensière, j'ai trouvé le moyen de m'habiller, moi et Catherine, avec moins que ma pension de jeune fille. Je suis très fière de mes économies, fière surtout de les consacrer au bien-être de notre gros Paul.

Château de Ménars (Loir-et-Cher), 28 *juin* 1863.

Paul va venir me rejoindre ; j'ai beau faire, je n'ose encore espérer sa nomination ; j'ai peur qu'il ne se dégoûte, et que faire cependant ? Je sais qu'on se plaint de ses éternels congés. Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui l'y engage, puis je ne vois que trop qu'il s'ennuie. Il est dévoré d'activité et n'a rien à faire. La vie d'intérieur lui est antipathique ; il voudrait voyager, faire quelque chose enfin. C'est un caractère auquel la vie paisible et la famille ne peuvent aller que par moments. A la longue, l'ennui naît...

⁂

Quelques années plus tard, quand éclatera un procès dont il sera parlé plus loin, l'un des avocats analysera avec lucidité les rapports qui, dès cette époque, se sont établis entre les deux époux : « Mme la Princesse de Bauffremont aime de toutes les forces de son âme, mais il n'y a point de retour ; il n'y a point un échange véritable de sentiments, de délicatesse, de tendresse entre le prince et la princesse. M. le Prince de Bauffremont se laisse aimer. Il a une femme charmante, il est heureux de l'avoir à côté de lui, d'entendre sa conversation dont il peut sentir l'élégance et la finesse, mais il n'apprécie pas ce qu'il peut y avoir de générosité dans cette nature d'élite, et dès qu'il peut ressaisir sa liberté, il profite de l'occasion s'il s'agit d'aller à Paris... »

C'est que Paris offre pour lui des charmes très ignorés de Valentine. Paul n'a pas oublié les habitudes de Moulins. Les procès postérieurs montreront que « M. de Bauffremont, dans les divers séjours qu'il faisait à Paris, lorsqu'il quittait ses garnisons, entretenait une concubine en chambre, rue Tronchet, une autre rue Feydeau, à la porte de laquelle il laissait stationner la voiture armoriée de la maison de Chimay. Il allait également avec assiduité boulevard de la Madeleine, 15, chez une femme M..., chez laquelle il s'installait comme chez lui. Un matin, on sonna chez elle ; il alla ouvrir lui-même et demanda ce qu'on voulait. »

1864, nouvelle garnison : Napoléonville (Pontivy). Pour se préparer à gagner des régions aussi lointaines, le prince réclame — et obtient — un congé d'un semestre. Pense-t-on qu'il passera ces six mois avec sa femme ? Point du tout. Il voyage. Il voyage seul. Il visite l'Italie, l'Espagne. Valentine ? Nouvelle Pénélope, elle attend au foyer le moins conjugal des Ulysse... Elle l'attend à Paris. Elle l'attend à Chimay. Elle l'attend à Ménars.

Ménars : le comte de Brigode avait acquis ce château pour la mère de Valentine. Il s'était pris de passion pour ces pierres contemporaines de Mansart, pour ce château d'où Stanislas Leczinski avait longtemps admiré la « doulce Loire ». Là, Valentine, après sa mère, trouvait, sinon le bonheur, du moins le repos.

Paul, un jour, y revint brusquement. Le soleil d'Italie et d'Espagne ne semblait pas lui avoir adouci le caractère. Il trouva à Ménars des invités de sa belle-mère et de sa femme. Ils lui déplurent. Il le montra. Il rendit Valentine responsable du mauvais accueil qui, affirmait-il, lui avait été réservé. Comme les gens qui, eux-mêmes, ont l'humeur mauvaise et cherchent à s'en défendre en accusant celle d'autrui, il vilipenda le caractère de Valentine. Scène, dispute, violence. La princesse reprochait à son mari son hostilité à l'endroit de ses amis. Cramoisi de colère, il répondit :

— Eh ! ça m'embête, je déteste la compagnie ! Vous feriez mieux de

vous occuper de mon avancement. Je vous répète que je n'avance pas !

— Vous êtes déjà chef d'escadron...

Furieux, il rétorqua :

— Avec votre insoutenable caractère, il n'y a pas moyen de vivre ensemble!

Et, rageur, il lança :

— Alors, il faut nous séparer ! Quand on est comme ça, on se sépare !

Sanglots de Valentine. Gêne du mari. On se réconcilia.

Quand éclata la guerre du Mexique, Paul réclama d'y être envoyé. Son « besoin d'activité » qui, jusque-là, s'était surtout répandu en congés, permissions et fréquentation assidue de femmes légères, il allait enfin l'exercer sur un champ de bataille. Il exultait ; ce départ le faisait lieutenant-colonel. Il « avançait », ce qui était le but de sa vie. Il vivait dans une fièvre joyeuse, ne pensait qu'au Mexique, répétait à ses amis :

— Le ménage, la famille, ce sont des embêtements. Il faut sortir de tout ça, je m'en vais au Mexique. Il vaudrait mieux s'y faire casser la tête que de vivre à côté d'une femme et de deux enfants !

Pour entrer en campagne, il lui fallut de l'argent liquide. Il vendit des « choses inutiles » — par exemple les chevaux et la voiture de sa femme... Résultat : au moment du départ, il disposait de 30 000 francs d'argent liquide. Il voulut bien en laisser 8 000 à Valentine. Quand il se fut embarqué, on vint présenter à la princesse pour 8 500 francs de factures que ce « bon gros Paul » avait laissées en souffrance...

Relation de Me Allou : [*La princesse de Bauffremont*] *ne dépense plus rien. Elle paie partout, elle liquide, elle administre, elle gère de façon à augmenter la valeur même des propriétés qui constituent par indivis avec son frère la fortune de M. le Prince de Bauffremont.*

Où se situaient alors les sentiments de Valentine pour son mari ? A cette ligne de partage de la vie, insaisissable, où, à l'égard d'un être qu'on aimait, l'esprit évolue et l'opinion se transforme. Elle croyait toujours aimer Paul, et elle ne l'aimait plus. Elle se refusait à le juger et elle le jugeait. Elle croyait être encore la docile Valentine et elle se libérait.

⁂

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE LA PRINCESSE DE BAUFFREMONT AVEC SON MARI :

1er *octobre.*[1]

Que te dirai-je, mon cher Paul ? Depuis ton départ, j'ai fait mon possible pour rattraper ma tête fortement ébranlée et mon cœur plus brisé, plus meurtri, que je ne puis le dire. J'ai voulu être convaincue jusqu'au bout et mes yeux t'ont prouvé que je savais vouloir.

1. Les lettres de Paul à Valentine ont malheureusement été brûlées accidentellement. La correspondance de Valentine suffit cependant pour étudier les rapports entre le prince et la princesse de Bauffremont.

J'ai voulu suivre des yeux ce pauvre bâtiment mais, une fois disparu à l'horizon et n'ayant plus besoin de paraître forte, la fatigue, la fièvre ont régné en maîtresse et je me suis étendue sur le sable des dunes, sous les sapins que nous avions tous les deux remarqués la veille. Là, je ne sais comment, j'ai dormi pendant près de deux heures. Lorsque je me suis éveillée, je n'ai vu que notre bon Georges[1] *qui, me voyant si triste et si souffrante, avait pensé que le sommeil serait le meilleur remède, et avec sa complaisance ordinaire, tenait mon ombrelle au-dessus de ma tête. De là nous sommes rentrés à l'hôtel où nous avons repris nos paquets et nous sommes rendus à la gare où j'ai été l'objet de tous les soins imaginables de la part de tous...*

Chimay, 12 *novembre* 1865.

Je viens de recevoir ta lettre de la Vera Cruz et de l'envoyer à Roger. Mon cher Paul, tu as bien raison de jouir de l'existence qui est le plus dans tes goûts, et je t'ai toujours dit que c'était un bonheur pour toi et un malheur que de t'être marié. Des raisons de famille t'ont privé, mon pauvre ami, d'une liberté qui t'est chère, mais heureusement ta femme te l'a rendue et ne t'en veut en rien de ne lui avoir su créer aucune existence. Je vais bien, cher ami, et sans mes enfants, je me croirais, moins les ennuis, reportée à ma vie de jeune fille. Tout le monde est aimable pour moi, nos filles vont à ravir ; Catherine ne se ressent pas du froid. Je la fais monter à cheval, ce qui l'amuse beaucoup. La grosse Jeanne a dix dents et n'en a presque pas souffert.

... Adieu, cher ami, sois le plus heureux possible, c'est tout ce que je souhaite, tout ce que j'espère, jouis de la vie et de tous les charmes qu'elle peut t'offrir. Je reste et resterai toujours ta meilleure et plus dévouée amie. Les enfants t'embassent. Mille tendresses.

Valentine.

Paris 1er *mars* 1866.

... Et toi, où es-tu ? Que fais-tu, mon ami. Les Indiennes sont-elles accortes et les Espagnoles aimables ? Ont-elles plus de charmes que les échappées du macadam parisien ? Te bats-tu ? Ou est-il vrai que nos armes triomphantes se reposent sous l'olivier de la paix ? On le dit ici, mais je crois, entre nous, mon cher camarade, qu'il n'y a pas plus de paix possible au Mexique que d'entente au Corps Législatif.

... Adieu mon cher ami, fais-toi la vie gaie et douce, et si nous ne sommes pas nés, ni l'un ni l'autre, pour être mariés, du moins n'en attristons pas notre existence. On peut, il me semble, s'aimer beaucoup sans s'ennuyer pour cela, et j'ai pour toi un profond dévouement et une inaltérable affection.

Ménars, 12 *juin.*

(Dans un coup de tête, Paul, « dégoûté » par de nouvelles fonctions, a résolu de rentrer en France.)

Je trouve que tu as agi bien vite et un peu légèrement, mon pauvre Paul ; tu n'as pas assez réfléchi avant de risquer une démarche aussi grave et qui peut avoir des suites funestes à ta carrière. N'importe ! Tout ce qui sera en mon pouvoir sera fait, et je n'y épargnerai ni mon temps ni ma personne.

Non, certes, nous n'étions pas faits ni l'un ni l'autre pour être mariés, et je me serais pour ma part passée avec bonheur du tracas incessant de deux enfants à élever et à soigner, et des ennuis perpétuels de dire sans cesse : « deux et deux font quatre ».

1. Le prince Georges Bibesco, ami du ménage.

J'adore les arts. J'aime les sciences, les livres, les travaux, et ma vie se serait passée idéalement bien avec ces camarades-là.

La destinée t'avait fait un bon et joyeux compère. Les ennuis du ménage t'ont rendu maussade ; tu serais heureux, sans soucis, sans préoccupations, et n'aurais aucun point gris dans ton existence, nous n'en aurions pas moins été très bons amis, et d'autant mieux que nous n'aurions pas été forcés de l'être. D'où j'en retire que le mariage est la plus infernalement bête des institutions.

Sur ces réflexions purement philosophiques et absolument peu pratiques, je clos une fois pour toutes cette parenthèse quelque peu paradoxale, mais qui, au fond, est absolument ton thème, mis par moi en musique. Seulement tu varies, tandis que moi, je ne change pas une semelle de mes bottines...

***

De la tendresse, Valentine était passée au détachement. Du chagrin affiché à la main tendue de la camaraderie. Paul, dans ses lettres, avait trop laissé courir sa plume. Il avait trop précisé des sentiments restés jusque-là informulés. Sa fanfaronnerie était peut-être du paradoxe, destiné à une femme dont il croyait que l'amour lui resterait — définitivement — acquis, quoi qu'il dît, quoi qu'il fît. Il ne prévoyait pas qu'elle le prendrait au mot. Il fut déconcerté. Ce genre de bourru domestique tient souvent d'autant plus à une femme qu'il se plaît à la tyranniser. Que Valentine répondît sur le même ton quand il lui disait que ni elle ni lui n'étaient faits pour être mariés, il s'en montra sincèrement affligé. Bien plus, elle lui prouvait qu'elle connaissait ses fredaines ; mais elle les traitait légèrement, le sourire aux lèvres. Sa stupéfaction se mêla de chagrin.

Quand il rentra à Paris, il ne l'y trouva pas. Il sut par les domestiques qu'elle était à Pau. Autrefois, elle fût venue le chercher au port de débarquement. Aujourd'hui, elle n'abrégeait pas sa villégiature d'un seul jour pour l'accueillir. On lui avait changé *sa* Valentine. Son absence lui pesa jusque dans un petit détail : il ne trouva pas ses chemises. Il expédia à Valentine une dépêche où, dans une concision superbe, éclatait sa colère désolée : *Princesse de Bauffremont, villa Elisa, Pau. Par exprès. — N'ai pas trouvé mes chemises. Me faire savoir où elles sont immédiatement. Paul.*

Pau en 1867. Un univers sclérosé dont l'occupation principale était la recherche d'un sujet de conversation. Une employée des Postes, compatissante, livra le secret des chemises du prince de Bauffremont. Une aubaine ! Pau ne parla que de cela : « Les chemises sont-elles retrouvées ? A-t-on averti le prince de l'endroit où elles sont ? Madame a-t-elle rendu compte de son linge ? » D'autres calculaient que le prince, pour le même prix, avait droit à vingt mots. Pourquoi n'en avait-il utilisé que onze ? Il lui en restait neuf « pour embrasser sa femme et ses enfants ».

Paul fit le voyage de Pau. Il trouva une Valentine nouvelle, sourire

aux dents et ironie aux lèvres, fidèle au programme neuf qu'elle s'était engagée de ne pas varier « d'une semelle de ses bottines ». Il n'était évidemment plus question qu'elle ouvrît sa chambre à ce mari frustré de sa femme depuis des mois. Il s'en fut demander à Paris les consolations de certains boudoirs accueillants.

Le changement qui s'était produit chez Valentine frappa les Tuileries quand, à son tour, elle regagna Paris. Mme Carette observa que le prince avait trouvé sa femme « dans des dispositions très différentes de celles qu'il pouvait attendre ». On vint chez elle satisfaire une curiosité naturelle. Valentine parla volontiers « de tout ce qu'elle avait à souffrir dans son ménage ». Elle recevait ses visiteurs enfermée — bizarrement — dans une chaise médiévale à haut dossier de bois sculpté et ne cessait de filer au rouet. Son charme, son intelligence, sa mansuétude apparente à l'égard d'un mari qui négligeait femme et enfants, tout cela opéra : l'opinion prit fait et cause contre le prince de Bauffremont. L'impératrice dit qu'elle plaignait « cette charmante jeune princesse ». Un petit cercle de chevaliers du malheur se forma autour d'elle, aussi désintéressé qu'enthousiaste de cette cause sacrée. Souvenirs de Madame Carette : *Elle était fine, déliée, avec un caractère extraordinairement énergique, maniant habilement toutes les armes, et se servant même de sa santé délicate pour arriver au but qu'elle souhaitait... Elle s'était créé une intimité d'hommes dont l'influence et le crédit lui permirent de disposer à son gré de l'opinion de tel ou tel cercle dont elle pensait avoir besoin et les fanatisa. Quatre surtout, fort liés ensemble et l'entourant constamment, toujours prêts à la soutenir, se seraient fait tuer pour elle.*

Tout était-il aussi calculé qu'il vient d'être dit, dans les attitudes de Valentine ? Avait-elle, dès avant le retour de Paul, pris la décision de se séparer d'un homme qui, pour elle, ne comptait plus ? Quoi qu'il en soit, *l'intimité d'hommes* qui l'entourait à cette époque n'est pas un produit de l'imagination de Mme Carette, quoiqu'elle ne nomme aucun d'entre eux. Les deux plus « fanatisés » étaient un Roumain, le prince Georges Bibesco, et un Français, M. Moro de L'Isle. Le prince Bibesco, notamment — il préférait à son titre de prince son grade de capitaine de l'armée française — entourait Valentine d'une admiration vigilante. Presque chaque jour, avec Moro de L'Isle, il était là, comme un meuble du gynécée. Quand, pénétrant dans le salon, Paul apercevait ces quatre chevaliers, brusquement il rebroussait chemin, refermait la porte avec une vigueur militaire.

Il se réfugiait alors auprès de jeunes personnes très compatissantes. *Procès de* 1873 : « Il parlait de sa femme à toutes les filles publiques qu'il fréquentait, leur disant qu'elle avait des amants, mais qu'il s'en moquait ».

Entre Paul et Valentine, la vie commune, réduite au minimum, se déroulait dans l'aigreur. L'air moqueur de sa femme, ses protestations ironiques de « camaraderie », poussaient le prince à des accès de colère

noire. Il accablait Valentine de mots amers, de querelles épuisantes. Il lui reprochait tout : exactitude, toilettes, paroles. Il lui faisait des scènes en public, à un bal chez les La Rochefoucauld, aux Tuileries... C'en était trop. Valentine convainquit Paul que, pour son propre bonheur, comme elle pour le sien, il valait mieux *négocier*. On négocia donc. Le résultat fut un pacte de famille, parfaitement illégal, signé le 1er août 1867. Aux termes du traité, les époux continuaient d'habiter sous le même toit. Des « terrains » seraient considérés comme *neutres :* le salon, la salle à manger, la chambre des enfants. On prendrait les repas en commun. L'indépendance commençait « au seuil de la chambre de chacun ». En effet, « dans sa chambre, la princesse est chez elle ; dans sa chambre, le prince est chez lui. Il ne pourra pas entrer dans la chambre de la princesse, il devra respecter cet asile, et aussi le cabinet de toilette, encore plus que la chambre elle-même ».

Tout était prévu. La princesse emmènerait ses enfants à Ménars, durant la saison d'été. Le prince pourrait venir les voir et passer au château huit jours par mois. « La table sera commune, l'existence sera commune vis-à-vis des domestiques, des amis et du monde ».

Ce *pacte d'honneur* dura — exactement — vingt-quatre heures. Le lendemain de la signature, Paul, le premier, en viola la clause principale : il fit irruption dans la chambre de sa femme — qui plus est en conservant son chapeau vissé sur la tête !

Scènes, scènes, scènes... Un soir, nouvelle entorse au *pacte*, Paul vient déverser sa bile dans la chambre où dorment les enfants. Il monte à un tel point de violence que Valentine tombe évanouie ; sa tête va porter sur le bois du berceau. Quand elle revient à elle, elle se voit sur son lit, soignée par sa seule femme de chambre. Le mari a disparu...

Les « chevaliers » interviennent, se réunissent pour écrire au prince une lettre où ils l'engagent à plus de douceur et de courtoisie. Irruption chez sa femme de Paul ivre de fureur :

— Tous vos amis m'embêtent ! Ils m'ont écrit une lettre offensante. Quand je les rencontrerai, je les flanquerai tous par la fenêtre.

Nouvel évanouissement de Valentine... Paul, lui, aiguise sa meilleure plume pour répondre à Moro de L'Isle.

Mon cher baron. Je commencerai par vous demander de quel droit vous vous permettez de m'envoyer, dans une lettre, votre appréciation sur des affaires qui me sont aussi complètement personnelles ; quelle raison vous pousse à vous faire ainsi le champion de Mme de Bauffremont contre son mari, qui continue toujours à ignorer ses premiers comme ses derniers torts. Avez-vous oublié que si j'ai accepté l'écrit que vous m'avez présenté, c'est de fort mauvaise grâce ?

L'état de santé de Mme de Bauffremont semblait gravement compromis. C'est la seule raison, vous savez bien, qui m'a décidé à accepter les conditions d'un acte que je jugeais contraire à ma dignité d'homme et de mari, à l'intérêt de mes enfants, à la propre considération de leur mère dans l'avenir.

J'aurais bien des choses à répondre à chacun des articles de votre lettre, bien

des propos du monde à vous réfuter ; je ne parle pas des lettres anonymes que j'ai reçues et qui ont également leur importance.

J'ai lu quelque part qu'il y a des choses honnêtes qui perdent une femme bien plus sûrement qu'une faute.

En effet, une faute se cache, on peut l'excuser à la rigueur si elle se découvre, mais la médisance ne pardonne pas qu'on la brave en face par une série d'imprudences. On donne suite à la critique, la réputation est compromise, la malveillance est en éveil, la calomnie s'en mêle et le mal est fait. Ce mal vous l'avez consommé par votre manière de faire, et peut-être avec les meilleures intentions du monde ; mais je tiens seulement à vous dire, une fois pour toutes, que je ne permets à personne de se mêler sans mon consentement de mes affaires particulières, et moins encore de vouloir me donner des leçons ou même des conseils.

Je regrette vivement que vous me mettiez dans l'obligation, par votre attitude, de rompre aussi brusquement avec vous et vos amis, mais je préfère les positions franches à l'incertitude des situations et aux fausses positions qui en sont la conséquence.

Je suis décidé désormais à ne plus supporter que des étrangers à ma famille osent se permettre de s'occuper de questions où mon honneur et ma dignité sont seuls engagés.

A cette rupture ainsi notifiée et motivée, Moro de L'Isle répond par quelques lignes d'une sécheresse cinglante :

Prince,

Je ne puis que regarder comme non avenue votre lettre du... qui me rejoint à la campagne. Elle a si peu de rapport avec le passé, avec l'auguste communication qui m'a été faite et avec la réalité que moi, qui ne compte pas avec les lettres anonymes, je ne puis y attacher d'importance. Je me réserve de vous le prouver à la première occasion.

Recevez, prince...

A la première occasion, on ne prouvera rien du tout. Quelques jours plus tard, Paul, entrant à l'improviste dans son salon, y trouve Bibesco établi avec autant de calme souriant que par le passé. Colère froide de Paul qui fait défense au prince roumain de paraître chez lui désormais.

Le lendemain, 11 octobre 1868 — un dimanche — Valentine, ses enfants et sa mère partent pour Ménars. Paul est venu les accompagner au chemin de fer. Sur le quai, soudain, il aperçoit les « chevaliers ». A peine les voyageurs ont-ils grimpé dans le compartiment que le prince se rue sur le marchepied, faisant écran de tout son corps, afin que Valentine ne puisse dire adieu à ses amis. *Arrêt de la Cour d'appel* : « Son attitude était si menaçante que les enfants se mirent à pleurer et que la princesse perdit connaissance. »

Quand le train roule, Paul — descendu de son marchepied — se retourne vers Bibesco.

— Vous n'avez donc pas compris ce que je vous ai dit hier ?

— Mais c'est la princesse de Chimay à qui je venais faire mes adieux !

Récit de Paul de Bauffremont : *Je lui répondis que sa plaisanterie était mauvaise et, lui montrant ma canne, je l'engageai à se retirer vers la porte de sortie. Il me précéda, cherchant bien quelquefois à se retour-*

ner, mais reprenant sa course dès qu'il voyait les moulinets décrits par ma canne. Je le fis entrer de cette manière dans sa voiture [1]...

Intermède à Auch. Paul y cherche l'oubli. Il le cherche en compagnie de très, très jeunes filles... et fréquente aussi « des bouges écartés de la Patte d'Oie. Il avait des habitudes avec une femme appelée la Femme à Barbe, dont les noms sont Zénobie Denise et qui demeurait alors à la Maison Blanche sur la route d'Agen, et avec une autre femme appelée la Bertin ».

⁂

C'est à Ménars que se déroulera la scène ultime. L'aigreur du prince s'est muée en exaspération. De sa femme, il ne supporte plus rien. Surtout, les « chevaliers ». En arrivant au château, il les retrouve là, impavides, groupe adorateur et résolu. Au dîner, il n'en peut plus, il éclate, hurle à l'adresse de Bibesco et Moro de L'Isle :

— Sortez ! Sortez tous ! Je vous chasse !

Il se tourne vers sa femme :

— Sortez aussi, je vous chasse !

Il se rejette vers le prince Bibesco :

— Sortez, capitaine ! A la porte ! A la porte ! Sortez tous !

Bibesco ne se laisse pas décontenancer par ces hurlements. Il ne bouge pas et dit froidement :

— On ne fait pas de pareilles scènes devant des femmes et des enfants. D'ailleurs, nous sommes ici chez Mme la princesse de Chimay et non pas chez vous.

Un peu plus tard, les invités de Valentine apprennent que leurs bagages ont été portés au chemin de fer... Bon gré, mal gré, ils doivent les suivre. Après le départ des « chevaliers », Valentine se réfugie dans sa chambre et s'enferme. Puis, échappant à la surveillance du prince, elle court demander asile aux sœurs de charité dont la maison touche au château. *Arrêt de la Cour d'appel* : « Elle y tomba, en arrivant, entre les bras de la sœur supérieure, et fut en proie à une crise violente, suivie d'un long évanouissement. »

Il ne restait plus à Valentine qu'à demander la séparation d'avec son trop irascible époux. Ce qu'elle fit. Bien sûr, point de divorce. La loi l'interdit. Le second empereur, qui appuie son autorité sur celle de l'Église, n'a pas osé rétablir cette formalité légale qu'avait créée la Révolution, acceptée le premier Empire, abolie la Restauration. Les époux qui ne parviennent pas à s'entendre doivent se contenter de la *séparation de corps*, accompagnée de la *séparation de biens*.

Ce fut un procès retentissant — le dernier de l'Empire... On plaida

1. Il faut dire que cette version des faits sera, par la suite, entièrement démentie par le chef de gare de la gare d'Orléans, témoin oculaire. Les moulinets de canne n'existèrent probablement que dans l'imagination de Paul...

plusieurs jours devant le Tribunal civil. Par une pudeur compréhensible, il n'était fait aucune allusion aux « fredaines » de Paul. Valentine ne lui reprochait que des faits baptisés depuis par les juristes d'outre-Atlantique : « cruauté mentale ». Le jugement, rendu le 18 juin 1869, ne prononça pas la séparation de corps *de plano*, mais admit la princesse de Bauffremont à la preuve des faits articulés par elle. Le prince fit appel. La Cour rendit son arrêt le 20 juillet 1870. Elle infirmait la sentance des premiers juges :

Considérant que les faits de l'articulation en preuve ne sont pas suffisamment concluants ; que les trois derniers présentés comme les plus graves ne dénotent que l'exaspération à laquelle s'abandonne contre des tiers un mari qui croit veiller au respect des convenances du foyer ; qu'il ressort des documents de la cause et notamment de la correspondance des parties qu'après plusieurs années d'une tranquille union, les sentiments de l'épouse, qui a d'ailleurs une dignité irréprochable, se sont modifiés ; qu'elle a témoigné de l'aversion pour le lien du mariage, que cédant à ses goûts d'indépendance, elle a voulu se faire une vie séparée de celle de son mari, que sa détermination de substituer à l'intimité conjugale de simples rapports de décence extérieure vis-à-vis du monde, a été le ferment de la mésintelligence entre les époux et la cause véritable de la demande en séparation de corps ; que cette demande n'est pas fondée sur des griefs sérieux d'excès, sévices, ou injures graves, imputables au mari ; par ces motifs, infirme ; déclare la demanderesse mal fondée dans sa demande. Et attendu la qualité des parties, compense les dépens.

Valentine avait perdu. Comme tous les Français, elle allait découvrir un moyen puissant de diversion. Si la Cour d'appel refusait de la séparer de son mari, la guerre s'en chargeait. Paul, à Sedan, partagea la captivité de l'empereur. La paix signée, Paris se désintéressa des ennuis sentimentaux de Bauffremont. *Les événements survenus depuis cette époque*, imprimait la Gazette des Tribunaux, *la disparition de la scène politique de personnages dont les noms avaient été prononcés aux débats ont enlevé à cette affaire la plus grande partie de son intérêt.*

Valentine n'était pas résignée. Paul remâchait son amertume. De captivité, il avait écrit à sa fille des lettres pleines de remarques désobligeantes à l'égard des femmes en général. Valentine déposa une nouvelle demande en séparation, arguant que, depuis l'arrêt de 1870, Paul n'avait pas repris la vie commune. Paul fit appel. On plaida en 1871. On plaida en 1872. On plaida en 1873... Peu à peu — tigresse sortant ses griffes — Valentine abandonnait toute retenue. Elle fit prouver devant le tribunal les infidélités de son mari. De leur côté, les avocats de Paul portèrent l'accent sur la présence singulière des « chevaliers » au domicile conjugal. Bibesco s'émut, envoya ses témoins à Paul. On alla sur le terrain, dans les bois de La Celle-Saint-Cloud. Paul reçut une blessure qui le tint au lit pendant dix jours. Bibesco fut poursuivi « pour blessure volontaire », condamné par la huitième chambre du tribunal correctionnel à quinze jours d'emprisonnement, ramenés par la Cour d'appel à six jours...

Un matin, cascade de coups de théâtre : Valentine s'était enfuie de Paris ! Avec ses enfants, elle avait quitté la France ! Présentement, elle roulait vers la Roumanie. Point seule. Avec le prince Georges Bibesco, le plus « fanatisé » des chevaliers du malheur ! Souvenirs de Mme Carette : *Elle quitta la France avec ses enfants, presque en fugitive. Elle se fit dénationaliser, débaptiser et put à ce prix épouser en Valachie le prince Georges Bibesco, dont le père fut hospodar.*

Plus tard, quand la loi Naquet rétablit le divorce, elle l'obtint et fut — même en France — princesse Bibesco.

***

D'évidence, les mariages du Second Empire — ceux de l'aristocratie — ne comportent pas tous une telle conclusion. Mais l'exemple Bauffremont illustre très exactement ce que pouvait être à cette époque un mariage strictement de convenances.

Paul et Valentine s'étaient mariés sous le signe du télégraphe. On ne pensa à demander l'avis ni de l'un ni de l'autre. On ne rechercha pas si les caractères s'accordaient. L'unique préoccupation était que les familles et les fortunes parussent complémentaires. Le résultat ? Une catastrophe. Sans qu'on les étalât toujours, il y eut beaucoup de catastrophes identiques dans les mariages Second Empire...

Une minorité de femmes échappa au désastre conjugal en prenant des amants. La plupart se consolèrent par leurs enfants ou en pratiquant étroitement une religion consolatrice. Quant aux maris, ils agirent comme Paul de Bauffremont : ils demandèrent l'oubli à la cohorte sans défaillance des courtisanes.

ALAIN DECAUX

LE THÉATRE

EN AFRIQUE-OCCIDENTALE FRANÇAISE

par Robert Delavignette

Assistons-nous à l'éclosion du théâtre en Afrique-Occidentale Française — un vrai théâtre dont les pièces écrites en français ont pour thème les mœurs africaines, et des africains pour auteurs et pour acteurs ? S'il en est ainsi, où va ce théâtre, quelle est sa signification, constitue-t-il une forme d'art originale qui, tout en s'exprimant dans la langue de Molière, révèle en Afrique la prise de conscience par tout un peuple d'un monde à la recherche de ses sources et de son avenir ? Telles sont les questions que nous a posées en 1955 la présentation de comédies et de drames au concours théâtral interfédéral des centres culturels de l'A.-O.F.

La voie fut ouverte en 1933 dans des circonstances qu'il convient de rappeler. Nous sommes à Gorée, à quinze encablures de Dakar. C'est un îlot de basalte surgissant d'une mer qui a, dans ma mémoire, tantôt la dureté d'une lame d'acier sous l'écœurante chaleur, tantôt la douceur d'un pétale mauve au pied du continent africain. Les maisons de Gorée ont des murs épais de pierre et des toits inclinés qui évoquent quelque pluvieuse

— Ci-dessus troupe Keïta Fodeba. (Cliché Galmiche.)

province d'Europe plutôt que la Sénégambie et la Nigérie toutes proches. Là, auprès de l'ancienne résidence du chevalier de Boufflers, travaille l'école William Ponty, qui prépare à l'A.-O.F. ses instituteurs, ses médecins auxiliaires, ses commis d'administration. L'école reçoit dans son internat les élèves venus de tous les pays de l'Ouest africain, de la Mauritanie au Dahomey en passant par le Sénégal, la Guinée et la Côte-d'Ivoire, du Soudan au Niger en passant par cette Haute-Volta qu'un élève malicieux devait qualifier un jour de très-haute Volta. Pour fêter la fin de l'année scolaire, ces jeunes gens décident de monter un spectacle. Ils le donnent en matinée, dans la cour de l'école, le dimanche 11 juin 1933. Il a pour clou une pièce dahoméenne, composée par un élève dahoméen, jouée en français par des camarades dahoméens. Elle a pour sujet l'entrevue dramatique du roi Behanzin et de l'explorateur Bayol, avant l'expédition du général Dodds. Le bulletin de l'enseignement en A.-O.F. en rend compte en ces termes, dans son numéro de juillet 1933 :

Les costumes, tirés pour l'occasion des mallettes personnelles, étaient constitués par les pagnes et les vastes boubous, si particuliers, de la côte du Bénin. Les danses et les chants qui précédèrent et terminèrent la pièce, l'attitude orgueilleuse et brutale du farouche despote, le respect éperdu de ses sujets, tout cela fut rendu avec une vigueur, une conviction qui impressionnèrent vivement tous les spectateurs. La discussion un peu longue entre le Français qui défend ses droits et veut établir le respect des contrats, et le chef qui sent sa puissance menacée et lutte malgré tout, ne laisse pas d'être un peu angoissante. Cette scène, puis la danse et les chants qui la clôturèrent, mélange de gestes barbares et d'une musique très originale, montrèrent que ces jeunes gens en s'assimilant notre langue et nos façons de penser, n'abandonnaient ni les traditions ni les caractères de leur race.

Je n'ai pu me procurer le manuscrit de la pièce qui est sans doute la première en date du théâtre franco-africain. D'autres suivirent, exécutées dans les mêmes conditions, selon un usage qui fait, entre 1933 et 1937, de l'école William Ponty à Gorée, le berceau de Thalie et de Melpomène au Pays Noir. Le 23 avril 1934, c'est *le Mariage de Sika*, le 24 février 1935, l'*Election d'un Roi au Dahomey*, le 13 février 1936, *le Retour aux Fétiches délaissés*, le 13 février 1937, *Sokamé*, toutes pièces dahoméennes. Leur succès va croissant. A partir de 1935, elles ne sont plus créées dans leur cadre universitaire de Gorée, mais dans la salle des fêtes de la Chambre de Commerce de Dakar, devant le grand public de la « Ville impériale », le gouverneur général au premier rang. *Sokamé* ira jusqu'à Paris, à la Comédie des Champs-Elysées, les 12 et 27 août 1937. La grande presse décernera aussitôt aux élèves de William Ponty le titre de « polytechniciens noirs » et comparera *Sokamé* à Iphigénie. En effet, la jeune dahoméenne Sokamé, amante d'Egblamakou, est désignée comme victime expiatoire au serpent des pluies, afin de conjurer la sécheresse qui ruine le royaume. Egblamakou tue le serpent. La foule se saisit du sacrilège. Mais, prodige, il tonne et il pleut, le roi pardonne et consent à l'hymen des amants, le peuple chante et danse.

Les années de guerre ne pouvaient pas être favorables au théâtre africain. Et pourtant sa flamme n'est pas éteinte. En 1947, lors du voyage du président de la République Vincent Auriol en A.-O.F., une représentation en son honneur est organisée à l'école de jeunes filles de Rufisque. Si mes souvenirs sont exacts, élèves instituteurs et élèves institutrices, élèves médecins et élèves sages-femmes mettent à la scène la légende de Poko, la reine du pays Baoulé qui sacrifia son enfant pour sauver ses sujets.

Que penser de cette première période du théâtre africain ? Si intéressantes que soient les pièces, il semble qu'elles restent limitées au milieu scolaire où elles sont nées et où elles prennent figure de cérémonie annuelle. Elles ne dégagent pas d'auteurs qui soient, dans l'ordre du théâtre, ce qu'un Léopold Sédar Senghor par exemple sera dans la poésie. Le théâtre est-il condamné à se traîner dans les limites académiques de l'Université franco-africaine qui l'a couvé ?

C'est alors que, vingt ans après ses premiers pas à Gorée, il s'élance du Dahomey au Soudan. Sa réapparition est liée à la création de centres culturels. Ce sont, dans les chefs-lieux de cercle et de subdivision — autrement dit dans les préfectures et les sous-préfectures d'A.-O.F. — les lieux de rencontre qui abritent aussi les organismes sociaux ayant une fonction sportive, récréative et éducative. Ils ont leurs terrains de jeux, leur salle de danse, leur bibliothèque. Et c'est dans leur cadre que le théâtre africain recommence à s'imposer à nous. En 1955, il produit assez de pièces pour donner lieu à un concours théâtral interfédéral des centres culturels. Parmi celles qui furent applaudies, j'en distinguerai deux : *Le Mariage forcé* du Centre de San, et l'*Appel du Fétiche*, du centre de Bougouni. Deux pièces soudanaises. Elles permettent, avec le *Mariage de Sika* et le *Retour aux fétiches délaissés*, pièces dahoméennes de la période 1934-1937, une comparaison qui nous renseignera sur l'évolution du théâtre en A.-O.F.

***

Insistons d'abord sur ce point : le répertoire de l'école William Ponty ne comprend guère, pour la période 1934-1937, que des pièces dahoméennes. Les Dahoméens semblent bien avoir été en A.-O.F. les premiers et presque les seuls à se passionner pour le théâtre et à y briller en réalisateurs et en novateurs.

Leurs œuvres, recueillies à partir de 1934 dans le *Bulletin de l'Enseignement* de l'A.-O.F., ont fait l'objet d'une étude critique parue dans la revue *Outre-Mer* de décembre 1937, sous le titre : *Le théâtre dahoméen* et sous la signature de Bernard Maupoil. Administrateur des Colonies et ethnologue, assassiné par les Allemands en 1944, Bernard Maupoil avait pour l'Afrique et particulièrement pour le Dahomey une lucide et chaude prédilection, qui allait, comme on le verra, jusqu'à prendre parti pour l'Afrique contre des africains.

Officiellement, il y avait dans ce théâtre dahoméen « une fête annuelle,

symbole de l'éducation donnée à tous les écoliers d'A.-O.F. Avant tout, on veut qu'ils restent africains et qu'ils soient instruits et éduqués en vue de la vie qu'ils mèneront dans leur pays... Que leurs pensées restent africaines et qu'ils ne se servent du français que pour les exprimer, voilà l'idéal ». Telle est la doctrine exposée dans le *Bulletin de l'Enseignement* de septembre 1935. Maupoil constate que les auteurs-acteurs étaient bien placés pour remplir ces conditions : « Ils n'ont, écrit-il, subi d'influence européenne qu'à travers les ouvrages qu'ils ont pu lire... La rédaction des pièces n'est soumise à aucune censure qui puisse en dénaturer l'allure. » C'est donc en pleine liberté et en toute spontanéité qu'ils peuvent puiser dans leur propre fonds africain et nous offrir leurs trouvailles avec un authentique accent africain. Et pourtant, selon Maupoil, ils n'y ont pas réussi comme il le souhaitait pour eux. Le témoignage qu'ils devaient fournir sur d'antiques institutions africaines et sur la vie profonde de l'homme noir, c'est en réalité une déposition tendancieuse qui dessert la vérité des mœurs et de l'histoire en Afrique. Ecoutons Bernard Maupoil :

Il semble que les jeunes auteurs-acteurs se soient laissé aller à rechercher avant tout leur propre récréation et celle du spectateur au lieu de donner à celui-ci une idée sincère de leur pays et de sa pensée... Nous voudrions qu'ils ne nous tiennent pas écartés, au profit de quelques grandes vedettes du passé, de la vie quotidienne de leur peuple. Les paysans du Bas-Dahomey sont laborieux et spirituels. Au lieu de ministres et de prêtres escrocs, pourquoi ne pas nous montrer de simples mortels ? Le Mariage de Sika *et le* Retour aux Fétiches *contenaient des promesses qu'il faut tenir. Nous voudrions surtout que des Noirs ne se fassent pas l'écho de certaines légendes malsonnantes qui ont encore cours sur leurs ancêtres. En montrant les personnages les plus représentatifs de leur passé — les rois, les prêtres, les ministres — sous l'angle de la tyrannie et de la concussion, ils s'exposent à donner des arguments aux Européens sans expérience qui soutiennent encore que nulle civilisation n'a effleuré l'Afrique...*

Cette grave critique de fond, que formule Bernard Maupoil et que je regrette de ne pouvoir citer tout entière, ne surprendra que les contempteurs mal informés de notre œuvre en A.-O.F. Oui, il s'est trouvé plus d'un colonial pour aimer l'Afrique en elle-même, telle qu'elle fut dans son passé, telle qu'elle est dans ses langues, dans ses peuples et pour s'inquiéter aussi bien de l'incompréhension des Européens que de la déviation où tombent des Africains en rupture d'Afrique.

Au nom de ses camarades, un jeune Dahoméen, M. Alexandre-P. Andandé, protesta qu'ils ne voulaient pas « discréditer » le Dahomey et ses traditions : « ... Nous avons volé de nos propres ailes, nous avons travaillé sans aucune notion bien précise de l'art nouveau dans lequel nous sommes lancés... C'est une entreprise incertaine et même hasardeuse... que celle d'offrir à la curiosité d'un public étranger, en une représentation théâtrale, les témoignages intégraux du passé historique ou des rites religieux si complexes de notre pays... »

Cette joute entre Bernard Maupoil l'africaniste et Alexandre Andandé l'africain, traduit bien l'état de la question. Maintenant que le théâtre africain réapparaît, où en sommes-nous ? Mérite-t-il toujours les réserves que Maupoil faisait ? N'a-t-il pas pris, dans ses pièces soudanaises de 1955, un tour nouveau inspiré par la piété que les Noirs doivent à leurs traditions et orienté aussi par le sens qu'ils ont eux-mêmes de leur propre évolution ? Contient-il encore de ces fausses notes, de ces « porte-à-faux » qui indignaient le sévère Bernard Maupoil ? Ne respire-t-il pas au contraire en harmonie avec l'Afrique de notre temps, dont il indique les vieux âges comme les aspirations modernes, sans la moindre concession à un public autre que le public africain ? C'est ici que la comparaison, annoncée plus haut, entre les pièces de 1934-1937 et les pièces de 1955, nous éclairera.

Dans *le Mariage forcé* (1955) comme dans *le Mariage de Sika* (1934), il s'agit de développer, en les raillant, les intrigues nouées à l'occasion d'épousailles. *Le Mariage de Sika* met en scène la jeune fille de ce nom, son père qui la promet à un prétendant, tandis que la mère préfère un autre candidat. Les familles intéressées consultent le devin qui, au nom des Divinités, se déclare en faveur du plus généreux à son égard. Cette comédie charmante néglige de marquer avec force les sentiments de la jeune africaine dont le cœur est en jeu. Ses parents ont le devoir de la marier, quitte à s'en remettre au ciel — ou à la patte graissée d'un devin — du choix de l'époux. Tout se passe comme si l'antique Dahomey ne reconnaissait à ses filles d'autre personnalité que celle qui s'accomplit dans la soumission à l'autorité d'une coutume dont l'interprète est un dévôt douteux, facilement suborné. Quelque joyeuses que soient les noces dans *le Mariage de Sika*, leurs danses et leurs chants dissimulent mal à nos yeux la rigueur de la hiérarchie familiale et sociale où l'individu — et surtout l'individu féminin — n'a de valeur que s'il existe pour le groupe humain incarné par le chef de famille, lui-même dominé par la coutume des ancêtres. Si comiques que soient l'avidité du devin et les prévenances dont les prétendants l'entourent, quelque disproportion qui éclate entre sa roublardise et la majesté des puissances dont il se réclame, nous nous sentons devant un monde clos, fermé sur lui-même, où l'humain est dans le groupe et non dans la personne.

A vingt ans de distance, *le Mariage forcé* laisse percer une Afrique nouvelle. Mamadou, riche vieillard, veut « réjouir ses vieux os » avec une jeune femme. Il congédie durement son épouse première, la compagne de son âge, Kadia, pour qui il n'a qu'un reproche à répéter quand on énumère devant lui toutes les vertus qu'elle a : « Vieille ! » Il désire, pour en faire son épouse seconde la jeune Aminata. Mais Aminata, jeune « évoluée », fille de la grande et noble famille Traoré, et Kanté, jeune fonctionnaire, fils d'un forgeron, se sont déjà juré un mutuel amour. Qu'importe ! Le griot Dielliba flatte la passion sénile de Mamadou :

« Laisse-moi rire. Le fils du forgeron Kanté dont les parents vivaient de tes largesses !... Ce n'est pas parce qu'il a été à l'école des Blancs et

que le monde est renversé, qu'il pense pouvoir s'allier aux Traoré. Le bouc a beau se hisser sur ses pattes postérieures, il n'atteindra jamais la hauteur du chameau. »

Féticheurs et sorcières se mettent de la partie, pour jeter un mauvais sort à Kanté et disposer Aminata en faveur de Mamadou. D'autre part, le père d'Aminata, par l'intermédiaire d'un ami, engage les pourparlers avec Mamadou sur l'importante affaire de la dot. On sait qu'en Afrique, il est peu de mariages sans dot et que la dot est payée par le prétendant entre les mains des parents de la fiancée :

... *Nous avons nos coutumes,* murmure l'intermédiaire, *nous ne vous demandons qu'un boubou pour le père, un pagne pour la mère, un taureau pour les mères, un fusil et un grand boubou pour le frère, un grand boubou pour l'oncle, une camisole pour la tante, un mouton pour le grand-père ; et pour la fille : deux grands boubous, quatre camisoles, quatre pagnes, deux paires de samaras (sandales), quatre mouchoirs de tête, un flacon de parfum et deux moutoukals d'or. N'oublie pas un boubou pour le griot de la famille, une camisole pour la griote d'Aminata,* 1.000 *francs pour les petits frères,* 1 000 *francs pour les petites sœurs, sept vaches laitières et* 20.000 *francs pour la dot (proprement dite), mille noix de kola et pour conclure un grand boubou de bazin, riche, brodé, pour moi-même.*

Par sa petite sœur, Aminata apprend qu'elle est destinée à Mamadou. « Quoi ! Le vieux Mamadou Kéita ! Je me mouche dessus ! » Hélas, les parents ont conclu l'affaire. Aminata gémit avec Kanté. En vain les deux jeunes gens font le procès de la coutume ancestrale : « Mon père — dit Aminata — me chassera de la famille et *répudiera ma mère* si je refuse l'homme de son choix... Mon père est inflexible... Mon père se dit noble... » Et le triste Kanté : « Oui, nos vieux sont pleins de préjugés. Je suis un homme de caste (fils d'un forgeron) et je ne peux faire alliance avec ceux que cette vieille génération appelle des nobles ! Pourtant... nous les jeunes, ne reconnaissons d'autre hiérarchie que celle des valeurs individuelles. »

Et le mariage forcé a lieu ! Mais le réveil du vieux Mamadou sera dur. Au lendemain des noces, au lieu de faire chauffer le bain matinal de son seigneur et maître, Aminata s'enfuit, après lui avoir décoché les déclarations suivantes :

« Je ne t'aime pas et je ne peux pas t'aimer. J'ai accepté de rentrer dans ta maison pour épargner à ma mère un châtiment injuste et cruel (*Mamadou crache par terre*). Pauvre vieux ! Ce geste qui te semble normal me choque terriblement (*Mamadou se précipite pour nettoyer son crachat avec le pan de son boubou*). »

Ce n'est pas seulement une différence entre les générations dans les usages de la bienséance que *le Mariage forcé* met en valeur, et on se doute que la jeune Aminata a le haut-le-cœur devant quelque chose de plus grave que le crachat coutumier du vieux Mamadou. *Le Mariage forcé* pose en pleine clarté le problème de ce mariage dotal qui constitue, dans l'Afrique noire d'aujourd'hui, un véritable fléau social dont les ouvrages

de sœur Marie-André du Sacré-Cœur [1] ont décrit les ravages que le décret du ministre Louis Jacquinot, du 14 septembre 1951, essaie d'endiguer. Jadis réglée de manière raisonnable, en produits du pays, en journées de travail comme Jacob dans les champs bibliques pour gagner Rachel après Lia, la dot est devenue une affaire commerciale. Elle n'est plus cette preuve instrumentale du mariage, ce gage d'alliance entre deux familles et de bonne société, de vie entre époux, cette contrepartie due à la famille de la fiancée pour la perte d'une unité de travail — unité qui peut, qui doit être féconde ! Non, la dot a été avilie moralement en même temps que grossie matériellement. Elle provoque des surenchères où la jeune fille est livrée au plus haut cours que seuls peuvent payer les riches, et en Afrique, les riches sont souvent les vieux. Par la vivacité des scènes et la saveur des répliques, *le Mariage forcé* évoque cette confidence que faisait à sœur Marie-André du Sacré-Cœur une africaine mal mariée : « Coupe-nous en morceaux, mon mari et moi, et mets les morceaux dans la même jarre, les miens sauteront hors de la jarre. » Dira-t-on que les femmes, là-bas, ne savent pas ce qu'elles veulent ?

D'une plus grande portée encore sur le plan social et d'une veine théâtrale qui est dramatique de bout en bout, voici *l'Appel du fétiche*, de Fofana Moctar, instituteur au Soudan.

En 1936, *le Retour aux Fétiches délaissés* nous conduisait chez le riche Dassi, éploré dans sa belle maison où les masques traditionnels voisinent avec les photos familiales. Les troupeaux de Dassi, ses biens, ses parents sont frappés. Lui-même est en proie à de torturants cauchemars. Il pressent la catastrophe. Ah, que n'a-t-il été fidèle aux fétiches ! Pourquoi les privait-il de sacrifices et de prières ! Conseillé par le prêtre du Tonnerre qui a décelé dans la demeure l'esprit du mal, Dassi se purifie. L'âme bien lavée selon les rites, il retourne aux fétiches qui lui pardonnent et lui rendent la prospérité ! Il redevient un homme heureux, et la jeunesse de Porto-Novo célèbre avec allégresse la miséricorde des fétiches et la sagesse de Dassi.

En 1955, *l'Appel du Fétiche* nous saisit d'un tout autre conflit entre l'homme et la divinité. Dioman, jeune fonctionnaire, est le fils d'un chef de canton qui l'invite impérativement à se faire initier par la circoncision, selon la coutume, à la tradition qu'il doit incarner, s'il veut, comme il le doit, être vraiment un homme et, en chef authentique, gouverner un jour le canton. Mais citons la préface de l'auteur, Fofana Moctar, instituteur soudanais à Bougouni :

Presque partout en Afrique Noire, la circoncision est considérée comme la cérémonie conférant au garçon toutes les prérogatives d'un homme... Dans la région de Bougouni, le nouveau circoncis est automatiquement initié au Como, *fétiche tellement redouté qu'il ne peut être vu ni par un non-initié, ni par un griot, ni par une femme. Cette initiation qui permet au jeune homme de voir les* Como *de tous les*

1. *La condition humaine en Afrique Noire.* (Grasset, 1953.) *Civilisation en marche.* (Grasset, 1956.)

pays et de voyager en sécurité, est en réalité peu de chose chez nous. L'adolescent ne sera vraiment considéré comme un homme que lorsqu'il sera initié au Dio, *fétiche terrifiant par ses secrets infinis et sa puissance sans bornes dans tous les domaines. L'initiation a lieu tous les sept ans... Après la cérémonie, dont bien des choses demeureront éternellement dans l'ombre, les initiés sont appelés* Diodens, *enfants de Dio... Le maître de cérémonie, le* Soma, *véritable savant noir, meurt infailliblement avant l'initiation suivante, même s'il n'est pas très âgé... L'Afrique Noire est définitivement engagée sur la voie du progrès. Et dans cette marche vers des horizons nouveaux et meilleurs, le jeune Africain rencontre sur son chemin des situations parfois délicates. La plus classique est son opposition aux coutumes, aux traditions du milieu natal, lesquelles forment cependant pour ainsi dire l'âme même des vieux... Le jeune Africain doit-il ignorer la recette de connaissances réelles que cache le bois sacré de son village*[1] *? Du reste, pourra-t-il s'en passer impunément ?*

Ainsi donc, pour être un homme selon le cœur de la vieille Afrique, et à fortiori pour être le chef du pays et succéder à son père, Dioman devra s'offrir à une initiation qui comprend deux degrés, dont le second est encore plus redoutable que le premier. Et le vieux chef sermonne son fils : « Pourquoi, demande le patriarche, portes-tu ces vêtements européens au lieu de nos amples boubous africains, pourquoi t'écartes-tu de nos usages, et refuses-tu la femme seconde que je te proposais, pourquoi préfères-tu ta vie de fonctionnaire à ma vie de chef, ô enfant du temps des Blancs ! C'est que tu n'es pas encore initié. Te déroberas-tu à l'initiation ? Tout le pays exige que tu t'y soumettes, afin que tu connaisses enfin les secrets profonds de notre race et qu'elle puisse ainsi se reconnaître en toi et se perpétuer. » Et le vieux chef déclare :

Tout le canton est actuellement en haleine. Sous l'arbre à palabres, les notables harassés par les durs travaux de l'hivernage se reposent, tandis que le même refrain court sur toutes les lèvres : Notre chef se fait vieux. Son fils aîné, quoique aimé de tous... ne saurait nous être acceptable tant qu'il n'aura pas été initié aux secrets de nos vénérables ancêtres qui ne cessent de veiller sur nous. Tes frères aussi sont là... Aucun d'eux n'est de la même mère que toi. Ils revendiquent contre toi leur droit.

Dioman s'incline devant son père : « Je suis à toi, vivant et mort. Dispose de moi comme tu l'entends. »

Les fétiches seront complaisants à l'enfant du temps des Blancs, qui veut aussi être le fils de la vieille Afrique. Au lieu d'une initiation qui dure sept ans après la circoncision, ils toléreront qu'elle se borne à sept jours. Et Dioman est pénétré de la belle prière du Maître de cérémonie, le « Soma » :

... Les morts qui veillent sur nous ont parlé
... Ils ont dit d'offrir au Dio, le grand fétiche
Qui met dans le sein de nos femmes
Les enfants qui perpétuent le clan

1. C'est dans le bois sacré, attenant à chaque village, qu'ont lieu les initiations.

Ils ont dit d'offrir au Dio une cola rouge
Peu par la matière mais beaucoup par la signification
Si petit que je suis...
Je désire pour les miens...
Pour tous ceux qui peuvent donner des femmes au clan ou lui en demander,
En offrant cette cola rouge, hâter la venue du bien et conjurer le mal,
Si jamais de jour ou de nuit, à ma mère, à mon père, à mes aînés,
J'ai désobéi, même en pensée, que mon sacrifice soit rejeté.
Si jamais dans ma vie j'ai forfait à l'honneur,
Commis l'adultère, souhaité le malheur d'un homme,
Que mon sacrifice soit rejeté
Et qu'après offrande de cette symbolique cola rouge
La terre des ancêtres ne tarde pas à s'abreuver de mon sang rouge.

On voit ce qui différencie la pièce de 1955 de celle de 1936. Il ne s'agit plus de retourner aux dieux pour ramener la fortune. Le débat est plus ample et plus haut. Plus ample, il embrasse toute une race qui a le besoin vital de se reconnaître en son chef, et il met aux prises deux Afriques, celle des ancêtres et des institutions coutumières d'une part, celle de la jeunesse et des idées nouvelles d'autre part. Plus haut, il élève la pièce au niveau de la tragédie où l'homme doit trancher entre deux conceptions du devoir.

Après ce tour d'horizon, que penser du théâtre en A.-O.F. ?

Précisons qu'il n'y a pas à opposer des pièces dahoméennes à des pièces soudanaises. Nous avons eu à comparer les pièces de la période 1934-1937 à celles de 1955 afin de tirer de cette comparaison une lumière sur l'évolution du théâtre africain et par là même sur l'évolution de l'Afrique ; en 1934-1937, les principales pièces provenaient du Dahomey qui passait alors pour être, avec le Sénégal, la colonie la plus évoluée du groupe de l'A.-O.F. En 1955, les pièces dont j'ai eu communication sont soudanaises. Et le Soudan reste, à bien des égards, l'un des pays les plus traditionalistes de l'A.-O.F. Il n'en est pas moins agité par le conflit des générations et des idées — un conflit qui n'apparaissait pas encore dans le théâtre de 1934-1937. Et le Soudan, encore enraciné dans ses coutumes ancestrales, annonce un monde africain où les « jeunes fonctionnaires » prennent une singulière importance, une Afrique neuve qui se construit à partir de la fonction publique et de l'activité syndicale.

Est-ce à dire que le théâtre de 1955 est social d'abord et que ses comédies et ses drames se préoccupent davantage de la portée de leur sujet que de la manière de le traiter sur la scène et d'en frapper le public ? Là j'avoue mon embarras, je n'ai pas *vu* les pièces de 1955, je les ai lues et ce n'est pas la même chose. Elles valent sans doute, non seulement par leur texte mais aussi par le jeu des acteurs improvisés et par les chants, les danses, les mouvements de foule dont elles sont pleines. Déjà en 1934-1937, Bernard Maupoil reprochait au théâtre africain de ne pas dissocier l'élément littéraire de l'élément musical et chorégraphique et de subordonner le texte à la danse et au chant. J'hésite à me prononcer. Il se peut que le

théâtre africain trouve sa voie originale dans l'emploi harmonieux et synthétique des ressources qui, chez nous, sont coulées dans le moule de l'Opéra. Les danses et les chants sont-ils absents des comédies de Molière ? L'étaient-ils de la tragédie grecque ? L'on sait le charme et la puissance qu'ils ont dans les ballets de Fodeba Keïta, hier encore applaudis à Paris. Je me souviens d'une représentation d'*Esther* en 1946 à Douala, au Cameroun, où ils se fondaient dans la pièce pour lui donner un étrange éclat et un plus étrange pouvoir d'attraction. Ah, nous étions loin de l'*Esther* racinienne, des demoiselles de Saint-Cyr, et des sociétaires du Français ! Dans la nuit équatoriale, pas un souffle d'air mais quelle vibration sur la scène et dans le public ! Dans l'atmosphère saturée de sueurs, Esther, Aman, Mardochée, Assuérus improvisaient leurs paroles camerounaises sur le thème biblique, leurs saltations camerounaises, leurs chœurs camerounais — et le public du Cameroun communiait avec eux. Personne ne trouvait ridicule qu'Aman bût à la régalade une bouteille de Pippermint pour mieux mimer sa fièvre, ni que Marchodée enfourchât l'un des rares chevaux de Douala pour rehausser son triomphe final, tandis que la scène et la salle soudées dans la même émotion entonnaient *le Chant du Départ* : « La victoire en chantant nous ouvre la carrière. La République nous appelle. » Si le sens du théâtre est de provoquer chez les spectateurs les réactions qui feront de la foule un seul être suspendu à la *pièce*, lié à la *pièce*, alors l'*Esther* camerounaise, parlant, chantant, dansant était du théâtre vraiment. Qui sait si le théâtre africain, né à Gorée en 1933 avec des pièces dahoméennes, renaissant au Soudan en 1955, ne nous restituera pas, à l'aide de moyens qui lui seront propres, cette ferveur sacrée qui faisait du théâtre antique l'art par excellence de la cité.

ROBERT DELAVIGNETTE

PRINTEMPS MUSICAL A VIENNE

par JEAN MISTLER

POUR la plupart des Français, des Anglais et des Américains, les images musicales qu'éveille le nom de Vienne sont d'une assez pauvre qualité : la ville où Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven et Schubert ont conçu leurs plus hauts chefs-d'œuvre ne vit dans l'esprit de bien des gens que par *Le Beau Danube Bleu* et par l'air de cithare du *Troisième Homme*. Et pourtant, au cours du voyage qui vient de réunir à Vienne quelques critiques français, aucune de ces rengaines n'est venue offenser nos oreilles pendant huit journées pleines de musique. Faut-il en remercier le hasard ? Faut-il en faire honneur à une organisation supérieure ? J'aime mieux croire que le *Danube Bleu* et le *Troisième Homme* ont enfin dégoûté les Viennois et sont désormais réservés à l'exportation.

Je n'étais pas revenu à Vienne depuis la semaine qui a précédé l'Anschluss, en 1938, et je craignais de voir la ville qui a subi tant de malheurs depuis un demi-siècle cruellement marquée par les bombes de 1945 et par les privations de l'après-guerre. Fort heureusement, il n'en est rien. Les grands monuments qui avaient souffert les plus graves dégâts, la cathédrale Saint-Etienne et l'Opéra, ont été, l'un restauré avec l'art le plus discret, l'autre, reconstruit avec magnificence. Et l'ancienne capitale des Habsbourg, dans le brusque éveil du printemps, dans l'explosion soudaine des lilas et des cytises, oubliait tous ses deuils pour nous accueillir.

On n'en a jamais fini de visiter Vienne, pas plus que Rome ou Paris, et, pour ma part, après trente voyages sans compter les week-ends, je sais bien tout ce qui me resterait à voir ! Cette fois cependant, on nous a fait

bonne mesure et le sourire — précédé sans doute chaque matin de vingt coups de téléphone — avec lequel Mme Kempf, attachée au service de presse de la chancellerie, nous présentait aux gardiens des trésors, faisait s'ouvrir devant nous les serrures des plus secrets coffres-forts. C'est ainsi que j'ai pu tenir longtemps dans mes mains le manuscrit du *Requiem* de Mozart, feuilleter le brouillon où sa plume s'est arrêtée dans le *Lacrymosa* au vers :

Judicandus homo reus.

La suite est de la main de Sussmayer, son élève, mais ce brouillon n'est pas une simple esquisse, il confirme à mes yeux ce que je savais : tandis que Beethoven jette sur ses carnets des ébauches informes, des fragments qui attendront parfois dix ans avant d'être mis en œuvre, la pensée musicale apparaît déjà parfaite dans l'inspiration de Mozart. Ligne mélodique, enchaînements harmoniques, couleur orchestrale, tout est déjà donné.

Dans le demi-jour des stores baissés, on resterait jusqu'au soir à contempler tant de richesses. Voici du Weber et voici du Schumann. Voici les manuscrits de Hugo Wolf, le génie foudroyé, dont j'ai raconté jadis la tragique carrière aux lecteurs de la *Revue de Paris*. Voici les cahiers de lieder écrits, à raison d'une et parfois deux mélodies par jour, pendant une des brèves interruptions de la folie — et voici à côté, pareille à Chartres ou à Saint-Pierre de Rome, une Symphonie de Bruckner, la dernière, celle qu'il dédia à Dieu, avec la naïveté du paysan qui dépose devant la croix les plus beaux épis de sa moisson. Et voici un cahier, la partie de soprano de je ne sais quelle messe, utilisée il y a cent cinquante ans par les petits chanteurs de la Chapelle Impériale. Pourquoi ce cahier au milieu de ces reliques ? Mais à la dernière page on nous a fait voir cette note au crayon : *Schubert Franz, dans cette messe, a pour la dernière fois fait cocorico. Gekraeht,* en allemand, la voix du petit chanteur qui mue et qui devient pareille à celle de ces choristes italiens que Stendhal appelait des *chapons enroués.* Nous sommes en 1813, rien de plus banal, un enfant de chœur né en 1797 va avoir seize ans et ne chantera plus, seulement il s'appelle Schubert, il a déjà composé trente ouvrages : un opéra-comique, une symphonie, cinq quatuors, dans quelques mois il écrira *Marguerite au Rouet,* jamais enfant précoce, et pas même Mozart, n'est passé si tôt sur le plan du génie.

Une villa Biedermeyer.

Un des charmes de Vienne, c'est que la croissance de la capitale n'a point enlaidi ses environs. Tous ces villages de vignerons : Grinzing, Heiligenstadt, où Beethoven allait passer les mois d'été à six kilomètres à vol d'oiseau de la Tour de Saint-Etienne, ont gardé leur aspect rural et si les guinguettes se sont passablement agrandies pour les touristes, du moins les vieilles fermes ont-elles conservé leurs cours, leurs granges, leurs

pressoirs. Sur la porte de la maison où Beethoven, désespéré à trente-deux ans, écrivit le célèbre testament connu sous le nom de Heiligenstadt, une plaque prévient les imprudents : *Attention ! chien fidèle à son devoir.* Nous sommes entrés : dans un petit jardin de curé où fleurissaient deux poiriers, deux pommiers, et trois brins de muguet, le chien fidèle à son devoir, un barbet au poil chocolat, aux yeux jaunes, se laissait gentiment tirer la queue et les oreilles par deux enfants. Cela aussi fait partie de ses devoirs, évidemment.

C'est dans un de ces faubourgs que le directeur général de l'Imprimerie Nationale, M. Franz Sobek, nous a ouvert pour la plus raffinée des réceptions sa villa Biedermeyer. Le style Biedermeyer (d'un mot qui veut dire bon bourgeois) ne correspond pas tout à fait, comme on l'écrit parfois, à notre Louis-Philippe ; par la forme des meubles, par la variété des bois, il est beaucoup plus près de notre Restauration. Le citronnier, l'ébène, l'acajou, l'if, le palissandre, la loupe d'orme y jouent avec une fantaisie pleine de recherche.

La solennité officielle de l'Empire s'y détend dans un confort moins guindé, plus bourgeois. Partout des bibelots, l'argenterie au poinçon du Vieux Vienne brille dans les vitrines, cafetières, sucriers, pots à crème, chocolatières, plats à tarte et aussi porcelaines blanches à galon d'or ou au semis de fleurettes : tous les accessoires charmants de vos goûters et de vos dînettes, jeunes filles d'il y a six générations, Bien-aimée absente de Beethoven, inaccessibles petites comtesses de Schubert et vous aussi, non moins rieuses et aussi naïves sinon aussi innocentes, chanteuses courtisées un soir ou un été, trente ans plus tôt, par Mozart.

Jadis, en Autriche, tout le monde était musicien et le terrible Radetzky, le feld-maréchal qui, âgé de quatre-vingt-trois ans, réprima la révolte de l'Italie et battit Charles Albert à Novare, se délassait du canon en jouant des sonates. Son piano est là, acajou et bronzes, avant que nous entendions le quatuor *Pro Arte* jouer du Haydn, du Mozart, et un très beau mouvement du second quatuor de M. Théodor Berger, le vieux piano fera vibrer de son mieux ses cordes pour réveiller un impromptu de Schubert. Dehors, un vent tiède fait frémir les tendres feuilles du tilleul, une branche d'amandier, dont l'été trop court ne mûrira point les fruits, s'encadre dans l'arc d'une fenêtre gothique, et, en face de moi, assise sur une chaise, gothique elle aussi, une jeune femme blonde balance selon le rythme de la musique son visage au teint brillant et doux comme la fleur de l'amandier.

Les théatres.

C'est le théâtre que je devrais dire, car je n'ai été qu'à l'Opéra. On a bien cherché à nous entraîner au Burgtheater pour voir le *Don Carlos* de Schiller : j'ai préféré avouer franchement que le théâtre parlé a peu d'attraits pour moi et aller entendre les *Noces de Figaro.*

J'espère que l'hommage à Mozart a fait pardonner l'offense à Schiller, qui, après tout, n'est pas Autrichien, mais il reste l'offense au Burgtheater, institution aussi importante aux yeux des Viennois que la Comédie-Française l'était pour les Parisiens il y a cent ans.

Lorsque les Russes, en 1945, ont mis le feu au Burgtheater, ayant eu l'originale idée de faire cuire leur soupe sur la scène, une souscription volontaire a réuni des fonds considérables pour sa restauration, tandis que la troupe jouait chaque soir dans la salle du Ronacher, le grand music-hall de Vienne. A propos de cette souscription, on m'a raconté une délicieuse histoire : les quêteurs pour la restauration entrent dans une boucherie — il ne faut rien négliger — et exposent au patron le but de leur collecte. Celui-ci les écoute attentivement, quand ils ont fini d'expliquer leur affaire, il ouvre son tiroir-caisse et leur donne 5 000 shillings (70 000 francs).

Certes, la boucherie est une riche et noble corporation, pourtant la magnificence du don surprend un peu les quêteurs. Ils se confondent en remerciements et assurent au généreux mécène que deux fauteuils lui seront réservés pour le gala de réouverture du Burgtheater, alors lui, très simple :

« Merci, vous êtes bien gentils, mais ce n'est pas la peine, ce qui m'intéresse surtout là-dedans, c'est de pouvoir bientôt revenir au Ronacher chaque samedi, comme autrefois. »

Ce n'est pas au Ronacher, je le jure, mais à Mozart que j'ai consacré la soirée conquise sur Schiller. La troupe de l'Opéra jouait *Les Noces de Figaro* dans la salle des Redoutes et, bien que l'acoustique soit un peu trop sonore, c'est sans doute un des endroits du monde les mieux faits pour y goûter pleinement Mozart. La salle où les tapisseries de Bruxelles et de Beauvais déroulent sur des murs blanc et or une suite de fêtes galantes et de jeux champêtres, la scène sur laquelle s'ouvre l'escalier à double révolution par où descendra la comtesse comme descendaient jadis les impératrices, les lustres de cristal de Bohême allumés comme pour un bal et relayés discrètement quand il le faut par des projecteurs, tout cela constitue un spectacle d'un raffinement délicieux. Certes, peu d'œuvres s'accommodent de ce cadre de style et de ces décors réduits à presque rien : *Le Mariage secret, L'Enlèvement, Cosi Fan Tutte, Les Noces, Le Barbier, Cendrillon, L'Italienne, Don Pasquale*, mais en faut-il davantage pour former un répertoire ? Le succès de festivals comme Aix et Glyndebourne semble prouver que non.

Magnifiquement réinstallé, dans son bâtiment reconstruit, l'Opéra de Vienne est redevenu le premier théâtre de musique du monde. La salle reproduit assez fidèlement les lignes de l'ancienne, mais dans des couleurs plus claires et plus brillantes et avec des dispositions plus confortables pour le spectateur. Toutes les parties consacrées à la réception, vraiment mesquines autrefois, ont été transformées luxueusement et une double enfilade de foyers et de salons, ornés, côté cour, de tapisseries, côté jardin,

de mosaïques de marbre, forme un cadre éblouissant pour les réceptions. Enfin, la scène a reçu tous les perfectionnements de la technique moderne, elle a cinquante mètres de profondeur, soit vingt de plus que celle de la salle Garnier, son plateau est équipé d'ascenseurs qui permettent de faire monter ou descendre à volonté l'une ou l'autre de ses parties, et elle dispose d'une scène tournante et d'une seconde scène latérale : seul le nouvel Opéra de Berlin-Est, dans des dimensions d'ailleurs plus restreintes, possède de semblables agencements.

Comme nous le disait Herbert Von Karajan, dont l'activité prodigieuse s'étend à la direction musicale, à la mise en scène et à l'administration : « Avec un pareil instrument, de pareils moyens, il n'est plus permis de faire quelque chose de médiocre ! » Tous les spectacles auquels j'ai assisté : *La Walkyrie* et *Othello*, sous sa direction, comme *Elektra* sous celle de Karl Boehm, étaient de la qualité des Festivals de Salzbourg ou de Bayreuth; or, sauf *Othello*, chanté par des artistes italiens, il s'agissait de représentations de répertoire, exactement comme pour celles de Mozart à la Redoute.

Il n'est pas sans intérêt de dire un mot des mises en scène de Vienne. Certaines, comme *Othello* ou *Elektra*, sont dans l'esprit de ce qu'on fait en Europe Centrale depuis une trentaine d'années ; des tableaux de style admirablement éclairés et équipés de vastes constructions. Dans *Othello* par exemple, le décor du troisième acte où le More reçoit l'envoyé de Venise est une immense salle ceinturée d'une double rangées d'arcades ogivales dont chacune retombe sur une véritable colonne. Pour Wagner, on s'est naturellement inspiré des solutions hardies de Wieland Wagner à Bayreuth. *Tannhäuser* est joué sur un fond d'or, dans le style des miniatures médiévales et le public viennois, toujours aussi conservateur, regrette les décors romantiques d'autrefois. Pour la *Walkyrie*, tout en proscrivant l'anecdote et le pompiérisme, on a su garder au décor une certaine réalité plastique : le défilé où Brünnhilde apparaît à Sigmund donne une impression de montagne dure et hostile et le rocher des Walkyries a plus de caractère que la plate-forme circulaire de Bayreuth, tout en permettant plus de variété dans les évolutions des personnages. Ainsi, par un compromis très étudié entre la tradition et les intelligentes audaces du petit-fils de Wagner, on a grande chance d'avoir dégagé un style qui devrait durer un demi-siècle.

Il faudrait, pour épuiser les fastes de ce voyage musical, parler du concert de la Philharmonique, avec la *Symphonie domestique* de Strauss, dont Boehm réussit presque à effacer les longueurs, de la soirée de l'Orchestre Symphonique avec une *Pastorale* ravivée, rajeunie d'être entendue si près de l'excursion où nous avons parcouru la vallée qui l'inspira. Il faudrait parler de cet après-midi au monastère de Klosterneubourg, où les chanoines Augustins gardent depuis 1181 le plus beau joyau de l'orfèvrerie du Moyen Age, l'autel d'émaux de Verdun, et le gardent bien, puisque, vers 1300, dans un incendie, ils n'hésitèrent pas à employer

faute d'eau leur vin blanc pour éteindre les flammes qui menaçaient ce trésor. (On comprend qu'au bout de six siècles le souvenir d'un événement aussi extraordinaire dans les annales monastiques ne soit pas effacé !)

Là, sur l'orgue du XVIe siècle, le professeur Heiller, le premier organiste d'Autriche et probablement du monde, a donné pour nous un concert où les timbres des jeux anciens paraient de toute leur saveur originale les œuvres des vieux maîtres, des Pachelbel et des Muffat. Il faudrait enfin raconter ce goûter-concert auquel nous ont invités les Petits Chanteurs de Vienne dans leur palais. Là, nous avons pu apprécier, autant que leurs motets *a cappella*, le café au lait que le prélat qui les dirige a tenu à nous servir lui-même avec le plus délectable, le plus moelleux des *kugelapfel !*

VIEILLES RUES ET VIEUX PAPIERS.

Le feu du ciel a détruit presque toutes les villes d'Allemagne, le rideau de fer ne permet guère d'aller visiter Prague, mais les villes d'Autriche, Vienne comme Salzburg, Innsbruck comme Gratz, ont conservé intacte cette atmosphère d'autrefois, qui faisait le charme de l'Europe Centrale. Dans la ville intérieure, labyrinthe de rues étroites au cœur de Vienne, presque rien n'a changé depuis le XVIIIe siècle. En face de la bibliothèque de la Cour, où Fischer von Erlach a édifié la plus admirable salle baroque du monde, les quatre grosses cariatides du palais Pallavicini ont l'air de se raconter des histoires en rentrant du marché, sur les façades de la rue des Seigneurs, Hercule n'en finit pas d'étouffer Antée, ni Enée de sauver Anchise.

Derrière Saint-Etienne, si Mozart revenait dans sa maison, il sentirait en traversant la cour la même odeur de goulach, en montant l'escalier la même odeur de moisi et, au fond de son appartement, dans le petit bureau orné de stucs framboise par le locataire qui l'y avait précédé, il croirait simplement, en voyant vides les pièces où il a écrit *Figaro*, que ses créanciers ont fait saisir les meubles. Quant à Beethoven, s'il tournait la clef dans la serrure des cinq ou six logis qu'il habita, il n'aurait qu'à s'asseoir devant le piano forte, à lire dans le cahier de sonates ouvert sur le pupitre et le grand sourd entendrait sa musique intérieure sous les gémissements de l'instrument désaccordé.

Mes pas ont erré longtemps dans ces rues si étroites que l'œil ne peut saisir que par fragments l'ordonnance des façades. Je suis entré comme il y a trente ans dans ces boutiques d'antiquaires où les cristaux de Bohème et les porcelaines de Herend forment le plus amusant fouillis avec les anges sculptés, les chasubles brodées, les moulins à café turcs, les yatagans et les narguilés. Je suis allé revoir le ministère des Finances, rue Porte-du-Ciel et les lourdes sculptures de l'escalier où des mineurs avec le justaucorps et le chapeau en pot de fleurs offrent à un Mercure aussi nu que peut l'être un dieu les trésors arrachés à la terre. Puis, je suis

revenu à l'ancien ministère de l'Intérieur, Wipplingerstrasse. En 1923, j'ai travaillé tout un été dans ses caves, aux Archives de la Police et, sans tirer ma montre, je savais qu'il était midi quand le concierge jetait du grain à ses poules dans la cour.

Les Archives de la Police ne sont plus là. En 1926, fâcheuse inspiration, on les a transportées au Palais de Justice et, l'année suivante, elles ont brûlé au cours d'une émeute. J'ai eu soudain envie de voir ce qui restait de cette fabuleuse masse de documents où j'avais trouvé tant de pièces si curieuses sur Mme de Staël, et où j'avais commencé en 1925 à copier les rapports sur Stendhal, dilettante à Milan, puis consul à Trieste.

Les Archives de la Police, ou plutôt ce qui en reste, sont revenues dans leur ancien quartier, Wallnerstrasse, juste à côté de la première ambassade de la France républicaine à Vienne, du palais où Bernadotte provoqua une émeute pour avoir pavoisé son balcon avec un trop grand drapeau tricolore.

Des pièces concernant Stendhal, je savais depuis longtemps qu'il ne subsiste rien. Des dossiers de 1808 et 1812, sur Mme de Staël que j'avais heureusement publiés [1], il ne reste rien non plus, mais j'ai trouvé diverses choses la concernant. D'abord, datés d'octobre 1815, des rapports de Milan sur son voyage aux lacs italiens et son séjour chez le duc de Melzi : respectés par les flammes, l'eau des pompes les a rendus presque illisibles. En outre, il y a plusieurs pièces concernant Corinne dans les dossiers de 1816 et 1817 relatifs à Fouché et à l'ex-reine Caroline de Naples. J'ai feuilleté les liasses contenues dans une douzaine de cartons : le feu les a toutes léchées et a carbonisé leurs coins et leurs bords. Au bout de cinq minutes, j'avais les mains noircies comme un ramoneur. Tant valait-il continuer et j'y ai passé quatre heures.

Dans le carton 744, j'ai trouvé un document qui m'a paru mériter d'être copié, le voici :

Extrait d'une lettre de Mme de Staël.

Voyez le duc d'Otrante (Fouché), en passant à Dresde pour vous rendre à Carlsbad. Je désire qu'il fasse sur vous l'impression qu'il a toujours faite sur moi. C'est l'homme du monde avec lequel je me suis trouvé le plus d'esprit.

Pressez-le d'écrire ses Mémoires, *je sais qu'il n'a pas besoin de justification, mais il faut qu'il dissipe les ténèbres dont on ferait sortir beaucoup de pauvretés. Tant de gens ne répètent que ce qu'ils ont entendu aux portes !*

Dites-lui que ses amis seraient contrariés de son silence, je suis d'avis qu'il réponde aux derniers des hommes, le mépris qu'il a pour eux doit céder à son amour pour la vérité.

1. En 1925, dans la *Revue de Paris* et dans un volume : *Madame de Staël et Maurice O'Donnell* (Calmann-Lévy).

Je ne conserve aucune rancune de ce qu'il m'a dit souvent qu'il ne fallait pas que les femmes fissent parler d'elles. Je ne lui rappelle ce manque de galanterie que pour lui observer qu'il n'en est pas des ministres comme des femmes. Ceux dont on parle le moins ne sont pas les meilleurs, qu'il ne craigne donc pas d'écrire.

Je conviens cependant que tous les esprits sont d'accord sur un point essentiel à son égard : tous admirent l'habileté avec laquelle il a modéré les haines et comprimé les vengeances pendant les Cent Jours, la manière dont il a dompté l'esprit du parti à l'approche de Louis XVIII et surtout la fermeté de courage qu'il a déployée pour empêcher les armées d'en venir aux mains. Quelle que fût la résolution du duc d'Otrante dans ce grand événement de sa vie, tout était sérieux pour lui.

Je ne suis pas du nombre de ceux qui pensent qu'il n'y a que le succès qui ait raison. Cette maxime est bonne pour le présent, mais la postérité ne voit pas d'un même œil que nous, avec elle c'est la morale qui finit par l'emporter.

Un jour, tout le monde reconnaîtra ce que l'on doit de reconnaissance au duc d'Otrante, les souverains auraient vaincu, mais ils eussent vu se briser une partie de leurs forces, les Bourbons seraient remontés sur le trône, mais ce trône eût été placé sur des ruines et dans le sang. Ce qui nous reste de l'élite des légions françaises se serait sacrifié sans aucune chance utile pour la patrie.

Il y a bien aussi des gens qui doivent savoir quelque gré au duc d'Otrante de ne les avoir pas mis à l'épreuve. Ils ne feraient pas aujourd'hui tant de bruit de leur courage en criant qu'il les a privés de la gloire de battre l'Ennemi. J'aime à croire que tous ceux qui se plaignent si haut eussent marché avec ardeur, cependant le vrai courage est plus modeste.

Encore une fois, recommandez au Duc de faire imprimer ses Mémoires. *La méchanceté des hommes vient toujours de ce qu'ils n'ont pas assez de lumière.*

Ce texte figure au milieu de copies de lettres interceptées, dans une chemise datée du mois d'août 1817. Première difficulté : Mme de Staël était morte, depuis le 14 juillet, mais la lettre pouvait parfaitement avoir été confiée à un voyageur quelques semaines auparavant. Ce qui est plus étrange, c'est qu'elle parle de Fouché comme s'il était encore à Dresde, alors qu'il se trouvait déjà à Prague depuis l'été de 1816. Enfin, au début de 1818, Auguste de Staël désavouait une lettre attribuée à sa mère et très favorable au duc d'Otrante qui circulait en Europe. S'agit-il de la même ? De toute façon, ce texte est fort curieux, les sentiments qu'il exprime sont certainement très voisins de ceux que Mme de Staël et ses amis éprouvaient à l'égard de Fouché et s'il a été forgé, le pasticheur fort habile qui l'a fabriqué n'a pas travaillé loin de l'ancien ministre de la Police.

Les cartons concernant Fouché ont été partiellement utilisés par le

regretté Louis Madelin, pour qui d'assez nombreuses copies avaient été exécutées. Par contre, les dossiers concernant Caroline Bonaparte et les autres Napoléonides sur qui veillait la police de Metternich sont une mine à peu près inexplorée encore. En me trouvant seul dans la petite salle de travail du palais de la Wallnerstrasse, comme j'étais le plus souvent seul, il y a trente ans passés, dans les caves de la Wipplingerstrasse, j'ai songé qu'au lieu de dépenser tant d'argent à des enquêtes sur l'enseignement aux Célèbes et la consommation du poisson à Bornéo, les pays qui subventionnent l'UNESCO pourraient peut-être faire dépouiller ce qui devrait les intéresser dans les Archives de Vienne : on découvrirait encore plus d'un document inédit dans les dossiers de la police et dans ceux des Affaires étrangères, au Ballplatz.

JEAN MISTLER

CHRONIQUE DES LIVRES

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

par Millar Burrows *(Robert Laffont)*

Doyen du département de langues et littérature du Proche-Orient à l'Université de Yale, M. Millar Burrows était directeur de l'école américaine de recherches orientales à Jérusalem lorsque les premiers manuscrits dits de la Mer Morte furent découverts en 1947. Depuis lors, il a consacré des années à l'étude des célèbres « rouleaux ». L'ouvrage dont la traduction nous est offerte aujourd'hui, relate en détail l'histoire des découvertes elles-mêmes (échelonnées sur plusieurs années) et les controverses qu'elles ont provoquées. Comme la majorité des savants, M. Millar Burrows admet : 1° que la communauté de Qumran fut étroitement apparentée aux Esséniens ; 2° que ses manuscrits furent composés entre 175 avant J.-C. et 70 après J.-C., cette période s'arrêtant à 40 avant J.-C. pour les écrits non bibliques. Mais il estime qu'on ne peut identifier avec certitude les personnages du fameux Commentaire d'Habacuc : à ses yeux, les hypothèses que M. Dupont-Sommer a exposées sur ce chapitre — notamment dans plusieurs articles publiés par la *Revue de Paris* — ne sont que des hypothèses vraisemblables, parmi d'autres. M. Millar Burrows est encore beaucoup plus réservé sur la théorie qui ferait du « Maître de Justice » de Qumran une sorte de « première édition » de Jésus. Mais il reconnaît volontiers que l'enseignement de Qumran a de nombreuses analogies avec celui de la première église chrétienne de Jérusalem, de saint Paul et du IV° Evangile. Sur ce sujet crucial, le point de vue du savant laïque américain est celui des religieux.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 128.)

LE QUADRILLE SARDA

par MICHEL-AIMÉ BAUDOUY

Résumé des précédents chapitres. — La famille Sarda est la première de la petite ville de Labastide. Zélia Sarda, visage maigre, corps difforme, énergie indomptable, a épousé en 1904 le frère de la narratrice et celle-ci, à la suite de cet événement, s'est installée dans la maison Sarda qu'elle est appelée à ne plus jamais quitter. Après quelques années de mariage Julien meurt des suites d'un accident. En 1918, Félix Sarda, cousin de Zélia, l'épouse. De ce mariage naît Bernard... Après la mort de son père, Bernard, parvenu à l'âge d'homme, se marie avec Claire, fille d'un colonel en retraite. Mais bien vite il se manifeste époux infidèle et après quelques aventures de hasard il a une liaison avec la fille de journaliers espagnols qu'il a installés dans une de ses fermes, à Bramefam... Ces aventures sont adroitement utilisées par Zélia qui joint l'esprit de ruse à l'appétit d'autorité. Il n'est pas un événement de la vie de sa famille dont elle ne cherche à tirer parti. Une de ses initiatives a été de faire élever dans un couvent, Colette, fruit des amours de Bernard avec une servante de la maison... Puis on l'a vue installer chez elle le jeune et beau Philippe Espouy que Claire ne tarde pas à juger fort séduisant. Cette inclination fait aussitôt revenir au foyer un Bernard soudain envahi par l'inquiétude. Le ménage Philippe-Claire ne tarde pas à se réconcilier, ce que souhaitait Zélia, mais c'est bientôt pour s'aviser que l'autorité de Zélia est insupportable, effet que celle-ci n'avait certes pas prévu. Au cours d'une conversation avec la narratrice, Bernard exprime ses rancœurs contre sa mère. On va trouver ci-dessous la suite de ce dialogue.

Il est nécessaire de rappeler ce qui, derrière ou au-dessus de cette trame d'événements, est considéré par l'auteur comme essentiel : l'histoire de la « haine amicale » qui lie la narratrice et Zélia. Le second mari de Zélia avait dû épouser la narratrice ; après son mariage, il est devenu son amant... Dans le tumulte de leur vie, ces deux femmes ne cessent de s'observer, déchiffrant avec avidité les signes apparents de leur roman respectif. Pour Zélia, pourtant, il y a un souci plus pressant encore : sa passion pour le domaine familial. Cette passion est le moteur même de sa vie... et de ce récit.

Bernard se plaignait de sa mère.

— Tu trouves, me dit-il, qu'elle agit bien avec nous ?

— Qu'est-ce que ça te fait, nigaud, de toute façon tu auras tout !

— J'aurai tout ! Mais en attendant... Nous avons parlé à des gens qui s'y connaissent. A part les quatre sous de mon père, je n'ai rien !

— Comment rien ? Et la communauté ?

— Il n'y a pas de communauté !

— Mais si ! Les deux maisons du tour de ville, le Pinier neuf, la Nouvelle Grangette !

Il ricana.

— Tu me croiras si tu veux, mais nous nous sommes renseignés : là-dessus je n'ai rien ! Et tu sais pourquoi ? Parce que ces maisons ont été construites sur le bien de ma mère. Tout lui appartient ! Elle peut en faire ce qu'elle veut !

— Ça c'est trouvé comme ça ! Elle n'a pas de mauvaises intentions !

— Les intentions ça peut changer ! Tu ne vois pas comment elle est ?

Il faisait gros garçon grognon et je me mis à rire malgré moi.

— Pauvre Bernard ! Tu vas chercher des choses ! Elle t'a ramené à la maison, elle est bien contente, je t'assure !

— Elle m'a ramené ! Elle m'a ramené ! Je suis revenu tout seul, non ?

— Oui ! Si tu veux !

Pauvre Bernard ! Je ne m'étais pas trompée ! Zélia avait monté sa grande machine pour rien. Bernard n'avait rien vu.

Je voulus en avoir le cœur net.

— Dis-moi ! Où étais-tu le jour du pèlerinage à Montalba ?

— Chez Rebuffat, aux Quatre-Chemins. Je les ai vus passer en voiture tous les trois !

— Alors tu en as profité pour rentrer à la maison !

— Oui !

— Tranquille comme Baptiste !

Dieu m'est témoin que je ne l'avais pas fait exprès. Le mot était venu tout seul sur mes lèvres. Mais il se trouvait justement que la femme d'un nommé Baptiste avait fait parler d'elle ces derniers temps à Labastide. Je vis Bernard détourner la tête et regarder obstinément quelque chose sur la droite.

Je l'ai dit, mon filleul n'est pas un pense-vite. Les idées avancent lentement à travers son épaisse carcasse. Mais une fois en chemin elles vont leur train jusqu'au bout. Sa méditation dura longtemps.

Que faire ? Tenter de lui faire comprendre qu'il n'était pas « Baptiste » et ne l'avait jamais été qu'en apparence ? Le rassurer en lui expliquant le jeu subtil de Zélia ? C'est ce que je fis.

— Et il y avait beaucoup de monde à Montalba, cette année ? dit-il lorsque je me tus.

— Oh comme d'habitude sans doute !

Il arrêta la voiture devant la porte du dentiste.

Je sortis du couloir dès qu'il eut tourné le coin de la rue et par les petits passages je gagnai l'église.

Lorsque je sortis, le soir était rose et plein d'hirondelles. Rieux est comme Labastide une ville de briques. Mais les gens y sont plus glorieux que chez nous et ont toujours l'air d'être endimanchés.

Bernard terminait une partie de cartes avec deux ou trois gros bonnets de l'endroit. Il parlait haut avec de grands gestes et lorsqu'il m'aperçut commanda un grenache à mon intention. Le soir tombait lorsque nous partîmes.

Bernard avait bu. Tout au long du chemin il me parla de Claire, de ses qualités d'épouse, de ses attentions, de ses ardeurs. Les précisions qu'il me donnait étaient telles qu'à plusieurs reprises je dus lui dire : « Garde ça pour toi, Bernard ! »

Lorsque nous arrivâmes, Zélia nous attendait à l'angle du portail.

IX

Le 1er septembre, Claire eut un accident. Durant quelques heures la maison fut sens dessus dessous. Dupuy assura qu'il n'y avait pas à s'inquiéter. Il est vrai que lui ne s'inquiète jamais. « Pour cette fois, c'est foutu ! dit-il rondement. Vous n'avez plus qu'à recommencer ! »

Il ordonna le repos allongé. A moi il me dit : « C'est du travail de vieux ! » et il fit la grimace. Zélia fut touchée. Plus que Claire. Bernard partit pour la chasse dans une métairie du Terrefort. Il emmena Philippe. J'avoue que cette décision soudaine me surprit et m'inquiéta.

Deux hommes seuls, par les ravins et les bois du Terrefort ! Un accident de chasse est si vite arrivé !

Je vivais le cœur suspendu, l'oreille aux aguets. Lorsque la porte s'ouvrait je me penchais sur l'escalier. Ce n'était rien. Des métayers qui apportaient des corbeilles de chasselas. Ils restèrent là-haut une bonne semaine sans donner la moindre nouvelle.

Ce fut la pluie qui les fit revenir. Un soir je les trouvai dans la cuisine, debout devant la cheminée, tout crottés, la botte lourde de boue, l'habit fumant. Ils sentaient la sueur et le chien mouillé. Ils parlaient à grosses voix pleines de rires.

En ces quelques jours ils s'étaient attachés l'un à l'autre.

Je m'explique les choses à ma manière. Mais je ne crois pas me tromper beaucoup. Philippe, enfant choyé, découvrait les rudes jeux que les mères poules interdisent et la camaraderie d'un homme de quarante ans qui n'était pas son père.

Pour Bernard, les choses devaient être plus complexes. Je me demande si je n'avais pas eu raison de craindre. Les Sarda à moins de gros risques n'y vont pas par quatre chemins. Il est vrai que cette fois le risque était gros. Bernard dut se dire que tout le canton trouverait une raison à

l'accident de chasse. Le procureur recevrait des nouvelles. Et puis, en Bernard, il y avait du Félix qui n'était pas de la vraie trempe Sarda.

D'instinct il tourna la chose plus finement et, tout compte fait, à cette époque c'était moins à Philippe qu'à sa mère qu'il en voulait.

« Tu as mis ce coucou dans mon nid ! C'est entendu, je le prends à mon compte ! »

Les vendanges donnèrent à Bernard et à Philippe l'occasion de nouvelles parties.

Labastide sentait le moût et toute la ville était un peu enivrée par ces parfums qui couvraient le patchouli des coiffeurs et jusqu'à l'odeur de cire à cacheter du bureau de poste. Claire, dolente, prolongeait sa convalescence.

Zélia, je l'ai dit, avait été vivement touchée par l'accident qui dérangeait ses vues lointaines. Involontairement peut-être, elle marquait quelque humeur à Claire qui n'avait pas su protéger comme il fallait le futur propriétaire des biens Sarda.

Claire avait versé deux ou trois larmes, de convenance je présume, et qui ne signifiaient pas grand'chose : la fibre maternelle, comme on dit, n'avait pas été encore bien éveillée.

Je passai quelques après-midi auprès de sa chaise-longue. Nous parlions de la pluie et du beau temps comme il arrive quand on aurait trop à dire. Pour l'une comme pour l'autre, l'intérêt ne renaissait que le soir lorsque rentraient nos vendangeurs. Claire observait son mari et Philippe, et moi j'observais Claire.

Nul doute qu'elle n'ait éprouvé les mêmes inquiétudes que moi. Elle mit plusieurs jours à démêler ce qui se passait exactement dans l'esprit de Bernard. Je l'aidai par quelques remarques qui apaisèrent son inquiétude. D'ailleurs elle ne demandait qu'à être rassurée.

Claire est une personne raisonnable, qui prend des choses une vue réaliste. Cela surprend chez une blonde qui semble effacée et sentimentale. Et certes, sentimentale elle l'est, à sa manière : elle tire parti de tout et prend son bien où elle le trouve.

Du départ comme du retour de Bernard, elle avait tiré divers profits. (Je n'ai pas besoin de mettre les points sur les i.) Et voilà que se présentait une situation nouvelle, inattendue. C'était plaisir de voir comment elle s'apprêtait à faire face à ce nouvel état de choses.

Je la devinai d'abord incrédule et même un peu inquiète. Cette incertitude du début contribua beaucoup à prolonger la convalescence de la chère malade : une chaise-longue est un bon observatoire au sein d'une famille. Et puis, ma foi, il lui fallut bien se rendre à l'évidence : Bernard et Philippe étaient devenus de bons amis, de vrais amis.

Un vendredi après-midi, alors que Zélia et Claire venaient de partir pour le cimetière, je descendis, attirée par des éclats de voix venant de la salle à manger.

J'y trouvai Bernard et Philippe installés à la table et penchés sur un

amas de journaux déployés. Philippe tenait un crayon à la main et inscrivait des chiffres sur une feuille blanche.

A mon entrée Bernard se retourna. Son premier mouvement fut de me jeter à la porte, je le sentis bien. Philippe avait levé la tête et attendait.

Je pris mon temps. Si je gênais qu'on me le dise !

— Entre, grogna Bernard.

— Vous lisez les nouvelles ?

— Non, nous ne lisons pas les nouvelles !

Il y avait en lui un gros contentement qui ne demandait qu'à s'étaler :

— Nous sommes en train de faire fortune, figure-toi !

Il se mit à rire et se tourna vers Philippe :

— Combien, dis-lui un peu !

— Dans les huit cent mille, moins les frais.

— Huit cent mille ! Ça ne te dit rien ?

— Huit cent mille quoi ?

— Huit cent mille francs, tiens ! Et ce n'est pas fini !

— Non, ce n'est pas fini, dit Philippe. Je vais écrire à Mamie. Je serais bien surpris si elle n'était pas dans le coup. Elle nous donnera des tuyaux !

Il me fallut une bonne semaine pour comprendre de quoi il s'agissait. J'avais pensé d'abord à la loterie. Mais ce n'était pas cela. On peut imaginer si je fus attentive. Mais l'attention n'est pas tout. Les vieux Sarda ne citaient pas de chiffres. Ceci était tout à fait nouveau. Je devinais seulement qu'un gros coup se préparait à l'insu de Zélia.

— Vous savez, me dit Claire un jour — comme si je pouvais savoir — vous savez que Bernard a acheté une voiture ?

C'était donc cela ? Je fus déçue, je l'avoue !

Mais très vite je compris que derrière l'auto il y avait autre chose. Il était question de grosses sommes. Claire parlait à présent de « un million et quelque, net ».

Un jour je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mais tout cet argent est à vous ?

— Tout à fait à nous ! Nous sommes partis de ce qui est revenu à Bernard sur les bêtes de Bramefam. Ma belle-mère n'a rien à y voir !

Voilà qui était net ! On n'amasse pas une fortune en trois mois ! C'est du moins ce que je croyais. Mais il paraît que si ! Le fils de cette dame Furst avait donné des conseils. (C'était ça les fameux conseils !) Et les conseils étaient bons ! La preuve ! De son côté, Alice avait « conseillé de prendre les bénéfices sur les trois quarts au moins ». C'est ce que Bernard avait fait.

Je répète les paroles de Claire sans y rien comprendre. Mais ce que je voyais bien c'est le ton de passion avec lequel elle parlait de ces choses qui me donnaient le vertige. L'auto n'était que broutille à côté de ce qu'il y avait derrière. Claire parlait aussi de terrains à Toulouse.

On comprendra que dans tout ce remue-ménage j'aie un peu perdu

mes manchettes. Il y eut des allées et venues, des visites de Miguette qui me rapportait les on-dit de Labastide affolée par les bruits qui lui revenaient aux oreilles sur les mouvements de la fortune Sarda.

Je fis la bête. Ce ne fut pas bien difficile. On crut que les chiffres étaient encore plus gros qu'on ne le disait.

Mais l'argent n'est que l'argent ! Et s'il n'eût été question que de gros sous, je ne me serais pas attardée aussi longtemps. Dieu merci, le quadrille Sarda reprit sur une musique nouvelle. Zélia jouait trop parfaitement l'ignorance pour n'être pas au courant de ce qui se passait.

Je ne puis préciser la date du jour où descendant de très bonne heure (j'allais renouveler ma provision de sucre en pierres), je trouvai Zélia en train de prendre un bain de pieds : je sus qu'elle allait faire visite à son notaire.

Le notaire dut lui expliquer le mystère de cette fortune qui tombait subitement entre les mains de Bernard, et dans laquelle — Claire me l'avait assuré — elle n'était pour rien. Zélia se résigna à l'expectative parce qu'il n'y avait sans doute rien d'autre à faire.

La voiture arriva un samedi soir. C'était une de ces grosses noires qui ont le derrière en forme d'œuf. Philippe qui conduisait la laissa au milieu de l'aire pour que nous puissions l'admirer à notre aise.

Zélia vint sans se faire prier et s'assit même sur les coussins de derrière, à côté de moi. Bernard nous montra toutes les commodités ; l'éclairage, le chauffage, les glaces, le cendrier, et un petit coffre qui s'éclairait lorsqu'on ouvrait la porte.

Nous étions là, comme autour d'un carrosse magique, tandis que les chauves-souris allaient et venaient au-dessus de nos têtes en poussant des cris aigus. Le carrosse fut remis sous le hangar.

J'ai parlé de quadrille. Il est une figure des Lanciers où l'un des danseurs se tient à l'écart tandis que les trois autres virevoltent sur le devant de la scène. C'est cette figure-là que les Sarda nous dansèrent un grand bout de temps.

« Une voiture, c'est fait pour rouler ! » proclamait Bernard. Et le carrosse roulait, je vous l'assure. Tous les prétextes étaient bons : le beau temps et la pluie, les marchés et les foires, le cinéma, les invitations et les parties de chasse.

Philippe était de toutes les sorties. Ah ! il n'était plus question de roman à présent ! Zélia assistait à tout ce train sans souffler mot. Ma foi, je l'admirais car je sentais bien que son calme apparent n'était fait que du sentiment de son impuissance. Pour la première fois de sa vie, les rênes du pouvoir lui échappaient.

Comme tous les vieux je ne dors guère. En ces temps-là il me plaisait d'attendre l'arrivée de la voiture avant de dormir. J'entendais Bernard et Claire entrer dans leur chambre. Puis la fenêtre de Philippe

s'éclairait et illuminait mon nid d'hirondelle. Lorsque l'obscurité revenait, je me mettais à compter des moutons.

Une nuit, Philippe tardant à rentrer chez lui, je me levai. Je songeais à la petite fenêtre de l'escalier qui donnait sur la cour. J'ouvris ma porte et avançai vers l'escalier. La place était prise. Zélia était là, au-dessous de moi, immobile comme une araignée au seuil de son trou.

X

Les événements qu'il me reste à conter furent très mal compris à Labastide. On y vit seulement un conflit de générations. Les haines entre belle-mère et bru sont communes. Le prestige Sarda ne changeait rien au fond.

Ici, il faut que je revienne à Claire, Claire, la mal nommée. Même dans les moments où elle me paraissait le plus limpide, elle me trompait.

Je n'en crus pas mes yeux le jour où je vis Claire vêtue d'un pantalon noir, d'une veste rouge, du rouge aux lèvres, du rouge aux joues, les cheveux cuivrés.

Zélia crut à un défi. Ce n'était que le terme d'une évolution. La larve devenait insecte parfait.

Ah ! il était loin le temps des toux de poitrinaire et des tisanes trop sucrées !

On se souviendra qu'au retour de notre voyage à Rieux — chez le dentiste — Bernard m'avait fait des confidences que je ne lui demandais pas. Mais un homme qui a bu dit sa vérité profonde. Et si j'interprète bien les paroles de mon ivrogne, les élans de Claire dépassaient ceux de sa chèvre d'Espagne.

Je réfléchis là-dessus. Claire est loin d'être sotte. Au cours de son demi-veuvage elle avait dû prendre des résolutions. Et je me demande ce qui serait arrivé si Philippe n'avait pas été l'innocent chérubin que, Dieu merci, il est resté.

Est-ce que je complique ? Je ne le pense pas. Claire ne pouvait être à ses yeux qu'une vieille femme. Tout est pur aux purs. S'il reçut des avances, il les prit pour de l'amabilité et y répondit par des gentillesses de garçon bien élevé.

Oui, à bien y regarder, le retour de Bernard résolut bien des questions !

J'ai dit : « Bernard reprit sa place. » En réalité, c'est Claire qui prit sa vraie place et rompit en sa faveur l'équilibre Sarda.

Zélia ne s'y trompa pas. Contrairement à ce que pensaient les gens, elle ne prit pas ombrage du train nouveau mené par les jeunes Sarda. L'auto, le rouge aux joues, les cheveux cuivrés, les pantalons, les sorties à droite et à gauche, c'était le mouvement de l'époque, ce qui correspondait au tilbury à roues caoutchoutées, aux faux-culs et à la robe vert amande que Zélia portait au temps de sa propre gloire. Elle n'est pas si bête ! La fortune raflée sur les pétroles n'était pas de la poudre aux yeux.

Le notaire avait dû la fixer sur ce point. Et elle n'eût pas été Sarda si pareille réussite ne l'avait impressionnée. Elle savait que le bien Sarda ne courait pas à vau-l'eau comme quelques imbéciles le croyaient à Labastide. Il n'était question ni de dissipation ni de gaspillage. Ces sorties, ces visites, ces relations que Claire entretenait à présent n'étaient pas de simples amusements. Je la vis jour après jour s'enrichir d'idées nouvelles, pousser Bernard à s'intéresser aux coopératives, aux laiteries, au stockage des blés, à la sélection des bêtes et des semences.

En fait, Claire devenait la maîtresse femme que Zélia avait été en son temps. Et lorsque la jeune expliquait à la vieille le pourquoi et le comment de certaines nouveautés, je les voyais pareillement passionnées.

Et pourtant, cette communion apparente dans la sauvegarde des biens de la terre ne m'en faisait pas accroire ; Zélia haïssait Claire, je le sentais, j'en étais sûre. Et j'en revenais toujours à la question : quels secrets surprend Zélia les nuits où elle épie à la lucarne de l'escalier ?

Je mis plusieurs semaines à découvrir la vérité.

En ces temps de Noël et du Jour de l'An qui marquèrent un redoublement de sorties et de fêtes en nombreuse compagnie dans les propriétés voisines, l'attitude de Zélia devint encore plus parlante.

Il fallut me résoudre à quelques démarches prudentes. Mais j'allai à la bonne source : les domestiques.

J'échangeai quelques mots ici et là, les jours de marché. J'appris qu'à plusieurs reprises Bernard avait quitté ces réunions « fin soûl », mais que « la jeune dame s'en arrangeait très bien avec le jeune homme ». On pouvait l'entendre de plusieurs façons.

Je faillis accorder quelque crédit à une réflexion de Miguette : « Qu'est-ce qui se passe dans ces auberges, les jours de marché ? Et où sont les deux autres lorsque ce pauvre Bernard se promène sur le foirail ? »

***

Un jour de grand gel — c'était vers la mi-janvier — Zélia et moi étions seules à la maison. Par la fenêtre du salon, nous regardions virevolter des bouts de paille que le vent de glace soulevait sur le pavé sec et blanc comme un os.

Passe Miguette venant du côté du pont, les jupes troussées sur ses jarrets maigres. Elle nous vit derrière nos vitres mais n'en fit pas cas. Sa visite n'était pas pour nous, elle était pour Mme Bourniquel, la veuve de l'ancien agent voyer.

— Allons, dit Zélia, il va se tailler quelques beaux costumes pour quelques-uns ou quelques-unes !

— Peut-être bien pour nous, dis-je.

Zélia leva la tête et me regarda par-dessus ses lunettes.

— Miguette t'a dit quelque chose ?

Je saisis la balle au bond et répétai les propos de ma vieille amie.

Zélia pinça le mince ourlet de ses lèvres et grommela les épaules hautes :

— L'idiote ! Comme si je n'avais pas pris mes informations !

— Moi, dis-je avec élan, bien franchement, je ne crois pas que Claire et Philippe...

— Quand il y aura quelque chose, ça se saura ! Je t'assure que ça se saura !

— Tu feras battre le tambour sur le tour de ville ? dis-je en riant.

— Non ! Ça se passera ici !

Je frémis. Je songeais à de sombres histoires dont on ne parle qu'à mots couverts, à la jeune femme du Pinier, par exemple, qu'on dit malade et qu'on ne voit jamais. Le mari est un demi-idiot et il y avait un jeune domestique...

Durant plusieurs jours, cette histoire trotta dans ma tête.

Il était évident que Zélia attendait quelque chose. Quoi au juste ? Un faux pas de Claire ? Un flagrant délit qu'on eût tenu secret, mais qui eût rabaissé sa bru, étouffée de honte, écrasée sous le pied ?

Je simplifie mais *grosso modo* c'était bien là l'espoir secret de Zélia.

Le poste de guet à la lucarne du grenier était occupé par Zélia, mais dans une maison comme la nôtre il est d'autres recoins. Je me mis à observer avec passion. Au bout de quelques jours, je sus que Claire connaissait notre manège. Elle se savait épiée. Mais sa finesse est d'une autre qualité que la nôtre. Comme elle devait nous mépriser !

Je me flatte d'avoir découvert la première ce qui crevait les yeux. Philippe et Bernard passaient tout leur temps à la chasse au colvert le long de la rivière gelée. Lorsqu'ils rentraient, crottés comme des barbets, ils s'attardaient dans la cuisine et plaisantaient avec les femmes de journées.

Nous nous tenions dans le salon. Claire tirait l'aiguille. (Elle venait d'entreprendre la broderie d'une nappe d'autel).

A l'arrivée des deux hommes, elle reposait ses deux mains sur son ouvrage, elle écoutait et souriait. Ah ! ce sourire ! Le bruit des grosses bottes, les deux voix alternées, les gros rires, ce double encens qu'elle respirait... Le bonheur ! C'était à en crier !

Elle se levait enfin. Allait à ses deux hommes, les palpait, retirait leurs vêtements, jouissait de leur joie, de leur amitié.

Le flagrant délit était là. Il n'y en aurait pas d'autre !

Tout compte fait, Bernard ne se tenait pas plus mal que n'importe lequel de nos grands propriétaires, gros mangeurs et gros buveurs. Et, ma foi, de sa personne, il était plutôt bien. J'en sais plus d'une qui en eût fait ses beaux dimanches. Claire en tirait un bon usage et il avait sa part dans son bonheur.

L'autre part lui était donnée par le charmant Philippe.

Vers le même temps, nous vint le bruit que Bernard fourrageait dans l'une de nos métairies. Il y avait là une forte fille sur qui « tout, sauf

l'autobus, était passé dessus ». (C'étaient là les propres paroles de Zélia.)

— Nous allons bien voir, à présent ! me dit-elle.

Qu'espérait-elle ? Une réaction violente de Claire ? Je lui assurai qu'il ne se passerait rien. Et c'est moi qui voyais juste. Il ne se passa rien en effet. Le bonheur de Claire ne fut pas altéré le moins du monde.

— Vois-tu ! grondait Zélia.

— Qu'est-ce que tu voudrais au juste, qu'elle s'arrache les cheveux ?

Entrée dans l'Ordre Sarda, Claire en faisait éclater les règles. Elle acceptait le bonheur des épouses Sarda qui est de fondation, mais ce bonheur hypocrite n'était qu'un paravent qui masquait un autre bonheur : le Bonheur.

L'Ordre Sarda était non point bafoué mais pourri, par une maladie hors nature — je veux dire hors de la nature Sarda. Je ne sais quel nom donnait Zélia à ce mal qui suscitait sa haine. Peut-être ne songeait-elle même pas à lui donner un nom.

Mois, qui ai lu quelques romans, je l'appelais : l'amour. Mais aucun Sarda ne sut jamais ce qu'était l'amour.

XI

Vers la mi-février, Philippe partit pour Nice où sa mère séjournait. Quelques jours plus tard, Bernard et Claire entreprirent un voyage dans les Charentes, avec un couple de leurs amis. Voyage d'agrément et voyage d'affaires. Il était question de bétail et de laiteries coopératives. Zélia disait qu'il s'agissait surtout de faire rouler la voiture. Mais elle disait cela sans acrimonie et avec un air de contentement qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille.

Mais à cette époque je traînais un mauvais rhume qui me retenait à la chambre. J'étais sans goût et sans appétit. En fait, j'étais si mal en point, que je ne pris même pas garde aux paroles de sollicitude de Zélia, qui, en toute autre occasion, m'eussent paru suspectes.

Un jour, à l'heure de midi, je l'entendis qui criait du bas de l'escalier : « Entre ! C'est la porte en face ! »

On tâtonnait sur le palier. Je vis entrer une fille maigre, brune, au visage chiffonné, l'œil farouche sous le sourcil noir. Elle me salua d'un brusque mouvement de la tête et, le plateau appuyé sur son ventre, attendit en rougissant jusqu'aux cheveux.

Sans l'avoir jamais vue, je la reconnus tout de suite : Colette.

— Pose ça, là ! dis-je en refermant la porte.

Mes pensées tourbillonnaient. La petite rabattait machinalement sur ses bras maigres les manches de son sarreau. La ressemblance avec Bernard n'était pas frappante, mais l'air Sarda y était et même quelque chose de Zélia : le front et l'arcade sourcilière.

— Quand es-tu arrivée ? dis-je, pour rompre le silence.

— Ce matin.

— Tu te plairas ici ?

— Oui !

Le timbre, la sécheresse de cette voix, c'était aussi Zélia.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans et demi.

Le croira-t-on, c'était moi la plus intimidée.

Pendant une bonne heure, je tournai en rond dans mon nid d'hirondelle. J'avais la fourmi aux jambes et le feu aux joues.

Miguette, venue prendre de mes nouvelles dans l'après-midi, courut répandre le bruit que je lui avais tenu des propos sans suite et que je sentais l'alcool à plein nez.

Cette fois, je n'en disconviens pas. La tisane à l'eau-de-vie est une vieille recette de Dupuy qui, lui non plus, ne crache pas sur la bouteille. Quant à l'exaltation, il y avait de quoi !

Qu'attendait Zélia de la venue de cette bâtarde ? Et d'abord, sur quel pied était-elle admise ici ? Officiellement, c'était une petite servante. En fait, c'était une charge de dynamite dans la maison.

J'avais hâte de descendre, on le comprend. Mais ma grippe traînait. Mes tisanes corsées ne me guérissaient pas aussi vite que je l'aurais voulu.

J'avais espéré que Zélia me prendrait sous son étendard, mais elle ne monta pas et je compris que cette fois encore elle conduirait sa partie seule.

Je me décidai à faire venir Dupuy.

Il entra tout en dos et en ventre avec cette odeur de vieille pipe qui imprègne sa barbe et son gros pardessus. La montée de l'escalier avait réveillé son asthme. Haletant et postillonnant, avec des peuh ! Peuh ! il dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette « peau » que vous avez ramassée ?

Il devait bien être le seul à Labastide à ne pas le savoir. Mais cela ne m'étonnait pas. Dupuy va son train et vit comme un sanglier.

— A quoi vois-tu que c'est une « peau », espèce de grossier ?

— Ce n'est pas une « peau » ? Ça m'étonnerait !

— Mais à quoi vois-tu ça ?

— A l'œil et aux lèvres en rebord de pot de chambre ! C'est le signe de...

Ici il dit un mot en latin ou je ne sais en quelle langue.

Il m'ausculta en faisant ses remarques habituelles sur mon anatomie. Je suis accoutumée à ses manières et j'ai grande confiance en lui. Nous nous connaissons depuis toujours et je le sais beaucoup plus savant qu'il n'en a l'air.

— Je vais te f... une de ces saloperies qui guérissent tout. Tu t'en tireras encore cette fois ! Et puis tu me feras le plaisir de sortir de ce trou. Il fait beau. Va prendre l'air au Ramier !

Il faisait beau en effet, avec un fond de douceur qui annonçait le temps

de Pâques. Mais je n'allai pas sur le Ramier. Le Ramier ne m'intéressait pas.

— Autant celle-ci qu'une autre ! dit brièvement Zélia pour couper court à toute explication. Comment la trouves-tu ?

— Assez gentillette !

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Elle te parle ?

A la manière dont Zélia vrillait sur moi son regard aigu, je sentis l'accusation : tu lui as parlé de ce qu'il fallait taire !

C'était faux ! Bonjour ! Bonsoir ! C'est ce que je dis à Zélia qui, bien entendu, ne me crut pas. Qu'avait-elle imaginé ? Que j'avais raconté à Colette l'histoire de sa naissance ?

A la vérité, la naïveté de Zélia me surprit. Avait-elle cru que la petite ignorerait ce que tout le pays savait ?

Je laissai Zélia à ses aigreurs et me tournai vers Colette.

Une bête des bois : je ne peux mieux dire. Mince, souple, silencieuse. On ne l'entendait pas marcher. Elle surgissait à l'angle du couloir, derrière une porte, se coulait dans l'escalier, apparaissait, disparaissait avec toujours l'air de fuir. Lorsqu'elle entrait dans une pièce, il me semblait sentir l'odeur de la feuille humide et de la mousse. Zélia elle-même se sentait mal à l'aise. Lorsqu'elle donnait un ordre, elle ajoutait : « Et ne te presse pas tant, il n'y a pas le feu ! »

Elle m'intriguait. Bien entendu, je ne pouvais pas lutter d'agilité avec elle. Mais je connais la maison et les observatoires discrets. A plusieurs reprises je pus la surprendre. Elle se tenait immobile au milieu d'un couloir, au seuil d'une porte, tapie contre un mur. Aux aguets eût-on dit. Mais qu'aurait-elle pu guetter ? La maison était vide ! Elle écoutait pourtant, elle examinait, elle flairait. Je le compris plus tard. Elle apprenait SA maison. Elle se faisait au cadre de sa nouvelle existence. Elle retrouvait, qui sait, de vieilles odeurs qu'elle croyait reconnaître, le remugle Sarda, la trace de la lignée dont elle était le dernier rejeton.

Je jugeai que cette bête des bois était moins rustique qu'il paraissait.

Le vendredi, au courrier du soir, arriva une longue enveloppe de beau papier.

— C'est Mademoiselle ! dit Colette en rougissant.

Elle venait de terminer une petite lessive et pinçait le papier mauve du bout de ses doigts rougis.

Lis donc ce que t'écrit la demoiselle ! s'écria Zélia.

— Je lirai après !

Elle termina sa besogne et se retira dans la cuisine pour lire sa lettre.

Ces lettres arrivèrent régulièrement tous les vendredis. Cela fit bientôt un joli paquet de feuilles mauves que je découvris sans peine entre paillasse et matelas.

La demoiselle institutrice devait être une personne d'une quarantaine d'années, sentimentale et imaginative. La « situation » de Colette alimen-

tait sa faim de romanesque. Je compris que l'appel de Zélia avait été le coup de théâtre attendu depuis longtemps.

En somme, Colette vivait à présent un rêve entretenu depuis des années. Bien entendu, j'appris tout cela peu à peu. Mais dès la première lettre je fus fixée. Autre chose, Colette lisait. Sa demoiselle l'avait nantie d'une douzaine de romans marqués du nom de l'institutrice : Emmanuelle Rigail.

Mais tout ceci n'était qu'une préface. J'attendais avec impatience le retour de Claire.

Je fus tentée de lui envoyer un mot d'avertissement. Le plaisir eût été immédiat. Cependant je décidai de m'abstenir, me promettant de me tenir aux premières loges pour son arrivée.

Mauvais calcul. Je fus jouée. Zélia avait pris les devants. Un après-midi, alors que nous étions accroupies sur nos chaufferettes, je dis :

— Je me demande, tout de même, comment Claire prendra la chose ?

— Mais très bien elle l'a prise ! Tiens ! Lis sa lettre !

Cette lettre, Zélia la gardait pliée en quatre sous son mouchoir.

Son geste me surprit. Je compris à la lecture. On eût dit une lettre copiée dans le *Parfait Secrétaire*. Je relevai quelques mots à majuscules : Devoir, Charité, parfaite Compréhension. Il n'y avait rien de Claire dans cet exercice de style.

Bien entendu, pas plus que moi, Zélia n'était dupe. Mais sa manœuvre était de haute qualité : elle parait aux éclats du premier mouvement.

La voiture arriva sous une pluie de déluge. Zélia jeta le grand parapluie bleu sur les bras de Colette et la poussa dehors : « Va leur faire abri ! » Claire ouvrit la portière, se glissa sous le parapluie et entraîna Colette en courant. Elles trébuchèrent ensemble contre la marche de ciment et se rattrapèrent mutuellement.

— Merci ! cria Claire en passant sous les gouttières.

Elle nous embrassa au galop en disant : « Quel temps ! » puis elle se tourna vers Colette et lui sourit comme si leur course sous la pluie avait suffi pour nouer connaissance.

Bernard était passé par la remise. Nous le trouvâmes dans la cuisine. Il menait un grand train de gaieté en sautillant sur ses chaussettes mouillées.

— Ne reste pas sur le carreau, cria Zélia, tu vas t'enrhumer !

— Donne-nous la goutte, ça nous remettra.

Nous prîmes la goutte et bûmes à notre santé.

— Tu en veux, Colette ? cria Zélia vers le couloir.

— Non, merci !

On entendit le frottement de la serpillière sur le carrelage.

Il y eut un petit silence que Claire rompit sans hâte :

— Tu as pris les valises ?

— Elles sont là !

— Allons nous changer !

Ce fut tout ! Si je m'étais attendue à du drame, j'aurais été déçue. Mais dès les premiers mots de Claire j'avais vu sur quel pied elle avait décidé de se tenir.

Je m'intéressai à la petite. En fait, nous la couvions tous les quatre, chacun à notre manière. Le plus mal à l'aise était Bernard. Je ne peux mieux définir l'attitude qu'il prenait à l'égard de sa fille qu'en disant : il lui tournait le dos.

Claire la traitait comme on traite les orphelins dans les bons livres, avec douceur et bonté.

Vint un grand temps de neige qui enfouit Labastide jusqu'aux yeux. Il faisait si froid dans mon impasse que je ne m'y retirais que pour dormir sous deux édredons. Ai-je dit que les chambres du haut n'ont pas de cheminées ? Nous nous tînmes tous les cinq dans les pièces du bas où nous fîmes de grands feux.

Le couvercle de nuages qui pesait sur nos collines nous donnait des jours de trois heures. Nos murs suaient l'ombre et l'humidité. Un vieux goût d'économies nous faisait tarder à allumer les lampes. Les bâillements de Bernard aux abois traversaient nos silences. Nous célébrions l'office des Ténèbres.

Colette allait et venait, toujours aussi farouche et secrète. Elle ne s'exprimait que par monosyllabes et hochements de tête. Je vois encore la mèche noire qui barrait son front et tombait sur son œil droit. Une courte jupe à grands carreaux noirs et jaunes découvrait ses jambes nerveuses.

Tout à fait fille des bois ! Mais cette bâtarde, plus Sarda que nature, sans prononcer un mot, posait des revendications qui faisaient frémir.

***

En deux jours, le vent d'autan déblaya tout le pays. Labastide ne fut plus qu'un ruissellement de gouttières. La rivière couvrit le Ramier et déborda jusqu'à venir lécher la haie de notre jardin. La nuit, j'entendais les eaux folles battre les piles du pont. Mais déjà une buée verte couvrait nos collines et les fils de la Vierge volaient haut par-dessus les toits.

Claire avait terminé sa nappe d'autel et passait ses après-midi à préparer l'église en compagnie d'Emma et des Enfants de Marie. Zélia emporta une binette au cimetière.

Ce fut justement un vendredi.

Aux trois coups de la main de bronze, j'eus comme un pressentiment. Je sortis de ma chambre et me penchai sur l'escalier. Je vis donc la scène de haut.

Avant d'ouvrir, Colette — je la vois encore — essuya ses bras nus à son tablier. Mais la porte tourna toute seule et je vis Philippe dans le soleil. Une image d'apparition : l'archange Saint-Michel tout blond, avec ce grand col blanc ouvert sur sa peau dorée.

La petite demeurait là, stupide, la bouche ouverte. Philippe vit-il seulement cette gamine noire ?

Il dit :

— Bonjour ! Il n'y a personne ?

Il passa devant elle et cria vers le salon :

— Où êtes-vous ?

— Ici ! Je descends !

Colette tripotait toujours son tablier.

Je criai :

— Ferme la porte, au moins !

Machinalement, elle repoussa le battant et resta là, le dos appuyé aux planches.

XII

Je me tins coite, prenant des perspectives nouvelles et attendant les événements. Il n'était pas croyable que Zélia ait prévu cela. Elle ne mise pas sur le hasard. Son but en introduisant Colette chez nous était d'humilier sa belle-fille en lui imposant la présence d'une bâtarde de son mari. Mais les choses pouvaient tourner de tout autre manière.

On peut penser que j'observais les mouvements de nos gens !

Je le dis tout de suite : je fus déçue. Je notai seulement que la petite fuyait la présence de Philippe, qui d'ailleurs ne lui prêtait pas la moindre attention.

« Vieille bête, me disais-je, tu auras mal vu ! La petite est une gourde, tout simplement ! »

On ne peut tout dire à la fois. La musique seule pourrait me donner les trois ou quatre voix qu'il me faudrait.

Voici que, de nouveau, Claire faisait parler d'elle. Je ne pris pas garde d'abord à ses allées et venues. Mais, bientôt, je compris qu'elle répondait à Zélia par une contre-offensive. Et cette contre-offensive était d'une telle envergure que je laissai tout pour la suivre et m'en régaler.

Un jour, Claire traversa Labastide un panier au bras. Toutes nos curieuses étaient sur le pas de leur porte.

Dix minutes plus tard, on sut qu'elle avait porté la soupe à un couple de vieux qui, ma foi, mouraient tranquillement de faim, au vu et au su de tous. Leur maison se trouvait auprès de l'abattoir et Claire devait traverser toute la ville pour s'y rendre. C'est dire qu'elle emportait au passage le dépit et l'envie d'une bonne demi-douzaine de dames de son rang qui n'avaient pas pensé à faire ce geste. Car en somme, le dérangement à part, cette charité ne coûtait pas bien cher : des rogatons trempés dans un reste de bouillon un peu allongé. Mais, n'est-ce pas, c'était le dérangement qui faisait tout !

Naturellement, Labastide chercha et calcula. Cette ostentation venant après les bruits de fortune, l'achat de la voiture et la nappe d'autel, il n'en fallut pas davantage pour que nos esprits les plus avisés, ceux qui

avaient la réputation de voir loin, se missent à hocher la tête et à cligner de l'œil : bref, on crut que Bernard avait l'intention de se présenter au conseil général.

Lancée sur cette voie, la malveillance interpréta de tout autre manière les sorties à deux ou à trois, et l'amitié singulière qui unissait Bernard et Philippe ne prêta plus à sourire.

Bien mieux, l'ambition réelle ou supposée attire comme un aimant. Réchauffées par l'intérêt, de nombreuses sources de sympathie se dégelèrent. On nous fit les yeux doux et, miracle inouï, des flots de tendresse vinrent battre notre porte. Pour la première fois depuis deux siècles, la demeure des Sarda cessa d'être considérée comme un repaire de loups.

C'était une magnifique réussite et je reconnais que Claire sut dominer son triomphe : jamais elle n'eut l'air de s'en apercevoir.

Labastide à ses pieds, le plus difficile était à faire. Il s'agissait de contrecarrer directement la haine de Zélia et de faire la conquête de Colette.

Ici aussi elle fut toute mesure. A aucun moment je ne la vis faire ce qu'on appelle des avances, ni même ces petits gestes qui apprivoisent les jeunes animaux.

Elle se contenta de l'associer à sa gloire en lui demandant de l'accompagner dans ses démarches charitables. (Tout de même, c'est Colette qui portait le panier.)

Ce ne fut pas long. Au bout de quelques semaines la petite était éperdue d'admiration. Les lettres à Mademoiselle m'en apprirent infiniment plus que mes propres observations. Je peux l'assurer : la petite était en adoration devant celle qui eût pu être sa marâtre.

Zélia était battue et bien battue ! Tous les après-midi, Claire apportait sa travailleuse dans le jardin sous la tonnelle de jasmin. Zélia prenait prétexte de ce que « le premier soleil est le plus traître » pour rester dans le salon. (En fait, elle en était rendue au point où la simple présence de Claire lui était intolérable.)

Naturellement, son ménage terminé, la petite allait la rejoindre. Zélia eut le tort de marquer son dépit. Elle rappelait Colette et lui donnait des tâches sans aucune urgence mais qui l'éloignaient du jardin.

Comme il arrive toujours, la persécution ne fit qu'augmenter la foi et Claire put soupirer :

« Va, Colette ! Tu pourras revenir, je pense, quand tu auras fini ! »

Les lettres me livrèrent quelques traces de ces coups de griffes. La petite n'agissait pas étourdiment comme on pourrait le croire. Elle savait, très exactement calculée, la perte qu'elle risquait. Les conseils que lui prodiguait l'institutrice ne me laissaient aucun doute à cet égard. « C'est au bas mot 30 millions qui peuvent te revenir de ta grand'mère, sans compter ta place dans une grande famille. »

L'institutrice savait compter : c'est à ce chiffre que j'arrivais moi aussi. Nos jours étaient bien remplis comme on le voit.

Cependant, Bernard et Philippe menaient leur partie, à part.

J'ai dit comment ces deux-là s'étaient trouvés et le tremblement que m'avait donné leur solitude par les ravins du Terrefort, si propices à un mauvais coup de sort.

De ces amitiés d'hommes je n'en avais jamais vues, mais il faut bien me rendre à l'évidence : celle-ci était de taille !

J'ai tenté de l'expliquer selon ma jugeote. Mais ma jugeote ne va pas loin, et tout compte fait, je crois qu'il n'y a rien à expliquer.

J'ai entendu dire que les ours et les cerfs solitaires sont accompagnés d'un jeune mâle qui les suit partout comme une espèce d'écuyer, et qu'ils défendent en toute occasion.

Ma foi, l'attachement des deux hommes me faisait penser à ces histoires de bêtes. Ce fut bien pis après l'affaire du pont de Monesple.

J'ai dit que la rivière débordait jusqu'à venir déterrer la haie de notre jardin. Après une semaine de soleil chaud qui avait fait fumer les bas-fonds comme des chaudières, la pluie était revenue, coupée de chutes de grêle traînant des queues d'arc-en-ciel et des roulements de tonnerre.

Je ne sais plus quel désœuvré, passant un soir par chez nous, raconta qu'on faisait des pêches miraculeuses sur les prés de Monesple où l'inondation avait laissé des mares grouillantes de carpes.

Aussitôt, nos deux fous chargent la voiture du grand épervier, des cuissards, de sacs et de paniers et les voilà partis. A six heures du soir !

La nouvelle était vieille de deux jours. Il n'y avaient pas pris garde. Lorsqu'ils arrivent au bas de Monesple, ils trouvent l'eau sur le chemin, à un bon kilomètre de la rivière.

Un gamin qui venait de l'abreuvoir leur dit qu'il avait vu des anguilles longues comme les deux bras passer entre les pattes du cheval. Ces anguilles, on le sut plus tard, étaient des couleuvres qui se sauvaient vers la terre ferme.

Bref, une heure plus tard, nos deux sans-cervelle, bottés jusqu'au ventre, chargés de leur attirail, se trouvent, l'eau à la braguette, au milieu d'un lac qui n'a ni queue ni tête, cherchant toujours les mares où les carpes comme des porcelets prenaient leurs ébats.

Sur les terres il faisait nuit depuis longtemps. Mais au milieu des eaux, la lumière rasante du couchant entretenait un faux jour sur lequel se détachaient en noir des têtes d'ormeaux et les cimes des vergnes que nos pêcheurs prenaient pour des rangs de vignes et des touffes de joncs.

Le Bon Dieu avait voulu que, jusqu'à ce moment-là, ils aient suivi le chemin construit en digue, guidés moins par la vue que par la fermeté du sol, solide sous leurs semelles.

Et voilà que dans le grand silence des eaux ils perçoivent enfin de furieux battements, un peu sur leur gauche, derrière un buisson de saules. Les carpes, pardi ! Ils croient distinguer la levée de terre qui encercle la mare.

— Prends un bâton et barre leur la sortie par-là ! Moi, je vais sur la levée !

Au deuxième pas qu'il fit vers la levée, Bernard disparut dans un grand éclaboussement. Philippe se retourna. Plus rien sur l'eau à la place où se tenait Bernard, mais loin sur la gauche un fracas de branches brisées. Alors il perçut tout à la fois le courant rapide, l'arche du pont par où les eaux s'engouffraient et les cris étouffés de son compagnon. Il comprit que Bernard avait roulé contre le barrage d'épaves qu'il avait crevé et se trouvait sous le pont pris dans les branches encastrées dans la voûte.

Un bonheur, la présence de ces branches ! Bernard ne sait pas nager. Le voilà dans le noir, la tête cognant la pierre, l'eau au menton, pris dans les branches comme les écrevisses dans un fagot. La violence du courant le soutenait à la surface avec trois mètres d'eau sous le ventre.

Si j'ai bien compris leurs explications, voici ce qui se passa. Philippe se jeta à son tour dans le courant et alla buter contre la clef de voûte, essayant de crocher dans l'autre que chaque mouvement enfonçait davantage sous le pont. Mais très vite, Philippe comprit qu'il ne réussirait pas à tirer Bernard de ce côté. Alors il se hissa sur le parapet et ne vit qu'une chose à faire, plonger dans le remous derrière le barrage et arracher les branches tout en guettant l'homme au passage. Et en effet, tirant comme un forcené sur tout ce qui lui venait sous la main, il réussit à arracher le bouchon de branches et le pont dégorgea un flot d'écume sur laquelle flottait une masse noire qu'il crocha au passage.

Mais déjà Bernard avait avalé plus d'eau qu'il n'en avait bu en toute sa vie. Philippe ne put que se laisser porter par le courant en tâchant de soutenir la tête qui heureusement flottait sur le chapeau de nylon.

Ils furent rejetés à trois cents mètres de là contre une barrière de fils de fer barbelés piquée sur un talus sur lequel le courant venait buter. Philippe se trouva assis dans dix centimètres d'eau, jambes pendantes, avec un corps d'un quintal sur les genoux.

Il réussit à hisser le noyé sur le talus et l'accrocha aux barbelés pour le maintenir debout. Il pressa sur les boursouflures des poches emplies d'eau et chargea le corps sur ses épaules.

C'est alors que l'orage éclata. (Il était dix heures à Labastide et Claire venait de décider que nous allions souper sans plus attendre.)

Bienheureux orage ! Philippe, traînant son noyé qui commençait à bredouiller, marcha sur son talus à la lueur des éclairs. Ce que fut cette marche sur les eaux lui seul pourrait le dire. Bref, il reconnut au loin la silhouette du clocher de Monesple et d'éclair en éclair, guidé par l'apparition intermittente du clocher entre les cyprès, il finit par retomber sur le chemin au bout duquel se trouvait la voiture.

Ce que nous vîmes, nous, une heure plus tard, ce fut deux épouvantails ruisselants, les habits en lambeaux et couverts de boue. Ils parlaient

et riaient si haut que nous les traitâmes d'arsouilles et leur laissâmes la cuisine pour qu'ils puissent se nettoyer et changer de vêtements.

Nous ne découvrîmes la vérité que plus tard et par bribes. En fait, il s'en était fallu d'un rien que Bernard laisse sa peau dans l'aventure. Je m'empresse d'ajouter que ni l'un ni l'autre n'eut le moindre rhume de cerveau.

Le plus clair de l'aventure du pont de Monesple en définitive, c'est que Philippe passa chez nous pour un héros. Il le méritait, certes, là n'est pas la question. Mais je veux noter ceci : c'est que Zélia elle-même en fut touchée. On dira : c'est physiologique, une mère ne peut s'empêcher d'éprouver de la reconnaissance pour celui qui a sauvé son fils. C'est sans doute vrai et les Sarda sont très près de la nature.

Mais il y eut autre chose !

Une nuit — il était bien onze heures — j'entends un bruit sous ma fenêtre. Aussi léger qu'il se fasse, un pas dans mon impasse ne peut passer inaperçu.

Il me fallut un grand moment pour remarquer que mon figuier avait trois jambes. La troisième jambe était une mince silhouette appuyée au mur. C'était la petite.

Mes yeux faits à l'obscurité distinguaient son visage levé vers la fenêtre de Philippe. En adoration.

Toutes les lampes étaient éteintes. Les étoiles scintillaient avec un éclat froid. Mais il me semblait sentir ce feu qui, à trois pas de moi, rongeait une âme.

Je fus brusquement transportée plus de cinquante ans en arrière. Je revis une autre silhouette mince, non pas appuyée à un mur, mais agenouillée sur les dalles, un autre visage blanc, levé, non pas vers la fenêtre d'un garçon, mais vers la porte du tabernacle : Zélia qui, une nuit, s'était échappée du dortoir pour aller se mettre en adoration dans la chapelle. C'est là que je l'avais découverte, en extase.

Il faut rendre aux Sarda cette justice : ils ne savent pas dissimuler. Oh ! ce n'est pas par les mots et la confession qu'ils se livrent. Ils ne sont pas gens d'analyse et d'explications. Mais tout paraît sur l'être : il suffit de regarder.

La petite suait la passion par tous les pores. Je veux dire à la lettre. Je la retenais une minute lorsqu'elle m'apportait mon plateau. Elle était moite ! Sur ses tempes, sur les ailes de son nez, sur son cou perlait l'angoisse.

J'allais faire un tour en bas. Et qu'est-ce que je voyais : Philippe dans le salon en train de lire, Philippe dans la cuisine en train de préparer des lignes de fond, Philippe désœuvré tambourinant sur les vitres, Philippe, toujours Philippe !

Claire cousait dans le jardin.

XIII

Un samedi après-midi, j'étais à ma fenêtre. Il faisait beau avec un joli vent claquant. Dans mon impasse, les rudes plantes de l'ombre sortaient de terre et je sentais l'odeur poisseuse des bourgeons que le figuier écorchait contre la muraille.

C'était la veille des Rameaux. De bonne heure, Claire était partie pour l'église où elle mettait la dernière main aux préparatifs de la fête de Pâques. Chez nous, c'était le remue-ménage des grands nettoyages.

Je dus m'y prendre à trois ou quatre reprises et mettre ma main en abat-jour devant mes yeux : ces deux qui s'en allaient sur la lisière d'herbe au long des vignes, je n'en croyais pas mes yeux : c'était Philippe et Colette, côte à côte, cheveux au vent, main dans la main. Non ! c'était un panier qu'ils balançaient entre eux.

Au bout des vignes, ils escaladèrent la barrière et passèrent derrière la haie d'aubépines.

Ma foi, ce n'était pas le moment de finasser. Je filai en bas. Zélia rentrait par la porte de la cour. Elle avait dû surveiller le départ depuis l'angle de la grange.

Je dis :

— C'est Colette qui s'en va avec Philippe ?

Zélia braqua sur moi ses yeux pistolets :

— Oui ! Ça te dérange ?

Je remontai dans mon nid d'hirondelle pour guetter le retour de nos tourtereaux. J'aurais bien voulu aussi observer le visage de Claire lorsqu'elle apprendrait la nouvelle. Mais il ne faut pas trop demander au Bon Dieu.

Pour ce qui était de Claire, elle ne tarderait pas à être mise au courant : je pouvais compter sur nos paroissiennes. Quelque porteuse de lilas ou de pivoines l'avertirait.

Claire fut parfaite. Je suis persuadée qu'elle avait prévu l'attaque. Au fond, la malice des Sarda est de grosse qualité et ne se renouvelle guère.

Loin de prendre ombrage de l'entente des jeunes gens, voilà qu'elle la favorise au contraire et semble prendre à son compte les « intentions » de sa belle-mère.

Car tout de suite, Labastide avait parlé des « intentions » de Zélia. La chose paraissait évidente à présent : un jour ou l'autre, la petite recevrait une donation considérable.

Pour la fête de Pâques, Claire offrit à la petite un tailleur pied-de-poule qui fit béer nos élégantes à la sortie de la messe. J'étais là.

Dans le même temps, Alice avait payé à son fils une de ces pétaroles blanches où l'on s'assied comme sur une chaise. J'ai copié le nom sur le journal : un « scooter ».

« Ce sera bien commode pour les commissions ! »

Et va pour les commissions ! En pétarole ! Zélia était comme enragée. Pour un oui, pour un non, elle lançait Philippe et Colette par les chemins et par les routes.

— Allez me chercher ceci et cela.

On ne voyait qu'eux jupe flottante, crinière au vent. Claire, paisible, souriait sur sa broderie.

Les amours de Bernard avec sa métayère allaient bon train.

On buvait ferme dans la métairie en question. A deux ou trois reprises, Bernard ne put pas arriver jusqu'à sa chambre et ronfla dans le foin de la grange. Claire pouvait se croire revenue aux premiers temps de son mariage. Mais les choses ne recommencent pas. Cette Claire-ci ne soupirait pas, ne pleurait pas sur mon épaule. Je la voyais souverainement calme, mais avec un air de dignité et de résolution qui me laissait à penser.

La petite l'adorait. Mais la petite non plus n'était pas la sauvageonne qui nous était venue des bouses du Terrefort. Qui avait vu la bique noire d'autrefois et qui voyait à présent notre « demoiselle » pouvait crier au miracle. Labastide ne l'appelait plus « la petite » mais « la demoiselle de chez Sarda ».

Moi je savais bien qu'il n'y avait pas de miracle. A son arrivée, la fille n'était pas aussi fruste qu'il paraissait. Son institutrice l'avait préparée à de grandes choses ? Et puis, fille d'un Sarda et d'une « peau », pour parler comme Dupuy, elle avait de qui tenir !

Toutes les nuits que Dieu faisait, elle venait sous le figuier en adoration muette et sauvage. Un vrai chacal !

En avril, Labastide n'est qu'un bouquet de fleurs. Tous les pêchers de nos jardins fleurissent en même temps. On dirait que nous sommes portés par un nuage rose. Temps des romances ! Pureté du printemps !

Pureté ? ricane Dupuy, Tous ces organes !

Arriva le dernier jeudi d'avril, jour de foire à Rieux. Bernard partit de bonne heure par le premier autobus.

Le soir, au moment de nous mettre à table, pas de Bernard.

Claire regarda l'heure à son poignet et dit tranquillement :

— Il aura préféré m'attendre.

Zélia dressa la tête :

— Vous attendre ?

— Oui ! Nous devions aller au cinéma ! Nous avons nos places !

Moi, qui me disposais à regagner mon nid d'hirondelle, je pris le premier prétexte venu pour veiller un peu.

Durant tout l'après-midi, Claire et Colette étaient restées dans la buanderie à repasser la grande lessive du mois. Quatre grandes heures. Du salon où nous rapetassions de vieilles affaires, Zélia et moi pouvions

entendre le bavardage animé de Colette et ce ton interrogeant qui est le ton même de la passion. Zélia prenait son mal en patience, mais je sentais la bile s'amasser dans son cœur.

Philippe n'avait pas bougé de sa chambre. Lorsqu'il était sorti enfin, l'air ébloui, il assura avoir bien travaillé à son roman.

Il était bien question de roman !

Je ne sais pourquoi le calme de Claire me parut suspect. En fait, elle aurait dû être impatiente en raison du retard de Bernard.

Elle se leva la première et de nouveau consulta sa montre.

— Je ne crois pas qu'il vienne à présent.

Elle nous regarda les uns après les autres comme pour nous consulter, puis elle se tourna vers Philippe :

— Philippe, mon petit, est-ce que ça vous dérangerait beaucoup de me conduire ?

Ce n'était pas la première fois que Philippe prenait la voiture. D'où vient cependant que je croyais entendre battre les cœurs ?

On dira : « On voit ça après coup ! » Peut-être, mais j'ai encore présent à l'esprit ce silence de catastrophe.

— Avez-vous la clef de la voiture ? demanda Philippe.

— Elle est sur le tableau de bord !

Ils partirent. Colette desservit. Zélia, pensive, grattait une mie de pain sur la nappe.

Brusquement, elle se leva et sortit. Je l'entendis qui ouvrait la porte de derrière. Ce ne fut pas long. La porte du couloir battit et Zélia parut sur le seuil de la cuisine. Elle nous regarda quelques secondes comme si elle ne nous reconnaissait pas. Son menton tremblait.

— La garce !

Elle se tourna vers la petite :

— C'est toi qui as fermé la volière ?

— Non ! C'est Mme Claire !

Zélia renifla et eut un rire étranglé :

— La foutue garce ! Elle y aura mis le temps mais... J'en étais sûre vois-tu ! Ce coup de la foire, c'était une frime et elle le savait !

— Bernard n'est pas allé à la foire ? m'écriai-je.

— Va voir sous la grange : elle l'a caché comme un étron !

La petite, appuyée à l'évier, nous regardait comme deux bêtes faramines.

— Elle en est folle ! Folle ! Elle est là qui ne tient pas dans sa peau ! ... Une ceci ! Une cela !... Et elle en dit ! Elle en dit !

Nous étions toutes les trois entre les cruches de l'évier et la panoplie des cuivres au mur dans tout le blanc de la cuisine. Sous l'ampoule nue, Zélia, noire comme un cloporte, agitait ses petits bras.

Je regardais notre demoiselle. Elle était livide, mais portait sur le visage et sur la gorge des marbrures rouges comme des traces de coups.

Avant de remonter dans ma chambre, j'allai jeter un coup d'œil sous la grange. Bernard était là, bien entendu, couché sur le sainfoin ronflant comme un sonneur, avec deux bottes de paille sur le ventre.

Cette nuit-là, dirent certains, le doigt de Dieu s'appuya sur la maison Sarda. Mais bah ! ce fut une nuit comme les autres. Une nuit de printemps, douce d'haleine, avec un bout de lune qui se leva sur le tard, au-dessus des collines.

Bien entendu je ne dormis pas. A la pointe du Ramier, l'eau clabaudait sur les cailloux. Les premières grenouilles hasardaient leurs chansons, loin, sur les prés. Je pensais à ces deux bottes de paille. Claire avait dû découvrir son ivrogne en allant fermer la volière juste avant le souper. Elle dut prendre sa décision à l'instant même.

D'abord, dissimuler ce cadavre bruyant. Le tas de paille se trouve sous le hangar. Deux bottes traînées à bout de bras, jetées là et rangées à coup de pieds. Ah ! J'aurais voulu voir le visage de notre Claire à ce moment-là !

Et puis : « Philippe, mon petit... »

Labastide dormait au milieu de tout ce gaspillage de fleurs répandues dans les vergers. Il était minuit passé. Si Claire tenait toujours à son histoire de cinéma, la voiture ne tarderait pas à rentrer. Et demain, comment tourneraient les choses ?

J'entendis s'ouvrir une porte en bas. Je crus qu'ils étaient déjà rentrés. Je glissai de mon lit. C'était Zélia qui venait de quitter sa chambre et gagnait son observatoire dans l'escalier.

Ma foi, au point où en étaient les choses, je ne pensai même pas à me dissimuler. Zélia devait m'attendre. Elle ne se retourna pas lorsque je chuchotai : « Ils sont arrivés ? »

C'est à ce moment que retentit le premier cri dans la chambre de Colette, suivi d'un deuxième cri, puis d'un galop. La porte s'ouvrit. La petite nous vit-elle dans le jour de la lucarne ? Elle leva les bras au-dessus de sa tête, s'élança, heurta la rampe comme une aveugle et bascula dans le noir.

***

— Qu'est-ce que c'est ? gueula Dupuy par sa fenêtre.

Réveiller toute la rue ne le gênait pas.

— Descends ! Je ne peux pas te crier ça !

Il m'ouvrit la porte et, tout en boutonnant ses bretelles, grommela :

— C'est encore une fausse couche ?

— La petite qui s'est flanquée par l'escalier !

— La bourrique ! Elle voulait se détruire ?

Cette pensée ne m'avait pas encore effleurée. Je la gardai pour plus tard.

Nous trottâmes jusqu'à la maison.

Claire poussait la porte de la cour lorsque nous entrâmes dans le vestibule. Elle vit tout à la fois Colette à terre, Zélia debout, Dupuy qui avançait en retirant son veston. Elle fit le même geste et enleva son manteau sans quitter des yeux le corps de la petite.

Dupuy s'était accroupi. Elle vint se pencher à côté de lui. Sur le visage de Colette, les cheveux rabattus formaient une tache noire. Dupuy passa la main sur cette tache et je vis que c'était du sang.

— Un linge ! grogna-t-il.

Il sifflotait à cause de son asthme et geignait. Il tâta le crâne, souleva la nuque, passa sa main sous les reins, palpa de tous côtés.

— Elle est sonnée, c'est tout !

En même temps, il soulevait une lanière de chair en travers de la joue.

— Elle a dû s'accrocher à quelque clou ! Ça s'arrangera tout seul !

Personne n'avait entendu entrer Philippe. Il se tenait près de la porte.

A ce moment, je vis Dupuy se mettre à genoux. Il prit le visage de Colette entre ses deux mains, le tourna vers lui et l'examina de tout près. Du bout du doigt, il essuya les lèvres.

— Qu'est-ce qu'elle a bouffé ?

— Comme nous, dit Zélia, la soupe, des choux, de l'omelette...

De nouveau, il passa son doigt entre les lèvres de Colette puis le flaira et goûta. Il paraissait furieux et grognait entre ses dents.

— Portez-la au lit ! Elle dormira jusqu'à ce soir !

Il était deux heures du matin.

Un peu plus tard, Colette dormait dans son lit, la tête réduite à une grosse boule de linge.

Une ville comme Labastide possède une formidable puissance de divination. Je ne sais comment les soupçons naquirent et qui, le premier, parla des lettres.

Ces lettres, je ne les ai jamais vues et peut-être n'ont-elles jamais existé. Mais il me vint des précisions extraordinaires.

Il y aurait eu deux lettres : une pour Zélia, l'autre pour Claire.

Une fois de plus, Miguette crut que je faisais l'innocente. Je la laissai parler. Tout n'était sans doute qu'inventions, mais il faut bien reconnaître que de la manière dont les choses tournaient, Labastide semblait avoir raison.

De ma vie je ne me suis trouvée aussi sotte. Dire que la porte là-haut était restée grande ouverte une bonne heure. Au premier coup d'œil je les aurais vues, les fameuses lettres, si vraiment, comme on l'a dit, elles se trouvaient sur l'oreiller.

Mais c'était Claire qui était montée la première !

J'essayai de confesser Dupuy : « Ce sont ces cachets, tu crois ? » Il me rembarra. C'était une réponse. D'ailleurs, son attitude était assez parlante : il nous accusait.

Tous les matins, il venait faire le pansement. Il entrait chez nous sans s'annoncer comme dans une maison forcée, et montait directement dans la chambre de Colette. Nous guettions son passage, tout en feignant de nous occuper.

Il redescendait en sifflotant et s'arrêtait au bas des marches tout bourru, la tête rentrée dans les épaules. Il nous regardait toutes les trois, l'une après l'autre. J'espérais tous les jours qu'il allait enfin éclater.

— Foutez-lui la paix ! grognait-il. Foutez-lui la paix !

XIV

Je ne pus tirer au clair ni l'histoire des lettres ni celle des cachets. Où aurait-elle pris ces cachets ? Sur la table de nuit de Zélia ? Dans le cabinet de toilette que, seule, Claire utilise ?

Il me semble que ces cachets n'étaient pas bien dangereux. Dupuy aurait chanté d'une autre manière ! Suffisants, peut-être, pour donner un malaise.

Je m'expliquais la chose à ma façon et puisque le vilain mot de suicide était prononcé, autant en profiter.

Ce que Zélia et moi avions vu, c'était une fille pourchassée.

Mais que fuyait-elle ainsi ? Quelles figures de cauchemar la traquaient ?

La jeunesse est faible et ne peut supporter certaines images déplaisantes. Zélia en avait peut-être trop dit sur le compte de Claire et de Philippe, et la petite avait cru qu'elle ne pourrait plus vivre à présent.

Je tâtonne, je cherche à comprendre, bien que, Dieu merci, je me sois toujours tenue éloignée de telles extrémités.

Bref, la petite a voulu mourir et elle a absorbé ces fameux cachets, dérobés ici ou là, peu importe ! Un joli coup d'idiote ! Et lâche avec cela, car, une fois les cachets avalés, le plus dur restait à faire.

Je vois à peu près ce qui a dû se passer. Au premier malaise, une bouffée de chaleur, un fort battement de cœur, peut-être une colique, voilà la peur qui la prend, une peur panique ! Et ce sont ces cris que nous avons entendus et cette course éperdue.

Labastide parlait de suicide. Nous, nous employions le mot : accident. Et je crois que c'est nous qui étions le plus près de la vérité.

Quelque bonne âme avait dû avertir Alice. Elle arriva au grand galop. Cette rumeur de suicide l'avait épouvantée. Elle emmena Philippe daredare, tout en nous remerciant bien fort.

Dès lors, les perspectives furent brouillées. On fit la cause de ce qui était la conséquence. Labastide parla de contrariétés, de chagrins de jeunesse. Le drame finissait en complainte.

C'était le temps des foins. Un grand parfum d'herbe nous venait des prés. Mon impasse sentait la menthe fraîche. N'eût été cette odeur d'éther qui emplissait la maison, nous aurions pu oublier la petite. Elle ne

donnait pas grand mal. C'était une malade facile. Les assiettes que nous lui apportions revenaient vides et bien léchées.

Pourtant, elle mangeait difficilement, à cause des bandes qui enveloppaient sa figure et qui ne laissaient apparaître que l'œil gauche.

Avec tous ces linges blancs, on eût dit un buste de plâtre qui nous regardait avec son œil unique.

Elle ne parlait pas.

— Pourquoi ne parle-t-elle pas ? disions-nous à Dupuy.

— Parce que ça tire !

— Elle ne guérit pas ?

— Qui a dit qu'elle ne guérit pas ?

Personne n'avait rien dit. Mais, justement, on commençait à se poser des questions. On s'étonnait de ne pas voir sortir la petite. Au passage, les gens levaient la tête vers nos fenêtres. L'affaire prête à être ensevelie revenait tout doucement à la surface.

⁂

Un jeudi après-midi, nous arriva une visite : Mlle Rigail, l'institutrice. C'était une petite bonne femme maigre, vive, à profil d'oiseau, qui parlait sec et dont les yeux saillants nous observèrent avec méfiance. Claire l'accompagna jusqu'au seuil de la chambre et redescendit aussitôt.

Jusqu'à ma mort, et peut-être au-delà, je me souviendrai de ce jour. Il faisait chaud, mais dans la maison stagnait un air froid immobile comme l'eau du fond des étangs.

Nous nous tenions chacune dans une pièce différente du rez-de-chaussée. Mais lorsque l'institutrice redescendit, nous fûmes toutes les trois dans le vestibule.

Elle nous salua d'une sèche inclinaison de tête, passa, raide comme la justice, et sortit en claquant la porte.

— Eh bien ! dit Zélia, qu'est-ce qu'elle se croit !

— Ces fonctionnaires... murmura Claire.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Colette parut au haut de l'escalier. Elle avait enlevé son pansement. Nous étions toutes les trois la tête levée et la petite descendit lentement en s'appuyant à la rampe.

Les carreaux jaunes et bleus de l'imposte faisaient sur deux marches un effet de vitrail.

— A la bonne heure ! dit Zélia.

Colette descendit avec une lenteur qui pouvait passer pour la prudence d'une convalescente. Elle souriait à moitié. A la lettre : la moitié de son visage souriait. L'autre moitié, je la distinguais mal. Je voyais un gros œil exorbité avec beaucoup de blanc autour de l'iris et, de haut en bas de la joue, une boursouflure rouge qui déformait la bouche et découvrait les dents.

Je ne vis pas tout de suite la hideur de cette moitié de visage. Je pensai seulement :

« C'est du travail de Dupuy ! Il a cousu solide, comme un cordonnier ! »

Il y eut un temps mort, puis tout se défit. Zélia s'en retourna vers la cuisine comme si elle avait assez vu et savait à présent à quoi s'en tenir.

Claire s'avança les deux mains tendues : « Allons ! Tu t'en es très bien tirée ! »

Et tout cela était faux comme un compte d'apothicaire.

C'est ainsi que Colette redescendit parmi nous.

Ma foi, nous nous en étions bien tirées. Les femmes supportent mieux que les hommes les chocs violents. Bernard, lui, ne put supporter la vue de ce mufle. Toute la soirée, ses yeux fascinés se portaient sur le visage de sa fille. Il semblait à tout moment qu'il allait se mettre à parler, à étaler les choses obscures qui se passaient en lui comme le font les ivrognes sentimentaux, et, paraît-il, certaines sectes protestantes.

Le lendemain, il retourna à sa métairie et à sa bergère. Dieu merci, les femmes sont plus fortes. Nous pûmes continuer à vivre comme par le passé.

Le cri d'horreur poussé par Labastide se prolongea jusqu'au passage du dernier curieux sous nos fenêtres. En cette occasion, Colette fit preuve d'un sens social étonnant chez une fille de cet âge. Afin que nul n'en ignore, elle resta durant des heures derrière les carreaux de sa fenêtre, contemplant la rue, adressant des signes aux enfants qui s'exclamaient et s'amusaient à avoir peur.

Son jeu fut si parfait qu'elle passa pour idiote.

Je parle de jeu, mais plusieurs faillirent s'y laisser prendre. Zélia la première et dès la première minute.

Je revois encore le mouvement de ses épaules lorsqu'elle quitta le vestibule le jour où Colette nous donna sa première représentation. On pouvait s'y tromper. Cette solennité de Saint Sacrement, soutenue une bonne minute par une fille de dix-huit ans, ce n'était pas naturel. Zélia le comprit tout de suite et quitta la partie.

Colette ne sut jamais — mais elle l'apprendra peut-être un jour — le gros danger qu'elle courut durant ces premières semaines.

Zélia eut une réaction typiquement Sarda : elle pensa à l'asile, de même qu'autrefois elle avait pensé à l'Assistance. Je sus qu'elle avait pris des informations et que les Sœurs de Saint-Lizier n'auraient pas refusé de prendre au pair une fille de forte santé qui pouvait rendre de grands services.

De mon côté je ne savais trop que penser. Des filles avaient perdu la tête pour beaucoup moins. Mais c'était trop de précipitation et à la réflexion, cette hâte m'étonne. Car enfin, jeter le manche avant la cognée, n'est pas dans la nature de Zélia. Et, en fait, l'accident à part, et cette

espèce d'affolement illustré par la hâte d'Alice à nous arracher Philippe, que s'était-il passé ? Quelques mots un peu crus échappés à Zélia touchant sa belle-fille, l'image de deux bottes de paille sur le ventre de Bernard affalé sous la grange. Des fariboles !

Nous avions pris nos renseignements. Claire et Philippe étaient bien allés au cinéma cette nuit-là et, à côté d'eux, une place était restée vide toute la soirée.

Nous fîmes ce que l'on finit toujours par faire, même après les plus grands malheurs : nous renouâmes les fils.

Le besoin de manger est une grande ressource et l'on finit toujours par manger.

Bernard traînait dans les métairies. Son aventure de Bramefam avait fait illusion : c'était un Sarda de la petite espèce. Cajolé par les métayers qui en tiraient profit, il se laissait aller de plus en plus bas. Grâce à Dieu, ses possibilités étaient modestes et les croquants qui le grugeaient se contentaient de broutilles. S'il y eût eu le moindre danger, Claire et Zélia se fussent entendues pour y mettre bon ordre.

Bref, une fois de plus, le destin des Sarda était remis aux mains des femmes.

XV

Les vieilles haines sont comme les vieilles amours : elles se dénaturent, se fanent et s'effilochent comme ces vieux drapeaux ennemis qui finissent par se ressembler au terme de trop longues guerres. Qui sait si mon aventure avec Zélia n'a pas été une histoire d'amour qui a duré toute notre vie ? Pour moi, je n'ai pas connu d'autre passion, je veux dire d'autre souffrance et d'autre joie que celles qui me venaient par elle. J'ai porté mes répliques du mieux que je l'ai pu, mais, je le reconnais, je ne suis pas à sa taille. Je manque de force et d'envergure et le fait qu'elle m'appelle « vieille chouette » ne me vexe pas. Au contraire. Je me reconnais quelque sagesse et quelque vertu contemplative. Elle a raison. Elle finit toujours par avoir raison.

Pourtant le coup l'avait atteinte. J'ai parlé des démarches qu'elle avait entreprises pour ensevelir Colette — qu'elle croyait inutilisable — dans un asile. Mais lorsque cette information me parvint, Zélia s'était déjà ressaisie.

Elle dut se reprocher comme une faiblesse indigne cette tentation de céder à la facilité. C'eût été, de plus, une bien grande sottise.

Car il s'en fallait du tout que Colette fût idiote. Elle n'était pas tout à fait normale pourtant. La terrible épreuve qu'elle avait subie lui avait donné une lucidité qui n'était pas de son âge. Certes, le prix qu'elle l'avait payée dut lui paraître exorbitant. Elle se crut volée et se nourrit d'amertume.

Et c'est ici qu'éclata le génie de Zélia. La première, elle comprit que

désormais Colette aurait une horreur furieuse de tout ce qui serait douceurs et sucreries telles que sympathie, tendresse ou pitié.

J'imagine sa joie lorsqu'elle entendit Claire tracer tout un programme de distractions choisies pour notre petite convalescente : des promenades au crépuscule, de bonnes lectures, de la musique. Le piano était là. Elles joueraient toutes les deux des choses faciles.

Pauvre Claire ! De nous toutes c'était elle la plus atteinte. Lorsque j'entendis pour la première fois le piano muet depuis si longtemps, je me crus revenue au temps où elle pleurait sur mon épaule. Je ne suis pas musicienne, mais n'importe qui pouvait sentir que le piano pleurait de douces larmes, se lamentait, disait ses regrets.

Je voulus voir le spectacle.

Par l'entrebâillement de la porte, je vis Claire, le visage levé vers le ciel comme si elle lisait sa musique au plafond, le corps ployé sur son tabouret, la tête inclinée. Son buste se mouvait de droite à gauche dans un lent mouvement qui la faisait passer du soleil à l'ombre.

Colette était là et assistait à ce spectacle assise sur une chaise, le buste droit comme dans une salle d'attente. Elle me présentait le bon côté de sa figure et c'était la Colette d'autrefois que je voyais. Son œil noir était fixé sur la nuque de Claire, sur la partie fragile du cou, sur les frêles vertèbres qu'un rude coup de main bien appliqué peut briser comme du verre.

Je peux le jurer. Colette haïssait Claire en ce moment autant qu'elle l'avait aimée autrefois. Et je la comprends. Il suffit de me rapporter à la fameuse soirée où Zélia nous peignit de Claire un certain portrait que nous n'étions pas prêtes d'oublier. Surtout la petite, puisque c'est pour fuir cette image qu'elle avait cherché refuge dans la mort.

Comment Claire ne sentait-elle pas que cette musique dont elle emplissait la maison l'accablait comme les derniers aveux ? Pensait-elle vraiment distraire Colette avec cette musique-là ? Je me suis longtemps demandé comment Claire, si avisée, a pu commettre une telle erreur de jugement.

L'explication est simple il me semble, et en quelque sorte, naturelle. Sans qu'il y paraisse, je l'ai dit, Claire était de nous toutes la plus atteinte. Elle arrivait à l'âge où une femme cesse d'être une vraie femme. La perte de Philippe était plus que la perte d'un « sentiment », c'était la perte de sa jeunesse. C'est sur elle-même qu'elle pleurait. Colette ne s'y trompait pas.

Lorsque je les voyais s'apprêter pour sortir le soir, je frémissais. Claire avait choisi cette heure du crépuscule pour éviter à Colette la curiosité des gens. Nous avions des soirs d'une douceur exquise mais elle enveloppait la tête de Colette d'une écharpe de soie, par crainte, disait-elle, de la fraîcheur.

Je ne les ai jamais suivies sur le tour de ville où notre bourgeoisie

fait tous les soirs sa promenade de digestion. Mais j'imagine les rencontres qu'elles faisaient et les « Bonsoir mesdames » qu'elles récoltaient.

Pour une ville comme Labastide, quelle aubaine qu'un monstre qui se promène parmi vous et que vous pouvez rencontrer tous les soirs ! Je vois les regards braqués sur l'écharpe juste à l'endroit où l'œil torve louche vers la bouche déformée. De groupe en groupe, de famille en famille, Colette recueillait les jouissances de la pitié et de l'égoïsme sentimental également féroces et sans merci.

Une nuit je rêvai qu'une voix m'appelait doucement :

— Mademoiselle Nathalie ! Mademoiselle Nathalie !...

Je mis une bonne minute à découvrir qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Quelqu'un appelait dans mon impasse, à voix basse, en prenant bien garde de ne point faire trop de bruit.

Je poussai mes volets et j'eus grand mal à reconnaître dans le gris de la nuit le visage rond levé vers moi.

— Mademoiselle, un grand malheur... Monsieur Bernard... à la maison...

— Qui êtes-vous ?

— Rouziés, de Tailhade. Monsieur Bernard...

— Faites le tour par la cour ! Je descends !

L'homme entra sur l'aire le chapeau à la main.

A première vue, il n'en menait pas large et le détour qu'il avait pris par moi m'en disait long.

— Vous me remettez ? Je suis Rouziés, le père de Rose !

— Oui ! Je vous remets ! Où est Bernard ?

— A la maison !

La maison, c'était la métairie où Bernard s'encanaillait.

— Je crois qu'il est mort ! Une attaque !... Il buvait trop !

Le vieux tremblait de peur. Sa grosse face ronde, son gros ventre rond faits pour la grosse malice soutenaient mal le drame. Il était trois heures du matin. Le gris du ciel commençait à virer au bleu pâle. Je réfléchis une minute. Le mieux était d'avertir Zélia.

La longue histoire des Sarda est ponctuée de coups de cette nature. Zélia soutint celui-ci sans fléchir.

Elle fit deux pas dans la cour, regarda le ciel et autour d'elle les hangars et les granges comme pour s'assurer de la complicité du décor familier.

— Attelle et ramène-le ici ! Vite !

L'homme partit au galop.

***

Colette fut couverte de voiles noirs comme nous toutes et mena le deuil au bras de Claire tandis que j'accompagnais Zélia.

Ainsi fut proclamée à la face de tous la reconnaissance de la bâtarde.

Cet été-là fut plein de mouches. On dit que c'était à cause des grandes eaux du printemps dernier.

Notre maison, en grand deuil, était close et silencieuse.

Le jour de l'enterrement, tous nos fermiers et métayers avaient suivi le convoi funèbre, deux par deux et chapeau bas. Le repas de haricots maigres et de fromage blanc leur avait été servi sous la grange.

A présent, le deuil s'étendait à toutes nos métairies. Sur le Terrefort. les attelages de bœufs portaient un nœud de crêpe fixé au joug.

Zélia tint la main à ce que les vertus du maître fussent reconnues et proclamées. Nous passâmes des semaines à soupirer en rapetassant ses vieux vêtements comme s'il devait les remettre un jour.

Le dimanche, notre passage — quatre femmes en grand deuil — traçait à travers Labastide un long sillage de silence.

Quelques marchands de biens, mal informés sans doute et de petite espèce, s'enhardirent à venir nous faire des ronds de jambes. Zélia eut un petit rire de bonne santé qui les glaça.

A quelques jours de là, Philippe, que personne n'avait prévenu, nous envoya une belle carte postale en couleurs où l'on voyait un soleil éclatant briller sur les orangers et la mer bleue.

Zélia fixa cette carte bien en vue au clair de la fenêtre, au-dessus de la pelote d'épingles.

Il me semble la voir, étirée comme une sauterelle noire, les bras levés très haut.

Lorsqu'elle se retourna, elle avait son sourire de combat.

— Voilà ! dit-elle, ça nous fera un souvenir de Philippe !

Claire tourna la tête et Colette eut son rire déformé : « Hi ! Hi ! »

Je ne veux pas dire que Zélia est une sorcière. Ni qu'un bout de carton colorié ait un « pouvoir ».

Mais je les ai vues, toutes les deux — je parle des jeunes — venir à pas de loup, lorsqu'elles se croyaient seules, se suspendre à cette image, comme des prisonnières à la lucarne d'un cachot.

Je sais bien que les choses ne nous livrent que ce que nous possédons déjà. Mais Zélia savait ce qu'elle faisait et jouait à coup sûr.

Je remarquai que Claire, en notre présence, n'osait pas lever les yeux sur le « souvenir de Philippe » et qu'elle avait hâte de quitter la pièce. Ce fut le temps où elle commença ses tournées d'inspection dans les métairies.

Zélia l'approuvait et l'encourageait benoîtement :

— Vous faites bien ! Il ne faut pas que ces gens-là se croient tout permis !

Nos métayers sentirent, en effet, que rien n'était plus permis. Claire fit des découvertes qui eussent donné des coups de sang aux vieux Sarda.

Elle nous revenait le soir, brûlée de vent et de soleil, encore vibrante de colère, la voix enrouée.

Elle revêtait un vieux costume de chasse et chaussait des bottes qui lui permettaient d'arpenter les champs et de piétiner les litières et les champs de foire. Un jour de pluie, elle coiffa un chapeau de nylon qui avait appartenu à Bernard et ne s'en sépara plus. La voiture était bourrée de volailles et de pots de confit qu'elle arrachait aux métayères. Le soir, elle faisait ses comptes sur un vieux carnet à couverture de toile serré par un élastique. Zélia mettait ses lunettes et vérifiait les chiffres.

Jamais le bien Sarda ne fut mieux défendu.

De l'aube à la nuit close, Claire roulait au volant de sa voiture :

— Vous allez vous tuer ! disait Zélia.

Mais elle poussait à la roue avec entrain.

— Non ! Le mouvement me fait du bien.

Elle maigrissait pourtant. Mais, en effet, le mouvement et le grand air lui faisaient du bien.

Ses joues devenues musculeuses et son teint de brique lui donnaient l'apparence d'un chef sioux.

Tandis que Claire, régisseur modèle, courait les chemins, la grand-mère et la petite-fille avaient des conversations ronronnantes dont je ne pus saisir un mot.

On me donna clairement à entendre que j'avais à me tenir à ma place, c'est-à-dire dans mon nid d'hirondelle. Dans le compte Sarda, je suis inscrite uniquement dans la colonne « dépenses ». Autrement dit, je suis leur obligée.

Depuis quarante ans !

Mais en racontant leur histoire j'ai conscience de m'acquitter de ma dette.

Depuis longtemps la petite avait compris que je comptais pour zéro. Naturellement elle me méprisait. L'école du Terrefort n'était pas faite pour lui donner le respect des vieux. Ces choses-là se sentent et d'ailleurs, vont de soi : de quelle utilité pouvais-je lui être ?

J'avais dit un jour :

— Jolie comme elle est, comment peut-il se faire qu'elle te ressemble ?

Zélia avait dédaigné relever mon propos. C'était le temps où elle ruminait sa haine pour Claire. Mais la roue avait tourné. Maintenant je la sentais emplie d'aise et d'allant. Elle prenait de longues perspectives et formait des projets à lointaine échéance. Jamais peut-être sa souveraineté ne fut aussi rayonnante.

Claire, qui lui donna du fil à retordre, est définitivement asservie et trime comme un cheval. Aucun régisseur, fût-il payé à prix d'or, ne défendrait avec autant de passion les intérêts de l'Ordre. Elle n'est Sarda que par alliance, mais comme il arrive souvent le disciple est plus exigeant que le maître. Nos métayers et nos fermiers peuvent en témoigner !

Pauvre Claire ! Chère Claire ! Jamais elle n'a reçu tant de marques d'affection. Comme elle rentre très tard le soir, nous soupons avant son retour. Mais son bol de bouillon est tenu au chaud sur le fourneau et lui est servi fumant sur la table de la cuisine. Nous écoutons le compte rendu de la journée. Il n'est question que de bétail, de fourrages et de gros sous.

Claire mange de bon appétit et nous nous en réjouissons. Lorsqu'elle a terminé son repas, elle essuie la lame de son couteau — le couteau de poche de Bernard, un Pradel à plusieurs lames — et le referme d'un claquement sec.

C'est le moment où Zélia dit doucement :

— Allez vous coucher, ma pauvre Claire ! Vous n'en pouvez plus !

Ah ! il n'est plus question de promenades au clair de lune à présent !

Les promenades se font en plein jour, au grand soleil, à la face de tous. Zélia a banni les écharpes et les chapeaux à larges bords rabattus. Labastide a pu jouir de son monstre. A loisir. Ça n'a été qu'une flambée. J'en sais qui ont secrètement regretté l'aliment que les voiles et le mystère offraient à leur imagination.

Ce fut le temps où Colette se mit à dévorer. Je parle au sens propre. On eût dit qu'une grande faim longtemps retenue se libérait enfin. Elle avait appétit de tout. La fourmi noire qui nous était descendue du Terrefort, devint une fille forte où il fallait, mais élancée, de gestes libres, avec des mouvements de taille et de poitrine qui faisaient baisser les yeux.

La promenade sur le Tour-de-Ville se faisait à présent en plein après-midi. Eh bien, je l'ai vu, Labastide baissait le nez ! J'ai parfaitement reconnu l'air de contrainte et de soumission qui marquait autrefois le passage des grands Sarda.

Il en était quelques-uns encore qui se délectaient de l'affreuse grimace et qui s'arrangeaient toujours pour se trouver du côté où le visage Sarda avait forme de mufle. Ils étaient peu nombreux et c'étaient les mêmes que ceux qui, il y a quarante ans, se régalaient du tour de hanches de Zélia et de sa taille de nabote.

Les autres en avaient pris leur parti et se tenaient résolument du bon côté.

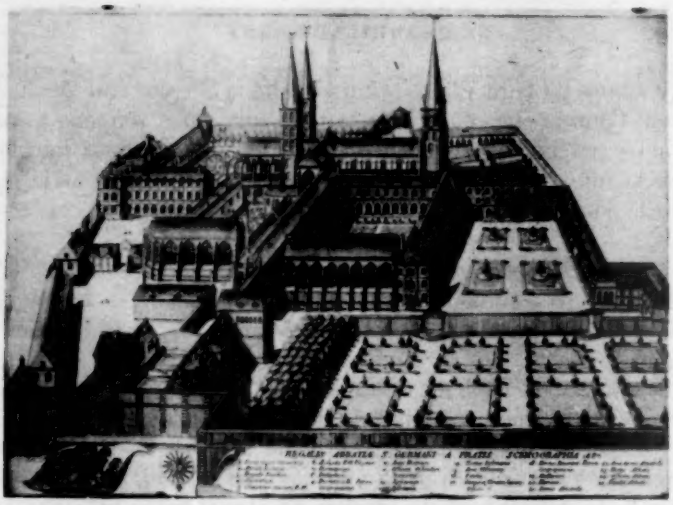
Un beau matin de juillet, Zélia fit atteler le tilbury. La promenade cette fois déborderait largement le Tour-de-Ville.

— Il faut bien, tout de même, que tu connaisses tes propriétés !

C'était le vieux tilbury de Julien. Il luisait encore du vernis de l'an dernier.

Colette prit les guides.

MICHEL-AIMÉ BAUDOUY



UN FAMEUX CÉNOTAPHE

par Béatrix Beck

Qu'est-ce que Saint-Germain-des-Prés ? Dieu, table ou cuvette ? Dieu, table et cuvette, répondent en chœur les antiquaires du quartier. Faux dieu, table de café et cuvette de bile. Quelle clé ouvre ce domaine au nom trompeusement champêtre, fallacieusement pieux ? L'unique porte de la rue Guillaume-Apollinaire pourrait en figurer l'entrée. Malgré ses deux enfants bleus se tenant par la main entre ciel et terre et ses pigeons nichant dans des briques creuses, la venelle du Mal Aimé, dont la moitié des fenêtres est grillagée, meurt, ou naît, comme il sied pour un poète maudit : deux plaques l'une au-dessus de l'autre informent le passant angoissé de son ubiquité qu'il se trouve rue Guillaume-Apollinaire *et* rue de l'Abbaye.

Huit cars bourrés d'agents occupent la place pendant huit heures. Nouvelles verges d'Aaron qui pourraient faire jaillir le sang et non l'eau, leurs matraques attendent, mais aucun manifestant n'apparaît. Devant l'église, le cinéma militaire et de plein air dispense gracieusement, diurnement et nocturnement, les sauts et les chants des parachutistes. Le public se compose surtout de femmes et d'enfants. Un corbillard, une voiture de pompiers, une camionnette d'insecticides et une autre portant en grosses lettres

— Ci-dessus : Saint-Germain-des-Prés avant la Révolution, le baron Haussmann, les deux Magots et l'existentialisme. (Cliché Bulloz.)

La Guerre des Occasions perdues, s'emboîtent inextricablement. Ne faut-il pas voir dans ce tableau une illustration du milieu dont il ne parvient pas à se décrocher ? Pourtant, tout le monde n'est pas inactif à Saint-Germain, témoin ce spectre barbu réclamant à l'épicerie « du café non décaféiné qui empêche de dormir ». Les habitants ne consomment pas que de l'alcool et de la cocaïne. Ecoutez ce garçon boucher crier en brandissant un bifteck au bout d'un trident :

— Mangez de la finesse ! Mangez de la délicatesse !

Ici comme ailleurs, l'aveugle aux lunettes noires exhibe son ouistiti jaune serin. Un marchand de pastilles au miel s'est adjoint deux écureuils vêtus de pull-overs mangés des mites. Un âne vend de la lavande, une infirme hilare du persil, un peu tout le monde, surtout le nommé Alcide Levert, des fleurs dans des diables, auxquels dressent contravention les représentants de l'ordre. Les garçons sortent du catéchisme en tirant des coups de pistolet. Une petite fille prend son basset dans les bras pour qu'il puisse voir les portraits de la galerie Alice Manteau. Deux hommes scient un cadre doré dépassant d'une Jaguar. Une mariée et un marié passent sous une haie de chevalets et sont enlevés dans un engin verdoyant attelé de bipèdes. Les musiciens aux pantalons moulants et multicolores jettent en l'air leurs melons. Ces noces dûment bénies n'en sentent pas moins la reconstitution folklorique à l'usage des touristes. De même pour les fêtes excessivement bretonnes, jupons d'or et gilets brodés, qui se déroulent le dimanche au son du biniou. Mais il s'agit là d'innocentes ficelles, sans rapports avec la noirâtre réputation de Saint-Germain.

Dans un coin sombre, un enfant trébuche contre un grand tas d'ordures. Ce sont deux clochards qui dorment dans les bras l'un de l'autre. Un couple, un corps glorieux, dirait l'ange de pierre agenouillé au fond de la cour voisine. On distingue la femme à ses joues couvertes de vermillon. Bottés jusqu'aux reins, des égouttiers magnifiques s'enfoncent sous terre ; une lampe allumée leur bat les flancs. Les gens vont à la messe ou aux Deux-Magots, prennent le métro et l'apéritif, lisent le journal, traversent entre les clous, s'embrassent : rien d'insolite à signaler. Les facéties des Beaux-Arts proches où l'esprit de farce et les brimades poussent, parfois, dit-on, à quelques excès, sont les manifestations d'un Etat dans l'Etat. Le quartier n'y est pour rien.

***

Le lieu où j'habite existe-t-il ? Ne conviendrait-il pas de le ranger dans la même catégorie que les dentifrices au G-11, G-11 étant,

comme on sait, une formule magique, pure de toute signification ? Saint Paul recommandait aux chrétiens d'être dans le monde, mais non du monde. Ces citoyens matinaux et salariés, ces marchands, ces acheteurs, ces familles, ces flirts sont dans Saint-Germain, non de Saint-Germain. La nuit, les morts sortent de leurs tombes, les indigènes émergent de leurs lits. La danse macabre s'anime : sur le trottoir, des orchestres homosexuels et étrangers stridulent, se désarticulent, feulent, frouent, blatèrent, butissent, cacardent, cacabent, quêtent et décampent à l'approche de la police. Les égéries du néant stagnent et vaguent, réclament un dernier verre, exigent une invitation à dîner, vont rendre des souliers à droite, emprunter une jupe à gauche, amorcent de prétendues démarches qui sont autant d'actes gratuits, jouent à jouer un rôle dans un prochain film, sentent qu'elles vont devenir cover-girls. Un rendez-vous manqué est d'ailleurs parfois à l'origine de leur enlisement germano-pratin. Un jour, elles sont venues en retard, ou pas du tout, au studio où elles travaillaient et on les a congédiées. Les eaux de la Seine doivent s'être mêlées à celles du Léthé : il peut suffire que des mannequins ou modèles transportent leurs pénates rive gauche pour que les abandonne le sens de la réalité. Comme certaines femmes du monde, elles n'ont jamais un instant à elles, ni à personne. Leur état fait penser à ces mots d'un prédicateur non dépourvu d'humour : « Si vous n'avez pas le temps, qui vous l'a pris ? Le diable. »

En écoutant ces créatures aux lèvres blanches et aux cils funèbres, on commence à entrevoir le double mythe de Saint-Germain-des-Prés : dans ce théâtre en plein air, le public croit assister à un spectacle égrillard et la troupe croit interpréter une tragédie. Ce quiproquo rappelle les conversations de sourds ou d'aliénés.

Entre deux bouffées de marijuana, les muses tirent de leurs corbillons, parmi les médicaments et les ordonnances (elles vont constamment chez le médecin), la photo de leur enfant provincial, né faute d'une somme suffisante pour un week-end en Suisse. Elles toisent avec dégoût les professionnelles qui osent se risquer en ce bastion de la prostitution mâle, du rackett occasionnel et du désintéressement féminin. Les gens ne parviennent à s'estimer qu'à partir de leur mépris pour ceux d'une autre catégorie : ainsi ces paysans d'Italie, pour qui l'état de cordonnier représente la pire des hontes. Les filles de Saint-Germain se targuent de n'être ni particulièrement faciles (elles comptent deux vierges droguées, émules de Wilma Montesi), ni vénales. Les quelques-unes qui ont la chance d'être divorcées aux torts du conjoint vivent de leur pension alimentaire.

De loin en loin, une vraie ou fausse naïve disparaît pour devenir barmaid en Amérique du Sud ou au Liban, aux appointements

de trois cent mille francs par mois. Récemment, ses camarades apprirent le suicide de l'une d'elles. Scarlett aussi s'est tuée, il y a environ deux ans. On ne sait plus au juste ce qu'elle était, ex-reine de beauté ou actrice déchue. Il y a quelque temps, un Belge de dix-neuf ans est mort en absorbant de la drogue mal préparée. Mais Saint-Germain-des-Prés ne débouche pas toujours sur la catastrophe, ni sur le retour au bercail, Gros-Jean comme devant : il arrive que des garçons et des filles décident d'unir leurs destinées, bien que n'appartenant pas au même sexe. Ils quittent le quartier, trouvent du travail et reviennent parfois visiter le no man's land de leur adolescence.

Il y a aussi des Germano-Pratins intermittents. Fonctionnaires modèles, ils plongent, le soir ou le samedi venu, dans la Suburre existentielle où ils sentent avec délices se diluer les personnes, les biens et les heures. Les distances aussi se dissipent en une audacieuse proximité ; de jeunes grands bourgeois goûtent la griserie de l'escapade en jouant aux dés avec des partenaires dont ils ignorent le nom, qu'ils ne recevraient pas chez eux et chez qui ils ne mettraient pas les pieds. Le quartier possède quelques hôtels presque luxueux où l'on peut s'encanailler confortablement et rouler dans des bas-fonds capitonnés. Certains sont résolument spécialisés; dans l'un d'eux, la direction refuse les isolés et les femmes, expliquant du ton le plus naturel : « Nous ne louons qu'à des ménages de messieurs. »

Les propriétaires de longues voitures espèrent embarquer des beautés, mais ici, conséquence curieuse de la pédérastie, le sexe faible est difficile autant qu'impérieux. Les couples masculins envahissent l'espace, ne laissant place qu'à une poignée de filles. Si rares en face de la foule extérieure des hommes normaux, elles n'acceptent la compagnie que de celui qui leur plaît le mieux. Ce sont elles qui décident du programme et de l'itinéraire, ne consentant qu'aux restaurants du quartier et refusant de franchir les quelques centaines de mètres qui les séparent de Saint-Michel : « C'est trop loin », objectent-elles avec un émouvant esprit de de clocher.

Pour ne pas quitter cette terre d'élection, elles transhument d'hôtel en hôtel, laissant une partie de leur garde-robe en gage dans chacun. Cette sorte de royauté des quelques filles qui réussissent à se maintenir à Saint-Germain conduit à se demander pourquoi l'amour qui ose aujourd'hui dire son nom s'est particulièrement implanté dans ce fragment du VIe arrondissement. Des étrangers, attirés par le pittoresque de ces vieilles rues, l'ont importé; les jeunes opportunistes d'ici l'ont exploité. Mais qu'est-ce qui conduit à l'inversion tant de citoyens d'outre-atlantique ? La peur des femmes, répondent les spécialistes, dans un pays où

elles sont particulièrement responsables, directoriales et indépendantes. Peut-être faut-il voir aussi dans cette offensive de l'homosexualité une forme d'infantilisme affectant quelques représentants d'un grand peuple qui n'ont pas encore pris le temps de mûrir.

***

Saint-Germain-des-Prés, tributaire du Nouveau-Monde, métropole de plusieurs colonies, n'est en fait même pas un quartier : simplement un pâté de maisons, délimité par quelques tronçons de rues. Sous les regards, cette infime capitale se contracte jusqu'à n'être plus qu'un noyau dont ne sort aucun arbre, un pépin qu'entoure une pulpe non comestible, un centre dépourvu de circonférence. Sa population n'excède pas une cinquantaine de personnes, qui donnent l'illusion du nombre, parce qu'elles passent et repassent continuellement, comme dans les processions. Très vite on reconnaît les principaux notables : le Néron à la tignasse décolorée, au pantalon de velours vert et au chandail rose — la rousse qu'on ne voit jamais deux fois avec la même robe, ni le même homme — la joyeuse obèse aux bas rouge — l'éphèbe au tendre gazouillis qui a fait vœu d'acheter chaque jour « une image d'ange ».

Si Saint-Germain-des-Prés n'a guère de surface au soleil, peut-être s'étend-il loin en profondeur. Enfonçons-nous dans une cave. L'opération est coûteuse. Astucieusement, ces grottes s'intitulent clubs, donc échappent aux taxations des cabarets et dancings. Un contrôleur vous délivre au prix fort une carte de membre... valable pour une fois. Ce petit bristol porte une mention menaçante : *Le Comité pourra procéder au retrait de la présente carte sans donner le motif de sa décision.* Quel est cet énigmatique comité investi d'un pouvoir d'expulsion discrétionnaire? L'unique précision qu'on puisse obtenir sur ses membres, c'est qu'ils sont dix. Où se trouvent ces redoutables Dix? En haut. Inutile d'insister, nous n'en saurons pas davantage. Vestiaire obligatoire. L'escalier en colimaçon débouche dans une casemate. Oppressés par les voûtes basses et la pénombre, des couples, des groupes et quelques isolés s'attablent mélancoliquement et boivent avec application. Une Scandinave demande quelles seront les attractions. Le garçon lui répond qu'il n'y en aura pas. Elle se console avec du champagne. Un jeune noir souple comme du chewing-gum est à peu près le seul danseur. Les filles se l'arrachent. De l'index, il fait signe d'approcher à une opulente blonde. Du regard il ajourne une brunette vêtue d'un tourbillon orange. Ses succès ne semblent guère lui apporter de joie, il dit à un camarade :

— Quand pourrons-nous passer le week-end à New York ?

Maintenant, quelques couples se coudoient sur le bas-côté qui sert de piste. Ces danses où la cavalière toujours droite se sépare de son cavalier et exécute pour son propre compte des pas frénétiques et solitaires symbolise bien la vie moderne, l'instabilité, le relatif des unions et la dure égalité entre l'homme et la femme. Fureur de vivre? Plutôt fureur de végéter. Pourquoi ce cadre délibérément sinistre, ce blockhaus, ces boyaux, ce coupe-gorge aux couleurs de suie et de sang? Une telle attirance pour l'étroitesse, l'obscurité et l'écrasement relève de la psychanalyse. Ces gens donnent l'impression d'avoir une terrible nostalgie de leur existence prénatale. Dans ces catacombes ils s'emmurent loin des idées et des événements. En ce pis que sartrien huis-clos, les habitués ne sont pas les démons les uns des autres : chacun se suffit à soi-même. Dans ces limbes d'adultes mort-nés, personne n'attend plus Godot. On pense à la république des aveugles de Wells et aussi à cette tribu indienne dont les membres croient qu'ils ne sont pas des êtres humains. Tel est le Sad Paris by night et les Tristess' Girls and Boys.

Saint-Germain-des-Prés est une machine à faire le vide où tous, poids lourds et poids plumes, tombent d'une vitesse uniforme. Il n'existe rien, aucun intérêt, aucune vocation, aucun amour, pour empêcher ou ralentir leur chute. Aux temps héroïques, cette jeunesse fatale avait une voix et un visage : ceux, admirables, de Juliette Gréco. Mais aujourd'hui, elle est devenue l'ectoplasme suscité par les charlatans pour faire recette.

Un des alphabets de mon jeune âge — on n'en était pas encore à l'*Histoire d'O*, ni à *S* — fut celui du communisme, par Boukharine. L'auteur y posait à brûle-pourpoint cette question déconcertante : *Se peut-il que la classe ouvrière soit quelque part et que l'idéologie de la classe ouvrière soit ailleurs?*

A ma stupéfaction, le grand homme concluait par l'affirmative. J'avais tort de m'étonner. Souvent le corps ignore l'âme. La vraie sibylle de Saint-Germain chante et prophétise à la porte. Personne encore n'entend, ne reconnaît cette jeune sorcière dans son brasier de la rue Guénégaud. Bientôt, sans nul doute, Pauline Julien, mangeuse d'hommes au nom d'enfant trouvée, sera adoptée par les siens, par tous. A la lueur des chandelles fichées dans les bouteilles, tandis que son fils et sa fille s'éveillent en criant parce qu'elle les a quittés pour nous, ce noir génie prête sa voix et ses gestes à Eluard et à Ronsard, à Rutebeuf et à Lorca. Elle rappellera aussi d'entre les morts une jeunesse en décomposition. Mais les résurrections ne sont jamais définitives. Saint-Germain-des-Prés semble appelé à se résorber peu à peu dans le magma parisien, européen, planétaire et interplanétaire, à moins que n'en

jaillisse le pétrole. Quand Sartre mourra ou quittera le quartier, on ne pourra même plus imaginer de lien entre ce travailleur systématique et opiniâtre, créateur d'une œuvre considérable, et la piètre bande des ratés volontaires. A l'ère post-atomique, les cicerones diront, en un plaisant raccourci :

— Dans les souterrains de cette abbaye, fondée par Childebert Ier en 558, les enfants perdus de la IVe République dansèrent et burent jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Comme il ne subsistait rien d'eux, on dut se contenter de leur élever un cénotaphe.

BÉATRIX BECK

CHRONIQUE DES LIVRES

PREPARATIFS DE NOCE A LA CAMPAGNE

par Franz KAFKA *(Gallimard)*

Ce livre débute par deux versions successives de la nouvelle inachevée qui lui donne son titre et est une des premières œuvres de Kafka. Viennent ensuite des *Méditations sur le péché, la souffrance, l'espoir et le vrai chemin*, la grande *Lettre au Père* qui est à la fois une autobiographie et bien davantage, le portrait de la vie en soi, une coupe de l'enfance, un *Discours sur la langue yiddish*, et une esquisse de *Richard et Samuel*, roman d'une amitié difficile, que le poète avait commencé à écrire en collaboration avec Max Brod.

Est-il besoin de le dire, ces notes fragmentaires, ces aperçus fulgurants, ces feuilles volantes incomplètes, interrompues, constituent un message (même à si juste titre, on ose à peine employer ce mot, tant il a été galvaudé), un message capital, déchirant et salutaire. Les *Préparatifs de noce à la campagne* sont essentiellement des préparatifs à une désaccoutumance qui nous livre, dépouillés du masque des idées reçues, à l'absurdité du monde. Avec une méticulosité de robot enregistreur qui serait en même temps doué d'hyperesthésie, l'auteur décrit, par exemple, des mains et leurs mouvements comme s'il s'agissait de créatures autonomes évoluant dans une *nième* dimension. Les paysages s'organisent, non, comme cela a lieu généralement, en référence à une idée préexistante de paysage, mais coïncident exactement avec le champ visuel du héros. *Les gens se déplacent à la manière d'écrans minces devant les lumières.* La réalité serrée de si près, se résout en poésie.

Presque à chaque page de ce volume, on est amené à voir la ressemblance et l'opposition qui existent entre le génie et la folie. L'un et l'autre nous apparaissent comme un éclatement des limites de l'individualité, mais tandis que le fou se perd, se désagrège dans l'univers, le génie, tel celui de Kafka, se confond avec l'univers, partant, avec le divin. Tous nos trésors de pacotille détruits par sa lucidité, nous devenons disponibles pour les vrais biens : *Le fait qu'il n'y a rien d'autre qu'un monde spirituel nous ôte l'espoir et nous donne la certitude.*

La traduction de Marthe Robert est parfaite.

B. B.

(Suite de la chronique des livres page 138.)

MISÈRE ET SURPOPULATION

par Gaston Bouthoul

Pendant moins de deux siècles de domination anglaise, l'Inde a passé de soixante-dix millions d'habitants à trois cent cinquante. Java, sous les Hollandais, de deux millions à cinquante. Et, en un siècle environ de domination française, l'Algérie de un à dix millions d'habitants.

Pendant longtemps on nous a accoutumés — c'était partout la thèse officielle — à considérer cette augmentation foudroyante de la population comme un résultat magnifique. C'était la preuve et la justification du succès de la colonisation. Dans toutes les expositions coloniales du monde et dans les « agences » des capitales d'empires, à Londres comme à Paris et à Amsterdam, on exposait avec orgueil des graphiques ascensionnels.

Mais il fallut bien déchanter et se rendre compte que dans tous ces pays la population avait devancé les ressources [1]. Il en résultait un avilissement général de l'homme, un mécontentement croissant. Les niveaux de vie étaient plus bas et l'insécurité économique pire qu'autrefois Il en résultait, dans des collectivités instables, loqueteuses et sous-alimentées, déchirées entre le mythe de l'âge d'or primitif et l'aspiration à un style de vie moderne, mais en tout cas dressées contre le Présent, un terrible complexe d'infériorité.

Tous ces millions d'hommes dont s'enorgueillissent les statistiques coloniales, qu'ils soient hindous, javanais, ou africains, sont assez souvent plus pauvres qu'avant la colonisation. Les bienfaits indéniables de la civilisation occidentale qui leur ont été apportés, ont été dévorés par l'accroissement extraordinaire du nombre des naissances. En fin de compte, à la fois sur le plan économique et sur le plan social, l'opération, aux yeux de beaucoup d'indigènes, paraît se solder par un déficit.

Sans doute, dans les rancœurs des populations coloniales contre ce que les Indous appelaient le « British Radj », entre-t-il aussi un mélange de nationalisme moderne, de xénophobie traditionnelle et de fanatisme religieux. Mais il s'y ajoute le reproche envers celui qui était le seul maître, d'avoir laissé se créer une situation pareille, d'avoir agi en père imprévoyant. Cela est quelque peu injuste, mais le fait est que pour ces popu-

1. Le décalage durable entre la population et la production est la définition même de la surpopulation.

lations l'ancien maître ressemble un peu au grand seigneur méchant homme de la légende espagnole. Sur le tard il avait fondé un hospice, mais sur la porte on écrivit : « Don Juan fit cet hôpital, mais d'abord il fit les pauvres. »

On est étonné que des nations qui étaient au sommet de leur puissance, comme l'Angleterre, aient pu se résoudre à quitter leurs plus importantes colonies. Autrefois pourtant, les Anglais étaient prêts à tous les sacrifices pour défendre la route des Indes. Tout s'éclaire si l'on songe qu'à partir du moment où, forcés d'adopter la notion moderne du rôle de l'Etat avec ce qu'elle implique de « social » ou si l'on veut de « paternaliste », ils ont reculé devant une tâche où ils eussent englouti en vain toutes leurs ressources et ont préféré s'en aller. Mais quand ils sont partis, il y avait deux cents millions d'Hindous de plus et de ce fait, du point de vue économique, la situation avait empiré.

Pour le lecteur français, et bien que cela soit pénible, il faut aussi prendre des exemples choisis dans notre zone d'influence. Hâtons-nous de dire que la comparaison n'est pas à notre désavantage. Les situations sont souvent pires, aussi bien dans les colonies ou les anciennes colonies d'autres nations, par exemple le Kenya, Porto-Rico ou les Philippines, que dans les pays d'autocolonisation[1] tels que la Chine, le Japon ou le Proche-Orient.

Prenons le cas de l'Algérie. Une seule comparaison suffit à nous donner la clé de toutes ses difficultés. En 1830, au moment de la conquête, l'Algérie avait environ un million d'habitants, la France une trentaine. Aujourd'hui la France a quarante-trois millions d'habitants et l'Algérie plus de dix millions. Autrement dit, si entre 1830 et 1950, la population française avait augmenté dans la même proportion que l'algérienne, la France aurait aujourd'hui plus de trois cents millions d'habitants. On peut imaginer que s'il en était ainsi, la bonne humeur ne régnerait pas sur le territoire de la République.

Aujourd'hui l'Algérie augmente de deux cent cinquante mille « bouches à nourrir » par an. Et la progression continue. Deux cent soixante

1. Qu'est-ce que l'autocolonisation ? On peut appeler ainsi l'imitation d'une civilisation étrangère imposée à une nation par ses propres dirigeants. Les exemples les plus célèbres sont ceux de Pierre le Grand faisant couper les barbes et les robes orientales de ses sujets et obligeant les dames nobles, jusque-là cloitrées, à danser aux bals de la Cour, et celui de Mustapha Kémal proscrivant les turbans, les tarbouchs et les voiles féminins.

Mais jusqu'à nos jours l'autocolonisation avait été le fait des dirigeants. Ceux-ci, avec plus ou moins d'énergie, tentaient d'imposer l'imitation de l'Occident en luttant contre l'inertie ou le fanatisme de leurs sujets. Mais aujourd'hui l'esprit d'autocolonisation s'est brusquement étendu aux masses elles-mêmes. Ce sont elles qui sont impatientes de renier le style de vie ancestral et de changer de peau. Le cinéma est probablement le grand artisan de cette révolution. Les foules d'Asie et d'Afrique ont brusquement découvert l'aisance, la liberté d'allure, l'autonomie de l'individu, la liberté des mœurs hors de l'étouffante famille patriarcale. L'automobile et l'avion ont fait le reste. Brusquement le mépris pour la vie occidentale s'est transformé en une jalousie furieuse. Pourquoi pas nous aussi ?

mille l'année prochaine et, probablement, deux cent soixante-dix mille l'année suivante. Le Maroc et la Tunisie marchent du même pas. Une enquête américaine a qualifié la situation nord-africaine « a demographic maelstrom »[1]. La même enquête indique que l'Afrique du Nord est un des pays du monde dont la population dispose des plus faibles rations alimentaires en calories. Ce qui n'empêche pas M. Sauvy d'avoir publié des articles où il affirme que l'Algérie n'est pas surpeuplée.

Une démographie aussi explosive pose dans des pays pauvres des problèmes chaque jour plus lourds. Tout d'abord elle détruit l'assiette agricole traditionnelle par l'émiettement des patrimoines et l'épuisement des terres. Les programmes d'amélioration des cultures ou de l'habitat sont annulés d'avance par cette course aux naissances. Citons quelques exemples : une enquête publiée dans le *Monde* (27 novembre 1955) estime illusoires en Afrique du Nord les solutions inspirées des formules de l' « Abbé Pierre » concernant les « bidonvilles ». Car dans ce pays de lazzaronisme traditionnel où il existe une immense population à moitié nomade, la seule annonce de l'aménagement d'un bidonville ou d'un « recasement » attire immédiatement des effectifs générateurs de « bidonvilles » plus vastes encore. On aboutit ainsi à la multiplication de ces zones qui entourent maintes cités africaines et indiennes d'une horrible ceinture chaque jour plus large.

En ce qui concerne l'encombrement des zones fertiles, voici en quels termes le professeur Pierre Fromont, résumant les observations de l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, décrit cette situation :

Phénomène alarmant : pour autant qu'on puisse remonter dans le passé, on voit se dessiner une baisse des niveaux de vie. La masse à partager grandit moins vite que le nombre des partageants. Dans la région de Nefzaous, au sud-ouest de Gabès, la population est passée de 22 000 habitants en 1907 à 45 000 en 1950, alors que l'irrigation n'a gagné que 750 hectares ; le revenu n'y atteint que 30 000 francs par famille. Dans l'oasis de Tozeur, on en est venu à partager un jardin entre quatre-vingt-seize héritiers ; chacun ne possède que quelques régimes de dattes sur un palmier. L'exemple suivant est éloquent parce qu'il concerne des individus favorisés par le sort : au sud de Kairouan, dans la région de Cherakil, où il tombe de 200 à 250 millimètres d'eau par an, on a installé des paysans tunisiens entre 1920 et 1925 ; une famille de quatre frères a obtenu des lots de 12 hectares chacun ; l'un est consacré aux céréales, l'autre a été planté d'oliviers ; peu de propriétés ont été mises en valeur d'une façon aussi intensive ; or ces colons parviennent tout juste à se rendre une fois par semaine au marché du village voisin où ils dépensent environ 800 francs en achats alimentaires (thé, sucre, légumes), en vêtements, en outils ; aucun autre besoin ne peut être satisfait. Tout s'explique quand on apprend que chacun des quatre frères a eu quatre enfants et qu'ainsi c'est vingt-quatre personnes qui doivent vivre sur le domaine ; il faudrait pouvoir leur distribuer de nouveaux lots cultivables ; or, beaucoup attendent qui n'ont ni terre ni travail assuré.

Multipliez cet exemple par cinq cent mille et vous aurez l'image de l'infrastructure agricole d'une grande partie de l'Afrique du Nord. Rappelons que la plupart des spécialistes modernes de l'agriculture, tel le professeur Dumont, jugent qu'actuellement les campagnes françaises sont

1. *Population Bulletin*, Washington, mars 1956.

surpeuplées par rapport aux techniques modernes. Que dire de l'effrayant encombrement des rares zones fertiles de l'Asie et du Sud de la Méditerranée ?

Dans les pays surpeuplés, l'avantage des méthodes de culture primitive est qu'elles nécessitent un grand nombre de bras. Tout effort de motorisation ou de rationalisation produit plus de chômeurs que de richesses. Et ces régions fourmillent de jeunes : plus de la moitié de la population a moins de vingt ans. Combien parmi eux de futurs chômeurs ? Aujourd'hui, dans ces régions, on ne voit pas comment on pourrait efficacement améliorer le niveau de vie des masses. Réussira-t-on même à le maintenir à son misérable niveau actuel[1] ? Le même professeur Pierre Fromont ajoute :

Il paraît difficile de ne pas évoquer ici comme l'un des facteurs décisifs, l'expansion accélérée de la population : elle a doublé en trente ans. Pour maintenir le niveau de vie d'autrefois, qui n'était pas élevé, il eût fallu l'augmentation de la production de 3 p. 100 par an. C'est le rythme atteint par l'Europe du XIXe siècle, en cours d'industrialisation. Et il faudrait le multiplier par dix pour rendre le niveau de vie actuel comparable à celui des masses européennes.

⁂

Mais, répétons-le, cette situation n'est pas spéciale à l'Algérie. Celle-ci, comme la plupart des pays d'Afrique et une grande partie du bassin méditerranéen, n'est qu'un cas particulier de pays sous-développé, plaie et fardeau explosif des temps modernes. Cette situation se retrouve même en Europe. La population de l'Espagne, au milieu des pires difficultés économiques, continue à augmenter considérablement. Quant à la Sicile, elle est le cauchemar de l'Italie. Le sud de l'Italie est également un pays sous-développé, qui engloutit en fonds de secours et d'assistance les capitaux disponibles, qu'il faudrait pouvoir réserver à des investissements productifs. Que faire ? Il s'agit de parer au plus pressé, de nourrir des affamés ou de financer des travaux somptuaires, hâtifs et le plus souvent inutiles, pour occuper de toute urgence des chômeurs prolifiques. Problème exaspérant pour les nations que celui des hommes en surnombre. Aujourd'hui, plusieurs historiens de la Péninsule estiment que c'est la pression de ces provinces pullulant de jeunes gens frustrés et d'aspirants émigrants sans débouchés, qui a entraîné l'Italie dans les sanglantes et désastreuses aventures du fascisme mussolinien.

Aussi, il faut bien le dire, les possessions françaises ne connaissent pas de difficultés plus grandes que les autres, mais ce qui est original du côté

1. Voir les conclusions des deux rapports, l'un de M. le Conseiller d'Etat Maspétiol et l'autre de M. Marcel Pellenc, rapporteur de la Commission des Finances du Sénat, sur les investissements nécessaires pour élever les niveaux de vie en Algérie.

français, ce sont les solutions que nos dirigeants ont imaginées pour remédier au déséquilibre démo-économique causé par la surpopulation. Il est difficile de trouver des mots convenables pour les apprécier : disons que certaines d'entre elles mériteraient d'être appliquées à l'univers de Kafka.

A des populations traditionnellement accoutumées au lazzaronisme, à la polygamie et à la servitude de la femme, les dirigeants français n'ont rien trouvé de mieux à offrir pour remédier à la surpopulation, que les allocations familiales.

Voici comment les choses se passent dans un secteur relativement éclairé, celui des petits fonctionnaires dans les petits centres et dans les campagnes d'Afrique du Nord. Ce secteur bénéficie d'allocations familiales analogues à celles de la Métropole. Avec la prime au mariage et à la première naissance, et nanti d'une rente supplémentaire correspondant à l'allocation du premier enfant, le fonctionnaire candidat-patriarche achète, l'année suivante, une nouvelle vierge. Celle-ci lui assure une nouvelle prime au mariage et à la première naissance, plus une multiplication des allocations familiales. Ce n'est plus une boule de neige, c'est une avalanche. La même méthode a été, notamment avec la loi Lamine-Gaye, étendue à l'Afrique Noire. On a cité le concierge du palais de justice d'une grande ville d'A.O.F. qui, ayant une soixantaine d'enfants, gagne plus que son président. Et chaque jour la presse française annonce avec fierté que le bénéfice des allocations a été étendu à de nouveaux secteurs de primitifs désœuvrés et polygames, aux frais du contribuable français. Leçon cinglante : au lendemain de son autonomie, l'une des premières initiatives prises par le Gouvernement du Togo, a été de limiter les allocations familiales à six enfants ! (Cf. *Le Monde*, 23 mars 1957). Le bon sens a changé de camp.

La rapidité de la surpopulation, les dangers qu'elle comporte par la multiplication d'innombrables jeunes hommes qui vont entrer dans la vie pour y trouver un tragique dénuement, imposent des solutions rapides. Jamais l'accélération de l'histoire n'a posé de problèmes plus redoutables. Il ne s'agit plus du développement lent et harmonieux d'une région, de l'adaptation progressive de la population aux ressources. Dans tous ces pays le pullulement humain a dévoré par avance les possibilités de progrès social et compromis peut-être irrémédiablement l'œuvre tout entière. Il décourage les meilleures volontés et il a avili systématiquement des populations traditionnellement fières. Ce pullulement, en instaurant un paupérisme croissant, empêche que puisse fonctionner dans ces pays sous-développés, une démocratie véritable. Il faut une main de fer pour faire régner l'ordre dans une cour de miracles. Il n'est que de voir l'évolution subie par toutes les nations sous-développées devenues indépendantes. Il n'en est pas une seule qui n'ait été contrainte d'adopter un régime autoritaire. La démocratie exige un minimum d'aisance ; la misère et le despotisme vont de pair.

***

Quelles solutions ont été envisagées ou pratiquées afin d'améliorer la situation des pays sous-développés ?

Certains, en se fondant sur l'exemple occidental, se bercent d'un espoir. L'amélioration des conditions de vie, notamment par la sécurité sociale, amènera lentement une baisse des naissances. Cette thèse est probablement exacte. En tout cas elle l'a été pour l'Europe Occidentale et Centrale. Mais il y a fallu deux ou trois générations. De plus, il a fallu que, pendant la durée de ces générations, les conditions d'existence aient continué à s'améliorer. Dans les pays surpeuplés auxquels nous pensons, à la vitesse où vont les choses, quels chiffres seront atteints dans deux générations ? D'ici là, ces populations auront eu le temps de se dévorer entre elles. En commençant par anéantir les minorités selon l'usage. Car l'ivresse de la violence est inévitable dans les pays où il existe tant d'hommes en trop, c'est-à-dire tant de desperados. Rien ne nous assure d'ailleurs — c'est plutôt le contraire qui paraît probable — que l'on puisse, dans ces conditions, assurer l'amélioration continue des niveaux de vie qui devra produire la décongestion démographique par le bien-être.

***

Les théoriciens de « l'économie de besoins » et de l'abondance soutiennent que la situation malheureuse des pays sous-développés provient d'une mauvaise répartition de la production mondiale. Ils citent inlassablement les surplus américains et les fameux wagons de café qui ont été brûlés au Brésil en 1930. Mais, depuis ces temps lointains, il ne paraît pas qu'on ait jamais plus brûlé nulle part de wagons de café. Et si les pays d'Asie possédaient les moyens d'achat ou d'échange nécessaires, ils ne feraient qu'une bouchée des surplus américains. La réalité, la triste réalité, c'est que la « faim du monde » tend à devenir chaque jour plus menaçante. Il est plus facile de faire naître des hommes que de les nourrir.

Sans doute, il est encore dans le monde des terres fertiles et inexploitées, des forêts à défricher. Mais on s'aperçoit souvent, comme en Afrique, que, la forêt une fois détruite, il ne reste qu'un sol maigre qui a tôt fait de se latériser et de devenir définitivement stérile. Il en est de même de bien des terres pauvres — prairies ou steppes — qu'épuise rapidement la culture des céréales ou des légumineux. En tout cas, il est bien inquiétant de voir s'accroître la population sans qu'on puisse prévoir d'autre ressource pour les nouveaux venus que l'espoir d'inventions scientifiques hypothétiques et celui de la mise en culture des terres jusqu'ici dédaignées.

*
**

C'est probablement la « prise de conscience » des impasses où conduit l'expansion démographique insensée des pays sous-développés qui a décidé dans bien des cas les anciens colonisateurs à leur rendre leur indépendance sans s'être fait trop prier et sans avoir épuisé toutes les possibilités de s'y maintenir.

Devenues indépendantes, ces nations ont pour la plupart fini par comprendre la situation. Même phénomène dans les pays libres. Pendant quelque temps, la Chine communiste a répété docilement la leçon stalinienne. Elle a nié contre toute évidence, la possibilité et la réalité d'une surpopulation. Mais il semble qu'elle ait fini par comprendre que celle-ci constituait l'obstacle majeur à toute véritable planification socialiste. On annonçait récemment qu'après de nombreuses discussions, la Chine populaire venait d'autoriser l'avortement, la propagande contraceptuelle et même de permettre aux hommes et aux femmes de se faire stériliser.

Ainsi la Chine nouvelle, acculée à des solutions d'urgence, paraît prendre le contre-pied de l'inflation démographique. Elle a même osé rejeter la millénaire tradition confucéenne fondée sur la sujétion totale de la femme, la polygamie et la procréation à outrance pour alimenter le culte des ancêtres et assurer la survie des patriarches dans l'au-delà.

L'Inde, tout au moins l'Indoustan — qui n'est pas gênée en ces matières par la tradition biblique, a suivi un chemin analogue. A l'origine, il s'agit d'initiatives privées : notamment celles de grands industriels de Bombay qui instituèrent dans leurs établissements un système d'assurances sociales à rebours encourageant le célibat et les familles peu nombreuses. Toute allocation est supprimée s'il survient un troisième enfant. Des associations de plus en plus nombreuses, avec l'aide de l'Etat, se livrent partout à la propagande contraceptuelle.

Durant la période héroïque qui précéda la guerre de 1940, le Japon avait organisé l'inflation démographique, tout comme les dictateurs d'Allemagne et d'Italie. Il les avait même dépassés, car outre les encouragements à la natalité, il avait promulgué, peu de temps avant la débâcle, une loi qui obligeait tous les hommes à se marier avant vingt-cinq ans ; tous les ménages devant en principe avoir cinq enfants au moins, sauf impossibilité constatée.

Il est peu de pays où l'expérience de l'inflation démographique peut être aussi bien observée qu'au Japon. Sur ce plan, son évolution est des plus curieuses. Jusqu'à son autocolonisation, (Ere du Meiji commencée, en 1868), ce pays pratiquait une politique démographique très particulière. Elle ne consistait ni à encourager ni à décourager la procréation, mais instituait pour chaque province un plafond de population. Lorsque celui-ci

était dépassé, les moyens les plus énergiques, infanticide, avortement obligatoire, etc., étaient mis en œuvre par l'autorité. Ainsi le Japon garda pendant près de huit siècles une population stable, vingt-cinq millions d'habitants environ pour l'Empire tout entier. Grâce à ce système, sa population, enserrée dans des îles peu étendues et peu fertiles, put garder une civilisation raffinée et connaître une aisance générale. De cette modération organisée, le Japon est passé à l'extrême contraire. Il a pratiqué pendant trois quarts de siècle une inflation démographique agressive.

Après la débâcle de 1945, brusque volte-face : aujourd'hui, le Japon a pris la tête de la propagande contraceptuelle. Des affiches explicatives sont placardées jusque dans les tramways des villes. Les avortements sont remboursés par la Sécurité sociale. Malgré cela, la course entre les naissances et la production risque d'être gagnée par les naissances. L'équilibre démo-économique de ces îles encombrées menace de devenir de plus en plus précaire.

⁂

Dans les Etats composés de populations hétérogènes, les unes sous-développées et les autres plus civilisées, les conséquences démo-économiques de la différence de culture et de mentalité sont particulièrement graves.

Prenons le cas de l'U.R.S.S. Pendant la guerre de 1940-1945, le plus lourd fardeau de destructions et de pertes a été supporté par la partie européenne du pays. Jusqu'à présent, l'Ukraine et la Biélorussie n'ont pas réussi à reconstituer leur population d'avant-guerre. Au contraire, les républiques orientales, composées de Mongols et de Musulmans, ont continué à s'accroître rapidement [1]. Il en résulte une différence de structure chaque jour plus accentuée. Le même décalage qui s'est produit par exemple entre la France et l'Afrique du Nord, est en train de mûrir en Russie. Il est probable que son résultat sera de procurer, tôt ou tard, à l'U.R.S.S. des difficultés analogues.

⁂

L'émigration était jadis la soupape de sûreté des régions trop peuplées. Il pouvait en être ainsi lorsque ces surplus portaient sur des chiffres relativement faibles et qu'il était aisé d'accueillir, d'installer et d'assimiler les émigrés. Mais avec les chiffres d'accroissement atteints aujourd'hui par les pays sous-développés qui ont précisément le plus grand besoin d'exporter leurs hommes, une émigration acceptable ne représente qu'une ponction insignifiante. Il faudrait transplanter des populations entières,

1. Le premier annuaire statistique russe publié depuis la guerre, en 1956, indique que la population de l'Ukraine est tombée à 8 millions contre 9 200 000 en 1938 ; celle de la Russie blanche est de 40 600 000 contre 41 millions en 1938. Au contraire, toutes les Républiques orientales ont largement augmenté leur population. Une rupture d'équilibre se prépare.

c'est-à-dire bouleverser la structure des nations qui les accueilleraient. On imagine ce que deviendrait le haut niveau de vie dont les Américains sont si fiers, s'ils recevaient sur leur territoire cent millions d'Asiatiques et la France quelques millions d'Africains. L'existence d'immenses nations sous-développées, chaque jour plus surpeuplées, conduit fatalement à des résultats qui s'opposent directement aux espoirs exprimés par les doctrines généreuses des « citoyens du monde ». Dans une planète que l'on peut parcourir tout entière d'un seul coup d'aile en une journée, les frontières tendront à se faire de plus en plus hermétiques, chacun veillant jalousement sur ses ressources et sur ses possibilités d'emploi.

Une des premières Conférences impériales britanniques en 1917-1918 affirma la non-solidarité de ses conationaux en matière de population. Chacun gardait le droit de fermer ses frontières à qui bon lui semblait. Mesure égoïste, mais grâce à laquelle l'Australie et l'Afrique du Sud purent éviter d'être réduites au niveau de vie indou.

Ainsi la surpopulation, lorsqu'elle atteint ces proportions, décourage tout esprit de solidarité. Nos pays occidentaux, qui bénéficient du résultat d'un siècle de modération démographique, sont épouvantés et découragés à la fois. Ils sont tentés d'abandonner à eux-mêmes ces champions de la procréation et se préserver de leurs émigrants. Il n'est pas de raison pour qu'ils supportent les conséquences de l'imprévoyance d'autrui. En ce qui concerne la France, elle risquerait de voir son économie saignée, son relèvement économique et ses niveaux de vie compromis, pour permettre aux Africains de soutenir, pendant quelques années encore, un train démographique démentiel. Beau résultat que de voir la population nord-africaine croître de six cent mille chômeurs à nourrir par an.

***

Voici le problème capital de notre époque : faire que le passage des populations sous-développées de l'économie primitive à l'économie moderne, ne soit pas pour elles un véritable enfer, et ne s'accompagne pas de convulsions belliqueuses risquant d'engloutir la civilisation. Il y faut plus de hardiesse d'esprit que d'héroïsme physique. Les tâtonnements et les agitations, autrefois inséparables de cette adaptation, devraient être aujourd'hui superflus. Mais il n'est pas d'autres moyens d'épargner ces affres aux populations que de les décider à ralentir leur croissance numérique : elle dévore à l'avance le progrès en devançant, à pas de géant, la production. Aucun planisme économique n'est valable s'il ne comporte pas simultanément un plan réglant l'expansion démographique.

De même, on ne peut concevoir d'harmonie entre les nations si leur expansion biologique, principale source d'agressivité, n'est pas équilibrée.

Autrement dit, pas d'organisation internationale viable sans une réglementation mondiale de la population. Enfin, l'on ne pourra pas davantage songer sérieusement au désarmement si l'on n'instaure pas le désarmement démographique. L'UNESCO a élaboré une charte des droits de l'homme, très complète et très méritoire. Mais elle y a omis l'essentiel. Car ce qui se passe aujourd'hui dans les pays sous-développés montre que l'on peut accorder tous les droits que l'on voudra à l'homme et à la femme hormis celui de procréer sans mesure.

GASTON BOUTHOUL

CHRONIQUE DES LIVRES

ANGKOR

par Bernard Ph. Groslier *(Arthaud)*

Ce beau livre illustré de remarquables photographies qui évoquent les fameux temples-montagnes d'Angkor donne d'intéressants aperçus historiques sur cette grande civilisation khmère qui fut une des plus brillantes de l'Asie. Le Cambodge fut très riche et Angkor resta sa fastueuse capitale pendant six siècles. Les grandes constructions datent du XIIe siècle; les premières, déjà splendides, remontent au Xe. (En Occident, Philippe Auguste, Lothaire...) Quelques points de repère : le Roi-dieu était entouré de milliers de serviteurs; Angkor Vat mesurait 215 mètres sur 187 mètres de largeur, 65 mètres de hauteur. Le Bayon groupe 154 tours. Le grand temple enfermait entre ses murs 18 grands prêtres, 2 740 officiants, 2 202 assistants, 615 danseuses; sa richesse était inouïe : la seule vaisselle sacrée, d'or massif, pesait 5 tonnes.

Une étrange contradiction apparaît en regardant ces étonnantes photos, en lisant l'excellente présentation de Groslier et les textes sacrés ou les inscriptions qu'il a reproduits. Les Khmers avaient « le sens de la mesure », dit Groslier. Relativement aux Indiens, certes. Et il est vrai aussi que leurs temples ont des proportions harmonieuses, classiques. Et en même temps, tandis que certaines apsaras aux lignes parfaitement pures paraissent s'abriter dans une solitude éprise d'espace nu, on découvre dans les kilomètres de bas-reliefs qui les entourent un grouillement humain inorganisé, une purée de corps qui donne le vertige.

Du point de vue religieux, on s'arrête avec étonnement devant un jugement dernier de 100 mètres de long (Angkor-Vat) : on peut y contempler les élus et les damnés qu'on entraîne vers les plus effroyables supplices. Un peu plus loin on saute de ce parachristianisme dans des mythologies fort éloignées de notre Occident : par exemple, en regardant *le grand barattage de la mer de lait* avec ses 88 dieux et ses 92 démons (rassemblés sur 49 mètres).

Civilisation fascinante à coup sûr et qui atteignit parfois à une haute spiritualité. Certains visages de pierre ont une merveilleuse expression de bonheur mystique et le grand roi Jayavarman VII fit graver sur l'un de ses hôpitaux : *C'est la douleur publique qui fait la douleur des rois et non leur propre douleur.* Tout cela : ces temples, ces villes immenses, ces témoignages d'une pensée élevée, d'une culture raffinée, tout était enseveli dans la forêt, happé par le végétal, parfaitement oublié en 1850... Depuis lors l'administration française et l'Ecole française d'Extrême-Orient ont bien travaillé...

L. T.

(Suite de la chronique des livres page 158.)

par THIERRY MAULNIER

DE BECKETT A BERNANOS

Le talent de M. Samuel Beckett est incontestable. Son *Godot* compte parmi les œuvres qui laisseront dans l'histoire théâtrale de ces dernières années, un souvenir, sinon une marque. La couleur de cette œuvre était-elle absolument nouvelle ? Je ne le crois pas. Elle ne se situait pas à un commencement, mais presque à un terme. Au terme de l'expérience contemporaine du désespoir et du vide, au terme de ce qu'un Nietzsche avait appelé le nihilisme européen, de ce nihilisme qu'un Flaubert avait mis au cœur des pitoyables héros de l'*Éducation sentimentale* comme le poison mortel de toute vie, contre lequel tant de grands écrivains du dernier siècle, de Dostoïewski à Malraux, ont cherché dans l'angoisse une voie de salut possible. J'ai écrit : « Presque au terme », puisque dans les personnages d'*En attendant Godot* subsistait non pas même un espoir, mais — le titre le disait — on ne sait quelle attente misérable et d'avance inutile, quelle caricature misérable de l'espoir. Le terme est atteint avec *Fin de Partie* — ici encore le titre est significatif. L'image de la condition humaine nous y est donnée par quatre personnages condamnés dès la première réplique, survivants d'une espèce exténuée que ronge déjà la pourriture sur une planète déjà morte, voués à l'absurdité et à l'abjection absolues. Il va presque de soi que ce tableau, dans son horreur convaincante, est symbolique, que, pour M. Beckett, c'est chaque humain dès maintenant qui est le dernier des humains, voué à une mort qui, à l'avance, prive de tout sens son existence, prisonnier de sa solitude et du vide de l'univers. Mais la démonstration, si démonstration il y a, n'enfonce qu'une porte ouverte : car il n'est que trop évident que si l'on retranche délibérément de l'existence humaine toutes les valeurs selon lesquelles cette existence s'organise, ou tente au moins de s'organiser, il ne nous reste qu'un déchet, ce déchet qui croupit dans les poubelles symboliques de M. Beckett. Mais la ques-

tion qui, du point de vue qui nous occupe ici, se pose alors, est la suivante : ce déchet constitue-t-il une matière dramatique ? L'œuvre théâtrale, telle du moins que nous sommes, à tort ou à raison, accoutumés à la concevoir, implique un conflit. Il n'y a pas de conflit si la défaite radicale, irrémédiable, est posée en principe dès la première minute. L'œuvre dramatique obéit à une loi, qui est la loi du développement. M. Beckett situe ses personnages en un point à partir duquel tout développement est impossible. Une œuvre théâtrale peut partir du nihilisme ou y arriver, elle peut aller du non-sens de l'existence au sens de l'existence, ou suivre le chemin inverse du sens au non-sens, aller du « rien » au « quelque chose » ou du « quelque chose » au « rien », mais il faut que, de quelque manière, elle avance. Théâtre du Néant de son point de départ à son point d'arrivée, une pièce telle que *Fin de Partie* est condamnée à l'immobilité. Au bout de quelques minutes, nous savons de quoi il retourne et nous n'avons plus rien à apprendre. L'auteur enferme personnages et spectateurs dans une obsédante répétition, dans un ressassement du thème qui nous lasse assez vite. Cette œuvre courte nous paraît longue. En fait, elle pourrait durer indifféremment dix minutes ou dix heures. Une mouche bute indéfiniment contre une vitre. C'est pourquoi, tout en accordant volontiers aux admirateurs de *Fin de Partie* que la stagnation même où cette œuvre nous tient prisonniers comme dans un marécage, nous étreint avec une force de persuasion obsédante, qu'elle *agit* sur nous, qu'elle peut donc être dite théâtrale, je ne peux les suivre lorsqu'ils affirment que la manière de M. Beckett nous apporte la promesse d'un renouveau dans l'art dramatique. Cet ouvrage n'ouvre pas de porte, il les ferme toutes. Il est naturellement inutile de le refaire, et on ne voit pas ce qui pourrait être fait d'autre dans la voie sans issue qu'il indique, *Fin de Partie* dans toute la force du terme.

⁂

Les hasards du calendrier théâtral ont rapproché la présentation à Paris de *Fin de Partie* de la reprise au théâtre Hébertot des *Dialogues des Carmélites*, de Georges Bernanos. Coïncidence puissamment significative, car la pièce de Bernanos — autant qu'on puisse appeler pièce un dialogue écrit pour le cinéma et adapté pour la scène au prix d'un travail extrêmement discret et presque invisible — me paraît aussi riche de sève, gonflée de promesses de renouveau, ouverte sur le champ des possibles que celle de Beckett me semble délibérément stérile, stérile comme le dernier des cadavres sur une planète elle-même devenue cadavre. C'est pourtant l'angoisse aussi qui fait le fond de l'œuvre de Bernanos. Mais cette angoisse est féconde. Elle noue l'aventure humaine à un univers qui est peut-être terrible, mais qui est un univers. Elle la confronte au mystère. Il ne saurait y avoir de mystère du néant, puisque le néant est sans contenu. Le mystère commence où quelque chose existe.

Qu'on m'entende bien. Je donne ici au théâtre une vocation *sacrée*, je ne lui donne pas une vocation religieuse au sens habituellement donné à ce mot. Les *Dialogues des Carmélites* sont certes imprégnés par le christianisme, par un christianisme peut-être encore plus chrétien que le christianisme héroïque, épique et baroque de Claudel. La grâce, la vertu de la prière, la réversibilité des grandeurs et des faiblesses de l'être humain, la communion des âmes dans l'agonie de l'homme-Dieu en habitent toutes les scènes, toutes les minutes. Pourtant, l'histoire de Blanche de La Force et de ses compagnes de martyre pourrait, à la rigueur, sans devenir par là invraisemblable, inacceptable pour un esprit positif, être ramenée à des termes purement humains. Aucune voix surnaturelle ne se fait entendre aux Carmélites de Bernanos pour leur dicter leur conduite, aucun visage ne leur apparaît. C'est dans l'abandon de la créature, c'est dans la nuit de Gethsémani qu'elles ont à choisir ce qu'elles feront et ce qu'elles seront, et ce Dieu de silence que Mme de Croissy ne sent pas près d'elle lorsqu'elle meurt dans l'épouvante, Blanche de La Force ne le sent pas près d'elle davantage lorsqu'elle triomphe de sa longue terreur pour aller délibérément rejoindre ses compagnes sur l'échafaud qui allait l'épargner. Ce sacrifice volontaire, lui-même, pourrait être expliqué sans intervention du surnaturel, dans un langage qui substituerait au mystère la grâce, le mystère de la liberté au mystère de l'échange des morts, le mystère à peine moins émouvant, à peine moins sacré, qui peut faire naître le courage dans l'âme en apparence la plus faible, par l'exigence d'un appel imprévisible plus fort même que la vie.

Je ne suis pas loin d'être d'accord avec les critiques qui ont écrit, à propos de cette reprise, que les *Dialogues des Carmélites* étaient peut-être la plus grande œuvre du théâtre français de ce temps, une œuvre dès maintenant classique, inscrite au répertoire définitif de la dramaturgie française. En dépit d'une composition nécessairement assez lâche — puisqu'elle est restée, dans sa structure générale, celle qui était prévue pour des séquences cinématographiques — la ligne en est étonnamment pure, la progression dramatique admirable, avec son resserrement d'étau autour des fragiles victimes, jusqu'au dénouement triomphal et sanglant.

L'écriture concilie à un point presque miraculeux les exigences du plus grand style et la simplicité du langage parlé, au point que la moindre emphase, la moindre amplification théâtrale dans l'expression de l'auteur y apparaîtrait presque indécente. Chacune de ces phrases a pu être dite, telle qu'elle est dite, par un être de chair et de sang. Chacun de ces personnages a un accent individuel, une vie, un regard, une histoire, une humeur, des travers, une épaisseur concrète. Mais le plus grand éblouissement pour qui ne voit pas la pièce, mais la revoit, et peut ainsi aller plus loin dans sa profondeur, est dans la richesse de ses thèmes.

Les *Dialogues des Carmélites*, c'est certes le combat de la faiblesse humaine et de la puissance de la grâce. C'est le drame de l'agonie de

Dieu vécue dans l'agonie des créatures. C'est la tragédie de la peur. Mais c'est aussi — et de cela peut-être je ne m'étais pas suffisamment avisé il y a cinq ans lorsque nous fut révélé l'ouvrage — la tragédie de l'honneur.

Le mot « honneur » est un de ceux qui reviennent le plus souvent dans le drame, comme le mot « pureté » dans *Phèdre*. « Je renonce à tout, je sacrifie tout pour qu'Il (Dieu) me rende l'honneur », dit Blanche de La Force quand elle annonce sa décision d'entrer au Carmel. Mme de Croissy, la vieille prieure agonisante, nous dit qu'elle comprend que le sens d'un ordre comme celui du Carmel n'est pas « d'abolir la règle de l'*honneur mondain*, » mais de « l'accomplir en la dépassant ». Le cri de Mère Marie de l'Incarnation, lorsqu'elle comprend qu'elle va être exclue de ce martyre qu'elle avait voulu, et dont elle avait convaincu ses compagnes de prononcer le vœu, c'est « Je suis déshonorée ! » et c'est peut-être dans cette très courte scène que l'œuvre va au plus profond. Entendez la réponse du prêtre : « C'est bien le mot que j'attendais. Voilà ce sang, oui, voilà ce sang que Dieu vous demande, et qu'il vous faut verser. Vous auriez donné avec joie celui qui coule dans vos veines. Vous l'auriez versé comme l'eau. Mais chaque goutte de celui-ci vous arrache plus que la vie... » Le sacrifice que Dieu exige de l'âme la plus héroïque du Carmel de Compiègne, c'est le sacrifice de cet héroïsme même. C'est à celle qui voulait mourir que la mort est refusée.

Parce que dans la communion des créatures, « les forts sont forts aux dépens des faibles », et parce que la peureuse Blanche de l'Agonie du Christ a besoin, pour aller à la mort qui l'épouvante, que Mère Marie de l'Incarnation lui donne sa force, lui fasse l'abandon de sa force. C'est en vertu de cet échange mystique, parce que Mère Marie subira le « déshonneur mondain » en ne partageant pas le martyre de ses sœurs, que Blanche trouvera en elle le courage de monter à l'échafaud.

L'histoire de *Dialogues des Carmélites*, c'est l'histoire du salut de Blanche acheté par la mort épouvantée de Mme de Croissy, par la sagesse prudente et naturelle de Mme Lidoine, par le courage enfantin et joyeux de Sœur Constance, par le sacrifice de l'honneur de Marie de l'Incarnation. Chacun de ces exemples et chacune de ces épreuves a été comme une pierre apportée. Nous vivons les uns pour les autres et nous mourons « peut-être les uns à la place des autres. Qui sait ? »

Pour cette reprise des *Dialogues*, de nouveaux décors (ils sont ingénieux et beaux, signés de Jacques Marillier), ont remplacé ceux de Raymond Faure. Les interprètes, dont beaucoup sont nouveaux — je pense particulièrement à Mme Annie Cariel, à Mme Camille Fournier, à Mlles Emmanuele Riva et Nadia Brenner, à MM. Jean Louvrais, Denis Julien, Henri Giquel — soutiennent sans dommage la comparaison avec les créateurs et certains sont même supérieurs.

THIERRY MAULNIER

PARMI LES LIVRES

par Marcel Thiébaut

LES DEUX GIONO

Peu d'écrivains ont su, mieux que Jean Giono, faire vivre la nature dans son unité comme s'il s'agissait d'un grand être. Pour sentir de quelles puissantes émotions s'inspirait le culte de Pan, comment les eaux, les montagnes, les hommes et les bêtes pouvaient se fondre en une vie unanime, ou bien se rompre en une chaîne infinie d'êtres, la source ayant sa vie propre comme la biche, la colline ou l'étoile, on ne peut mieux faire après avoir lu le prodigieux *Satyre* de Victor Hugo, inégalable chef-d'œuvre fascinant de puissance, que de reprendre les romans écrits par Giono pendant l'entre-deux-guerres.

Un grand souffle épique, un sens inné du mythe animent *Regain* [1], *Batailles dans la Montagne* [2], *le Grand Troupeau*, dont certaines scènes restent gravées dans l'esprit, inoubliables, telles la fonte du glacier rendant les morts qu'il tenait captifs ou le combat de Saint-Jean et du taureau. Une étonnante confusion s'opérait dans ces livres entre les êtres et les choses, les hommes devenant pierres ou arbres, les montagnes et les torrents, dieux gigantesques. Des *paniques* géologiques, des effondrements de forêts, des ruissellements de troupeaux succédaient, pris dans un même mouvement de chevauchée épique, à de lourdes idylles de paysans ou de bergers. Lourdes et puissantes, comme les nus de Maillol.

On ne saurait atteindre à cette force, à ce lyrisme si l'on n'est pas totalement engagé soi-même dans son œuvre. A cette dramaturgie païenne Giono était ardemment associé. Arpenteur inspiré des terres de Haute Provence, aimé des bergers dont certains savent des secrets que sur les plateaux asiatiques maints ermites connaissent aussi (Giono m'a

1. *Revue de Paris*, octobre à novembre 1930.
2. *Revue de Paris*, juillet à septembre 1937.

conté un jour des « sorcelleries » de pâtres que j'avais entendu évoquer, quelques jours plus tôt, presque dans les mêmes termes, par une voyageuse riche d'expériences recueillies pendant dix-huit ans de séjour au Tibet), Giono écrivain se faisait le desservant d'un culte tellurique.

La terreur des forces primitives lui arrachait alors de grandes pages sombres, roc sur roc, nuage sur nuage, qui rappelaient certains bois de Gustave Doré ; mais plus souvent encore une foi absolue dans la vie lui faisait retrouver sur un haut plateau ou dans le creux d'un vallon quelque petite communauté d'hommes, voire simplement un couple, un couple qui, semblable aux survivants de l'arche de Noé, préservait, au milieu des senteurs de prairies ou de forêts, la joie d'exister.

Comme un peintre original a *sa* palette qu'on ne peut comparer à aucune autre, Giono avait son style où se mêlaient les souvenirs de la Bible lue et relue et les mots entendus, le lent piétinement de langage écouté dans les hameaux perdus de Haute-Provence. Tel était l'essentiel, sur quoi il piquait des expressions un peu baroques « *la peau d'herbe, les bourgeons de belle amitié* » dont on ne peut nier qu'il ait quelquefois fait un usage abusif. Mais ce qu'il y avait de trop cherché ou de faussement naïf dans ces images, ce gongorisme terrien ne compromettait pas ses livres — et si on les feuillette aujourd'hui, on retrouve à nouveau, et intacte, l'émotion de ces grandes scènes dont le dessin s'était fixé dans notre mémoire.

Sur le plan des mythes et des alpages chacun sait que l'on rencontre aussi Ramuz. Mais il y a dans l'œuvre de Giono un jaillissement, une poésie plus spontanés, une respiration plus profonde, et si l'un et l'autre usent du style rustico-biblique, celui de Giono me paraît plus près des sources. L'invention du « petit employé de banque » de Manosque le portait au cœur du courant des légendes et des sagas. Il a retrouvé la grande veine épique, qui, filant profond au-dessous des modes, traverse les siècles.

Le malheur fut qu'un jour il n'ait plus voulu accorder une foi exclusive à sa littérature. Il est un moment où les écrivains ne se contentent plus de lecteurs inconnus. Ils veulent annuler les distances, persuader des voisins, sentir qu'on partage leur foi, agir. C'est ainsi qu'ils passent de la poésie à la politique. Les lecteurs y perdent toujours ; eux aussi. Giono voulut descendre parmi les hommes, animer un village, fonder « un établissement par la joie », détourner les Français de la guerre, propager l'objection de conscience ; bref, il fit si bien que, sans réussir à exercer aucune action, il parvint très aisément à se faire emprisonner deux fois, d'abord pendant la « drôle de guerre », puis dans les temps heureux et excessifs de la Libération.

Fabrice, évadé de la citadelle de Parme, était encore Fabrice. Quand on lit les romans publiés par Giono depuis dix ans, il semble qu'on ait affaire à un autre Giono. Bien entendu ce n'est pas tout à fait vrai, jamais homme n'a réussi à quitter sa première peau d'homme, mais les appa-

rences peuvent troubler. Esprit changé, la confiance en l'humanité a disparu ; il a découvert qu'elle était composée de « *salauds* »[1], et la méchanceté des petites villes, les plats racontars, la cavalcade des menues et grandes turpitudes composent, dans son *Moulin de Pologne*[2], le fond de tableau. Quant au style, ce n'est plus tout à fait celui de Giono, c'est bien souvent celui de Stendhal. Je me demande s'il est un autre exemple d'un créateur original, ayant ses tons à lui, ses thèmes à lui, qui soit entré si avant dans l'univers d'un autre et ait ainsi accepté son ordonnance et son rythme. Aucun critique d'ailleurs — et ils ne se passent pas le mot — qui n'ait épinglé sur ses derniers écrits l'adjectif « *stendhalien* ».

Pourquoi ce choix ? Pourquoi Stendhal ? Sans doute parce que, pour dégoûté qu'il fût des hommes, il fallait que Giono écrivain retrouvât un mouvement de joie profonde, un *impetus* de jeunesse qui est nécessaire à sa vie ; ce mouvement Stendhal peut le communiquer ; comme il est, en peinture, un « maître de la Véronique » et un « maître de la Passion » il est, lui, en littérature, le maître du bonheur.

Nous savons aussi que Giono a beaucoup rêvé à son grand-père le carborano « *qui en avait fait de drôles dans sa vie et parfois gratuitement* » ; et s'était fort agité au milieu des révolutions italiennes, errant « *en Piémont, Romagne, Lombardie, Toscane, Vénétie* » jusqu'au jour où il dut se réfugier en France. Ce « *parfois gratuitement* » évoque un fantaisiste dur qui prenait des risques pour le plaisir et, tel Stendhal, avait le culte de l'énergie. Panturle, le héros de *Regain*, cet « homme énorme » avait lui aussi le culte de l'énergie, mais il ne le savait pas, ce qui ne l'empêcha pas, au contraire, de faire revivre un village. Giono n'a pas connu le même succès, il n'a pu animer sa cité de la joie — et, las de ses contemporains, s'est reporté en esprit vers ce grand-père qui ne renâclait pas devant l'acte gratuit et s'amusait dans les émeutes comme d'autres dans les bals. Emeutes violentes et théâtrales déferlant sur cette Italie que Henri Beyle avait aimée comme la patrie de la passion et des émotions nobles.

Sans doute tout cela n'aurait-il pas suffi encore à assurer la stendhalisation de Giono à laquelle nous assistons. Je crois qu'il a besoin de vivre en symbiose ; il faut que son esprit soit en communication avec un univers intellectuel préexistant qui est sa référence et son diapason. La première œuvre de Giono n'aurait pas été ce qu'elle fut sans la Bible, la seconde ne serait pas ce qu'elle est sans Stendhal. Les solitaires lettrés — on le voit sur les fresques du quattrocento — aiment se pencher, se greffer sur un livre : quoiqu'une brochure récente nous montre, d'après des clichés d'amateur, un Giono honnêtement pourvu de

1. « *J'ai découvert non que les hommes étaient des niais et des jobards — on le savait depuis longtemps — mais qu'ils étaient des salauds* », phrase citée par Claudine Chonez. *Jean Giono* (Editions du Seuil).
2. *Revue de Paris* de mai à août 1951.

femme et de filles, son œuvre, celle d'avant, comme celle d'après la coupure de 39, est une œuvre de solitaire. Celle de Stendhal aussi.

***

« *C'en est fait*, dit-il, *avec un gros soupir, ils l'ont assassiné* ». *Je fus saisi par un des plus vifs mouvements de joie que j'aie éprouvés dans ma vie* ». On peut s'arrêter à cette phrase de Stendhal dans *Henri Brulard*, quand on songe à Giono 2. Il est des hommes que la passion rend insensibles. Ainsi de Stendhal à dix ans, apprenant la mort de Louis XVI et de Stendhal à trente-sept ans, enragé à l'idée qu'on n'avait pas « *puni de mort ce maraud de Peyronnet* ». On peut tout craindre d'eux s'ils sont juges d'un tribunal d'exception, mais ils font de très bonne besogne, dans une bataille, comme combattants. Leur exaltation, qui est enthousiasme, excitation et peur, leur fait regarder les agonisants comme d'intéressantes marionnettes, même si, à l'état normal, ils s'évanouissent devant trois gouttes de sang — et leur ivresse les pousse sur les champs de morts dans un mouvement somnambulique qui n'est pas éloigné du bonheur.

Giono 2, dans ses derniers romans, se fait représenter par des héros *tendus* qui restent insensibles aux spectacles les plus atroces. « *Les corbeaux avaient naturellement becqueté l'œil du cadavre. Les vieux sergents avaient raison, se dit Angelo,* « *voilà donc leur morceau favori* ». Réflexion froide d'un héros qui a d'autres préoccupations. Insensibilité de dandy engagé dans l'action. Angelo ferait un bon lecteur de Thomas de Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-arts.*

Ces corbeaux, ce cadavre, cet œil absent sont tirés du *Hussard sur le Toit* [1], anabase d'un jeune carbonaro, colonel piémontais, Angelo Pardi, qui en 1838 traverse la Haute Provence ravagée par le choléra, fume beaucoup de « petits cigares » au milieu de milliers de cadavres très décomposés et tombant au milieu de dragons ennemis fait siffler sa latte avec une joie de jeune Turcoman.

Cet Angelo nous le retrouvons, dix ans plus tard, dans le *Bonheur Fou*, qui vient de paraître chez Gallimard. Le bonheur fou est du nombre des notions et sensations stendhaliennes. Ouvrez la *Chartreuse de Parme* : « *Le comte était littéralement fou de bonheur... Le prince était fou de bonheur... La façon dont on le regardait mit Fabrice au comble du bonheur... Après deux années de folie et de bonheur* ». Toutes réflexions d'ailleurs inspirées elles-mêmes des émotions du jeune Henri Brulard « *Excepté le bonheur le plus vif et le plus fou, je n'ai vraiment rien à dire d'Ivrée à Milan.* »

La Chartreuse, écrite en cinquante-deux jours, dans un merveilleux mouvement de joie et de jeunesse, par un quinquagénaire déçu et mélancolique, était une revanche contre la réalité, une explosion d'aventures et d'amours imaginaires et cependant intensément vécues pendant ces cinquante-deux jours de parturition, au terme desquels, sortant enfin de

1. Voir *Revue de Paris*, février 1952.

sa petite chambre-cellule de la rue Caumartin, Stendhal eut vraiment le droit de dire « C'est le rêve qui est ma vie réelle ».

Il semble que Giono pourrait le dire aussi : Giono 1 communiait avec ses bergers dans un monde de légendes. Giono 2, ayant rompu avec les hommes, se compose une vie stendhalienne dans un monde disparu et s'enivre de jeunes émotions. Et pourtant, entre les deux situations, il y a de sérieux contrastes, les bergers de Giono 1 étaient ses proches et ses amis, les hussards de Giono 2, il lui faut les extraire des bibliothèques — ou des souvenirs d'autrui. Avant d'écrire *le Hussard sur le Toit*, Giono s'est penché sur des comptes rendus préfectoraux, des rapports de police de 1838. Pour préparer le *Bonheur Fou*, il a dépouillé les mémoires de Govone « *lieutenant dans la brigade Bes déployée sous Peschiera* » et les six gros volumes de Pardi « *semblables à des annuaires de téléphone* » où sont consignés tous les faits concernant « *la petite histoire de la Révolution en Piémont, Lombardie, Vénétie et Romagne* ». Je pense qu'il a fait bien d'autres lectures encore, mais il éprouve une gratitude particulière pour l'historien Pardi et l'a manifestée en appelant son colonel de hussards Angelo Pardi. Quant au grand-père carbonaro, son histoire (« *un énorme roman* »), il ne la possédait que de seconde main ; elle lui avait été contée, pendant son enfance, le soir, par son père et il s'en était délecté alors comme d'un vrai « *sucre candi* ». Cet aïeul conspirateur croyait au bonheur du peuple par la liberté, explique Giono. « *C'est certainement de lui que je tiens mes principes naïfs* ». Ce qui dit assez clairement que, au temps des « salauds », Giono, blessé, ne croit plus à grand'chose mais que rien ne l'empêchera de faire passer sa force créatrice dans un roman où il n'y aura plus ni la Bible, ni Homère, ni les Tragiques grecs mais le rythme de Stendhal, le bonheur de Stendhal couvrant les foucades du grand-père et, moissons des archives, des myriades *de petits faits vrais* que d'autres ont observés.

« *Les petits faits vrais* » : Giono se replie sur du matériel tainien, ce qui, si l'on songe au premier Giono, paraît curieux, comme l'est aussi le récit de son « *Voyage en Italie* », un voyage accompli au moment même où il cherchait à situer les aventures du hussard Pardi et les rapports de l'historien Pardi. On a souvent noté que Taine, quand il voyageait, quêtait les observations qui pouvaient confirmer ses idées préconçues. Giono en Italie n'adopte pas une méthode tout à fait différente ; il remplace seulement, serrant sur Stendhal, idée par sensation. « *Est-il besoin de dire que je ne suis pas venu ici pour connaître l'Italie, mais pour être heureux ?* »

Il y réussit et l'on peut dire de Giono à Brescia ou à Turin ce que Henri Martineau écrivait de Stendhal à Milan en 1811 : « *Dans cette ville il éprouvait à chaque pas l'enivrement dont la seule pensée depuis dix ans n'avait cessé un jour de lui faire battre le cœur* ». Le jeune Stendhal en Italie trouvait tout « sublime », les paysans et les « catins ». Giono découvre le *sublime* dans une épicerie et affirme d'un trait « *Je n'ai*

jamais rien vu de plus romanesque que les boulevards extérieurs de Brescia la nuit », phrase que Henri Beyle aurait pu signer, comme celle-ci encore, inspirée par la vue d'une terrasse de café : « *C'était le lieu le plus absolument privé de vanité* ». Ici l'on pourra juger qu'on est près du pastiche, mais Giono n'y songe pas et suit son impulsion ; il s'est donné corps et âme à son entreprise, il la vit et, installé d'avance dans son roman, près d'une machine « expresso » ou dans le musée des Offices, goûte « *le bonheur le plus parfait* » et le proclame.

Le bonheur d'Angelo, *le bonheur fou* de Henri Brulard flotte au-dessus des révolutions italiennes de 1848. Sensibles aux ondes des événements parisiens, les Italiens du Nord, cette année-là, suivis de plus ou moins près par ceux de Naples et de Rome, se soulevèrent contre leurs maîtres : empereur, roi ou pape. Un grand vent de révolte agita villes et campagnes, les patriotes travaillés depuis longtemps par le carbonarisme, chassèrent les Autrichiens de Milan. Le maréchal Radetzky dut se réfugier dans les places du quadrilatère. Le roi de Piémont Charles-Albert se joignit aux insurgés, remporta une victoire à Goïto, mais se fit battre le 25 juillet à Custozza, défaite qui marqua la fin de la première guerre d'indépendance italienne [1].

Tel est le grand tumulte au milieu duquel Angelo, qui ne revendique pas son grade, mais combat dans le camp italien en amateur indépendant, galope, avec ivresse. Tel Fabrice à Waterloo, il murmure, quand il faut mettre le sabre à la main « *Enfin ça va être le bonheur* ». Sa marche de Turin à Novare, puis de Novare à Milan [2] est une suite d'aventures menées avec un entrain d'assaut et de fête. Le bel Angelo saute les murs comme une vedette de cinéma, se glisse dans les jardins et les alcôves, trouve des complices chez les jeunes filles et les vieilles dames, tue en duel un bretteur réputé invincible, donne des coups de pointe « *divins* », s'exalte devant les décors propices aux « *passions nobles* », brave les polices, traverse en trombe toute l'armée autrichienne et débouche dans Milan juste à l'heure convenable pour prendre part à des combats de rues, de barricades, de chambres et de mansardes, toujours vibrant, méprisant, dédaigneux, héroïque, à chaque instant livré à l'ivresse de la sensation présente.

Son grand bonheur se compose de cent petits bonheurs, et le roman d'innombrables scènes d'un mouvement exaltant qui imposent une constante sensation de présence soit que l'auteur ouvre le grand écran pour une bataille, soit qu'il le resserre sur une chambre d'auberge ou une cave.

Il faudrait citer ici maints morceaux d'anthologie : « *Au sommet de la colline, le bois s'écartait autour d'une clairière couverte de thym fleuri. On apercevait toute la plaine. Au-delà du village à l'étendard, la poussière fumait sous les roues d'un long convoi de fourgons. Un peloton de*

1. Il devait reprendre les armes l'année suivante et se faire battre de nouveau, à Novare.
2. *Angelo va à Milan. Revue de Paris* de mars à juin 1954.

dragons rouges trottait dans un champ de blé en herbe. Les reflets du soleil sur les casques sautant en cadence survolaient les cavaliers comme un vol d'alouettes... » Et le récit, si brillamment évocateur, couvre ainsi des pages.

« *Je m'amuse comme un fou* », murmure Angelo qui, noir encore de la poudre milanaise, court galoper sur les arrières autrichiens, dans les montagnes du Trentin, attaque des convois, prodigue les napoléons avec une libéralité qui effraie ses compagnons (ainsi Fabrice qui arrachait ce cri à une vivandière : « *C'est pitié de le voir ; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent* »), tue des uhlans, vole des chevaux, et, au milieu des assauts à la baïonnette et des feux de peloton, court vers tous les points cardinaux pour ne pas rater une sensation.

La fièvre libérale n'est pourtant pas chez lui très élevée. L'auteur n'insiste pas sur ce trait, mais il est clair qu'Angelo est un carbonaro désabusé ; ce qui le pousse en avant c'est une grande bouffée de jeunesse plus encore qu'une conviction politique. Il est revenu de ses illusions « *Je croyais trouver la fraternité ; j'ai surtout trouvé des gens à la conquête de l'impunité... J'ai cru longtemps que la liberté est une conquête alors que ce n'est qu'un état* ». Sa seule vraie passion c'est l'action et il conserve assez de sang froid pour juger, du point de vue esthétique, les drames auxquels il participe « *Tue* »... On tue. Constatation : « *C'était un travail parfait* ».

Jugements d'artiste que formule aussi volontiers un Mosca populaire, le machiavélique carbonaro Bondino. Celui-ci, voyant un de ses espions Giuseppe pourfendu par Angelo, murmure avec une admiration impartiale dédiée au combattant victorieux et non à la victime « *Le merveilleux jeune homme* ». Ainsi, comme dans les romans stendhaliens encore, les personnages, dans le temps même qu'ils s'abandonnent sans mesure à leur fougue marquent tous les points en amateurs d'art — le style de l'auteur convenant bien à ces effets de sang froid car s'il est étincelant et gai, il est aussi devenu sec. Toujours l'influence stendhalienne « *Je fais tous les efforts possibles pour être sec* », écrivait Henri Beyle.

Rythme et dessin, *le Bonheur Fou* se noue si fortement à *la Chartreuse* que dans une scène finale qui rapproche Angelo et sa mère il faut bien voir, tant le *tempo* est semblable, un hommage à la dernière rencontre de Fabrice et de Clelia qui a enivré tant de jeunes lecteurs « *Entre ici, ami de mon cœur* ». Oui un hommage, une pensée respectueuse, amicale, on dirait presque religieuse, si le mot pouvait se poser sur l'univers Giono.

Une pareille adaptation d'un écrivain à la pensée d'un autre écrivain, si elle peut servir, comme on le voit, à la naissance d'un livre de qualité, on ne saurait dire qu'elle soit absolument sans danger. Puisque Gióno nous contraint invinciblement à songer à *la Chartreuse*, comment ne pas constater que derrière les actes de Fabrice qui représentent l'action de premier

plan on sent incessamment la formidable présence de la Sanseverina, de Clelia, de Mosca, du prince Ranuce-Ernest IV ? Ceux qui ne sont pas en scène exercent à chaque minute leur influence ; absents ils agissent encore et forment avec celui ou ceux qui sont sur le plateau un système lié, indissoluble — un groupe d'astres. Ce que nous voyons s'enrichit de ce que nous ne voyons pas. Un stratège dirait que la formation est toujours *en profondeur*. De plus le roman est composé, il a son unité avec aube et crépuscule comme une journée d'homme ; enfin le souffle de Stendhal anime tout et Stendhal-Fabrice c'est la jeunesse *et* l'amour. Angelo, lui, me paraît contaminé par le *sec* de son style. Je ne lui sens pas cette vraie chaleur de cœur qui expliquerait toute sa conduite. Privée d'un solide arrière-plan d'amour ou de politique sa vie ne s'organise pas comme une construction en profondeur, elle se fait plutôt par additions successives. Les scènes du *Bonheur Fou* ne sont pas régies par la fatalité et l'on serait embarrassé de dire pourquoi le roman n'a pas deux cents pages de plus ou cent de moins.

L'étonnant est que ces objections ne prennent pas tout leur poids : en fait si le *Bonheur Fou* avait cent pages de plus, ou deux cents, ou si tout un volume faisait suite à celui-là on les attaquerait avec la même curiosité et, j'en suis sûr, on les lirait avec le même plaisir. Car s'il est vrai qu'Angelo nous embarrasse parce qu'il y a dans son mouvement d'esprit un appel à l'univers intérieur de Stendhal, qui ne peut trouver de réponse car Giono n'est pas, ne peut pas être (ses premiers livres nous l'ont montré) le journalintimiste, l'individualiste hédoniste, l'amoureux perpétuel que fut Henri Beyle, on voit se manifester dans le *Bonheur Fou*, aussi bien que dans *Batailles dans la Montagne*, une puissance visionnaire qui estompe les effets de ce désaccord et permet de ressaisir l'unité de Giono.

Poète épique de Manosque, « chroniqueur » stendhalien, il y a chez les deux Giono une égale aptitude à capter les forces qui paraissent loin de notre atteinte et s'exercent hors de notre temps. Quand il l'emploie, comme il le fait maintenant, à faire revivre une Europe qui composait son histoire en associant dans un même élan romantisme et liberté, les scènes qui se forment dans son esprit ont une telle réalité, une telle intensité et bien qu'enveloppées d'une aura d'époque une telle vérité de toujours que nous les acceptons, nous les vivons, comme si nous y étions nous-mêmes engagés.

On peut juger que dans ses premières œuvres Giono était plus complètement lui-même, plus totalement autonome ; une blessure l'a contraint d'opérer des réajustements, mais on ne voit pas, pour autant, s'affirmer avec moins d'éclat, dans ses derniers romans, ce pouvoir merveilleux en l'absence duquel la littérature se replie aussitôt sur le plan des souvenirs, des essais et des témoignages, le don magique du romancier. Et, s'adaptant non plus à des fresques épiques, mais à des romans historiques son style (est-ce parce que l'auteur prend plus de distance ou par le seul effet des effluves stendhaliens ?) a gagné une agilité ner-

veuse, une légèreté attique qui ajoute encore au prix des œuvres qu'il continue de composer avec une inlassable jeunesse.

ANDRE MAUROIS ET LES DUMAS

Quel lecteur ne se sent une dette de gratitude à l'égard d'Alexandre Dumas et ne se souvient avec émotion des heures de son adolescence où, frémissant d'enthousiasme ou de crainte, il dévorait les aventures de d'Artagnan ou d'Edmond Dantès ? Si l'on a eu la chance de passer vers quinze ans quelques « grandes vacances » dans une maison où « *tout* Dumas » (deux cent quatre-vingt-onze volumes de la collection verte [1], à vingt sous, de Calmann-Lévy) s'alignait sur des rayons de bibliothèque on a pu aussi, outre les dix romans les plus célèbres (et les meilleurs — dont trois d'entre eux représentent déjà dix volumes), dévorer avec un appétit qui ne trouvait aucune raison de s'apaiser, les trente volumes d'impressions de voyages et, avec un plaisir plus vif encore, les dix volumes de mémoires. Les récits historiques, *le Drame de Varennes* par exemple, ont fait pressentir le plaisir qu'on goûtera un jour à lire Lenôtre, et du théâtre même, bloc imposant de vingt-cinq volumes, il y a toute chance pour que la moindre exploration ait permis de ramener quelque trouvaille stimulante.

Evidemment, par la suite, on devient plus difficile ; pourtant, les romans de premier rang, écrits d'une main vive, d'un style un peu gros sans doute mais sans nulle banalité, ne cessent d'apparaître comme les chefs-d'œuvre du genre « récits d'aventures » ; et si on laisse tomber de larges tranches de guide ou de dictionnaire dont elles sont trop généreusement truffées on s'amuse encore de ces *Impressions de Voyage* où Dumas note surtout l'impression qu'il a faite aux autres pendant ses voyages. Elles complètent le plus gaiement du monde ces merveilleux mémoires où d'Artagnan-Figaro-Dumas pétille, s'amuse, explose au milieu d'une cohorte de clercs de notaire, de princes, de romanciers, de journalistes et de gens de théâtre [2].

La vie de certains écrivains paraît séparée de leur œuvre par un fossé ; Dumas passe de l'une à l'autre avec une incroyable aisance. Il est des mots de lui dont on ne sait plus s'il les a prononcés pour son compte ou confiés à l'un de ses héros : « Ce dîner ? Si je n'avais pas été là comme je me serais ennuyé ! » Il prodigue aux lecteurs de son journal « *Le Mousquetaire* » des couplets de cadet de Gascogne. Sa vie se déroule

1. André Billy fait remarquer qu'à ce front impressionnant on ne peut opposer que les 600 pièces de Thomas Hardy (mais où sont-elles ?), les 1 800 de Lope de Vega, les 170 volumes de l'abbé Prévost, les 146 de Restif de la Bretonne... et les 400 kilogrammes de manuscrits du mystérieux Dingé.

2. *Mes Mémoires*, annotés par Pierre Josserand sont actuellement en cours de réédition chez Gallimard.

comme un film et, avant le cinéma, il invente le roman-cinéma. Lit-on dans ses Mémoires comment il a pris Soissons à lui tout seul, qu'on croit assister à une répétition de l'assaut de La Rochelle par les trois mousquetaires. Splendides mousquetaires qui sauvent une reine, consolent un roi, bref font l'histoire comme Dumas lui-même s'imagine faire la révolution de 1830, puis « pleure un Bourbon sur la poitrine d'un Bonaparte », en attendant d'aller, en chemise rouge, « chasser » les Bourbons de Naples, ou de préparer la libération de l'Albanie et l'écrasement des Turcs. Vie et livres : c'est le même goût de l'aventure, la même exubérance, la même générosité.

« Générosité » appellerait des commentaires et l'on a des raisons d'y rêver quand on vient de lire la parfaite biographie des *Trois Dumas* que vient de publier André Maurois (Hachette). Dumas était un « bon vivant », un fort vivant qui ne ménageait ni ses forces ni l'argent qu'il gagnait. Son premier succès de théâtre, il le fête en invitant six cents personnes. S'il a rangé des louis sur sa cheminée : l'ami qui entre, pour peu qu'il soit gêné, n'a qu'à les prendre. Avec *Monte-Cristo*-livre Dumas construit *Monte-Cristo*-maison où tous ses amis... et tous les chiens perdus du voisinage peuvent s'installer. Il dilapide des fortunes, et, s'il n'a plus rien, il ne change pas son train de vie, empruntant à gauche pour donner à droite. Ceux qui l'approchent lui paraissent engagés sur le même chemin de gaieté que lui-même et l'on dirait qu'auprès de lui tout le monde fait figure de camarade de plaisir. Donne-t-il un bal, il est si bien réglé selon ses propres goûts qu'on est tenté de dire : « il se donne un bal ».

« *Il aurait souhaité,* dit Maurois, *que sa vie fût une farandole* ». Mais s'il est prodigue comme la nature, il est injuste comme elle. L'affaire de la collaboration Maquet, pour laquelle Maurois se montre indulgent (et il a raison en ce sens que Dumas, habile à trouver des « nègres », n'avait pas spécialement besoin de celui-là dont il s'est pourtant beaucoup servi [1]) offre dans sa dernière partie (les procès) des aspects peu plaisants. Si Dumas, mâle robuste, a pu dire qu'il avait cinq cents enfants on devine assez aisément dans quelle atmosphère de désinvolture cette prolifération a pu s'opérer. En somme si l'on aime la vitalité de Dumas, elle incite aussi à penser que la générosité qui lui est associée ne s'identifie pas toujours avec la bonté ou le respect d'autrui.

Les aventures féminines de Dumas, André Maurois les a mises en place comme il sait le faire, en versant dans les dossiers déjà établis un bon lot d'inédits et en éclairant le tout par quelques traits infaillibles révélant les caractères et le vrai sens de ces orageuses péripéties. De sa première lingère à sa dernière écuyère, Dumas a royalement suivi

1. Très troublants les deux livres de Gustave Simon et de H. d'Almeras sur cette collaboration. Tous les plans des meilleurs romans de Dumas sont de Maquet et des pages entières du texte Dumas sont presque intégralement copiées sur la première version Maquet.

la route du bon plaisir, toujours amoureux sans qu'on ose affirmer qu'il ait jamais aimé.

Dans ses romans et son théâtre d'ailleurs les scènes d'amour paraissent plus liées à la mode du temps qu'à une conviction. Lorsque Dumas pousse — avec quel art et quelle intelligence ! — ses héros sur son échiquier d'intrigues et de combats, il reste parfaitement maître de lui et peut faire un clin d'œil au lecteur ; quand il écrit ses scènes d'amour, on croit l'entendre soupirer : « Je fournis à toutes les commandes ». On ne saurait penser qu'il ait écrit sans sourire ces deux répliques qui firent pleurer les spectateurs d'*Antony* : « *Combien de fois avez-vous aimé ? — Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu* » et je ne perçois pas la moindre trace de sincérité dans la célèbre scène des *Trois Mousquetaires* (celle-ci choisie parmi cent autres), où le duc de Buckingham lance la plus fervente de ses déclarations d'amour à Anne d'Autriche étonnée : « *Oh, reine vous ne savez pas tout ce qu'il y a de félicités du ciel, de joies du paradis enfermées dans un moment pareil, etc.* »

L'amour-sentiment qu'il s'efforce d'évoquer là, Dumas père ne le connaît pas. Tout ce qu'André Billy a pu dire, si lucidement, de Chateaubriand amoureux, cet écart révélé entre l'expression et le sentiment, on peut le dire aussi de Dumas, ce qui est d'autant plus piquant qu'il a porté sur la scène quelques-uns des personnages considérés à l'époque, comme les plus violemment romantiques.

C'est un des attraits du livre d'André Maurois, de tous points de vue si nourrissant, que l'opposition si nettement révélée entre le caractère de Dumas et celui de son fils. Entre le général Dumas, ce demi-nègre loyal, courageux, impétueux et le grand Dumas il y a parfait accord. Le romancier porte dans les livres l'héroïsme que l'autre manifestait sur les champs de bataille. Dumas vénère son père et dans ses mémoires lui dresse une statue.

Par contre, Dumas fils, blessé par sa situation d'enfant naturel, écœuré de voir sa mère délaissée et son père passer de femme en femme, vire du côté de la vertu et se mue en dramaturge-prêcheur. Il a des aventures pourtant, Alexandre II, de Marie Duplessis à ces princesses russes, dont André Maurois tire de l'oubli les visages étranges et passionnés [1], mais au fond il n'aime pas les femmes — et quand il est en situation de leur jeter à la tête quelque sermon désobligeant, il n'y manque pas. La tendance s'accuse de plus en plus quand il avance dans la vie. Jeune il a écrit la *Dame aux Camélias* qui rendait un son de tendresse, par la suite, il se durcit et s'il lui arrive encore, et jusqu'à la fin, de céder aux tentations, il prodigue de plus en plus, sur la scène comme dans la vie, les mornes homélies. Il est d'ailleurs équitable et prépare l'émancipation de la femme, mais sur ses sermons qui sont justes et paraissent géné-

1. *Revue de Paris* de janvier 1957.

reux, il semble que le cœur ait eu peu d'action — si bien qu'on éprouve beaucoup plus de sympathie pour le père égoïste et prodigue que pour le fils raisonnable et moralisateur.

On ne peut qu'approuver la phrase qui ouvre le beau livre sur Dumas naguère écrit par Henri Clouard « *Alexandre Dumas, lequel ? Il n'y en a qu'un, le père bien entendu, lui seul vit* ». Oui, lui seul vit et a vécu pleinement ; mais si Dumas fils nous apparaît taraudé par les souvenirs d'enfance, les ressentiments, et les complexes, sa vie n'en méritait pas moins d'être révélée, et avec cette incisive netteté qui apparaît dans le livre de Maurois. C'est un chapitre passionnant de l'histoire des dynasties littéraires : homme contre homme, œuvre contre œuvre. Nous devions déjà à André Maurois de profondes analyses de caractères. Il a prouvé cette fois tout l'intérêt qu'il peut y avoir à montrer, dans le cadre de ces grandes études qui éclairent l'œuvre par la vie, comment le destin intellectuel et sentimental d'un homme est déterminé par sa situation dans la chaîne familiale. Ayant choisi d'abord de peindre Dumas le grand, il a, en l'installant entre le vainqueur de Brixen et l'auteur des *Idées de madame Aubray*, projeté sur son tableau des rayons et des ombres qui étaient nécessaires. Quand on a terminé ce livre, on comprend qu'il fallait écrire *Les Trois Dumas*.

PAUL MORAND

Paul Morand conte dans *Mes Débuts* qu'invité, à vingt ans, à un bal costumé il s'empara chez son père d'un costume cramoisi de cardinal, se masqua d'une tête de bouc à barbiche grise et se coiffa du chapeau rouge... « *L'une de mes jambes se terminait par un sabot fourchu* ». Caprice digne de Goya, auquel d'ailleurs Morand pensait, goût de surprendre, malicieuse allusion aussi aux diables qui peuvent se glisser sous les emblèmes officiels de la vertu et de la dignité.

On pense à ce Morand ægipan en lisant l'une des nouvelles de l'excellent recueil qu'il vient de publier, *Fin de Siècle* (Stock). 1900 : Madame Ferrymore, née Ferrymore, dite la Présidente, est en Caroline (U.S.A.) la reine de la bonne société « *la souveraine incontestée des Quatre Cents et du clan puritain des Knickerbockers* ». Femme d'une écrasante dignité, elle se manifeste à toute heure « *plus contraignante, moralisatrice et providentielle que Jehovah* ». Pourquoi faut-il qu'elle laisse un jour un jeune archiviste entreprendre des recherches généalogiques sur sa famille ? Elle est bien certaine pourtant de ses origines ; méprisant les descendants du Mayflower qui sont à ses yeux « *de misérables émigrants* », elle répète volontiers que ses ancêtres à elle *n'ont pas été chassés d'Europe, qu'ils sont venus en Nouvelle-Angleterre la tête haute, en vertu d'une charte octroyée par Charles II*. Et personne ne met en doute un

passé qui s'accorde si bien au dédaigneux port de tête de Magde Ferrymore. Le petit archiviste pourtant découvre une tout autre piste. La « reine » de Caroline, descend d'une prostituée, Polly, fille d'une chiffonnière et d'un vaurien qui finit sur la potence. Polly eut une des plus belles vies crapuleuses des annales anglaises. Elle tenait une maison de sodomites et organisait des orgies effroyables. Fustigée en place publique elle fut enfermée à l'asile de Bedlam comme démente maniaque, avant d'être envoyée en Amérique où on la vendit, à très bas prix, comme bonne à tout faire.

Tout cela la Présidente ne le saura pas, l'archiviste est clément, mais son inconscient est mieux informé qu'elle-même. Au cours d'une séance de spiritisme, la digne Présidente ayant la malencontreuse idée de se faire endormir, débite devant une assistance consternée une histoire affreuse, celle de Polly, car Polly vit toujours en elle. Et pendant les nuits qui suivent elle a des rêves bien surprenants pour une dame d'œuvres : « *Je me suis vue en robe et voile de mariée ; puis cette robe est devenue un magnifique costume de cour. Soudain j'ai relevé la traîne plus haut que ma tête, en éclatant de rire, et dessous je portais les haillons d'une roulure des bas-fonds* ».

Ici réapparaissent Goya, qui doit s'être installé, lui, dans les abîmes du moi profond de Paul Morand, et le pied de bouc. L'auteur d'*Ouvert la Nuit* aime à débrider les plaies : le courant qui passe sous ces quatre nouvelles est un courant de cruauté.

La plus belle jeune fille de Vienne, pour qui en 1895 trois dandies de la société, se sont livrés à un pari meurtrier, on la retrouve à Pékin au temps de la révolte des Boxers. La tête couverte d'un voile elle se balance au bout d'une corde : de savants bourreaux l'ont pendue, qui ont enlevé doucement, heure par heure, un des moellons sur lesquels elle prenait désespérément appui. — Au soir du fameux incendie du Bazar de la Charité, Morand observe un mari qui cherche le cadavre de sa femme au milieu de pelletées d'os rompus, de fragments calcinés et de morceaux de viande dégoûtants. Et si *Feu Monsieur le Duc* ne nous conduit pas à des scènes si tragiques, du moins voyons-nous un maniaque obstiné qui prépare sadiquement le testament destiné à torturer les héritiers de son immense fortune.

Toutes les pages de *Fin de Siècle* ne sont pas ainsi vouées à l'horreur. Vienne, Paris, Pékin, Newport, ces nouvelles offrent des tableaux de la société tracés avec cette science du trait rapide, ce goût des notes rares, des compositions savantes qui font songer à l'art élaboré des grands dessinateurs japonais comme à celui des virtuoses de la marqueterie. Si la tache de sang apparaît infailliblement sur ces papiers de riz et ces bois de rose, c'est peut-être, pour ne plus parler de Goya, par l'effet d'une secrète crainte de l'ennui, qui a jeté Paul Morand tour à tour dans la vitesse, les voyages éclairs, la magie noire et le fait se replier aujourd'hui sur des récits dignes de Villiers de l'Isle-Adam. Il est vrai que

l'époque y invite. Ce n'est pas le XIXe siècle en sa fin relativement paisible, mais notre siècle à nous, satanique et désespéré qui donne à penser que, lorsque l'amour s'éloigne, la cruauté paraît. Et il se trouve justement que, par pudeur ou par antiromantisme, Morand et ses personnages se sont toujours refusé à parler d'amour, sauf par télégramme.

MICHEL DEL CASTILLO, PAUL VIALAR, MICHEL DE SAINT-PIERRE, WILLY DE SPENS, PIERRE GASCAR, GEORGES PILLEMENT

Les épreuves qu'a subies Gorki dans sa jeunesse et qu'il a contées dans *Ma Vie d'Enfant* et *En gagnant mon Pain* semblent bien bénignes si on les compare au terrible récit autobiographique que Michel del Castillo publie sous le titre : *Tanguy* (Julliard). Voici un beau livre, à la lettre bouleversant. Michel del Castillo qui a vingt-quatre ans et, comme son compatriote J. de Vilallonga, écrit en français avec une rare aisance, est entré en enfer à cinq ans. Sa mère, d'une grande famille espagnole, bien qu'ayant une vive inclination pour les partis de gauche avait été, en 1938, traquée par les communistes et contrainte de fuir l'Espagne. Comment, séparé d'elle, le jeune Tanguy, passa, en France et en Espagne, de camps de concentration en maisons de correction et fut expédié par les Allemands dans un camp d'extermination c'est ce qu'il est impossible d'expliquer en quelques lignes. Mais, qu'il ait été livré à des prêtres tortionnaires ou à de robotiques S.S., qu'on l'ait battu ou affamé en Silésie ou en Castille, cet enfant voué aux souffrances les plus atroces a toujours vu dans les moments désespérés quelqu'un s'approcher de lui, l'aider et le consoler, un être vraiment bon qui pouvait être indifféremment un père jésuite, un prisonnier allemand, ou un jeune parricide.

Aussi ce livre, qui sans prendre aucun appui sur l'émotion, car il est la simplicité même, pourrait être une œuvre de cruauté et de révolte, émerveille-t-il par son humanité : « *Tanguy s'obstinait à aimer la vie et les hommes avec un désespoir farouche. Et parce qu'il avait appris la valeur du sang de ses frères il ne se sentait pas capable d'en verser une seule goutte, fût-ce pour construire le meilleur des mondes possibles* ». Ces lignes s'inscrivent à la dernière page d'un livre qui contient un des plus troublants récits que les révolutions et les guerres aient inspirés.

— D'un tout autre ton, le très aimable *Petit Garçon de l'Ascenseur* de Paul Vialar (del Duca). Le jeune Charlie, dix ans, nous ramène du côté des contes féeriques et d'Andersen. Liftier d'un palace méditerranéen, Charlie, glissant perpétuellement d'étage en étage, Charlie à qui tout ce qui reste de demi-castors sur la Côte — et il en reste — lance infailliblement un regard maternel, se sent, de l'aube au crépuscule, heureux. Son bonheur passerait même toute mesure s'il pouvait péné-

trer dans la « suite princière — l'appartement royal, gloire de l'hôtel. La Providence et le hasard d'un concours lui permettent un jour, non pas d'y entrer sur la pointe des pieds, mais d'y vivre en maître l'espace d'un week-end — après quoi la Direction le met à la porte... Juste à temps pour que le Premier Ministre d'Angleterre, de passage à Cannes, le prenne obligeamment à son service. Je vous disais bien que c'est un conte de fées. Et charmant.

— Je reste perplexe en face des *Écrivains* de Michel de Saint-Pierre (Calmann-Lévy). En fait d'écrivains, nous en voyons un, Damville, en qui il est impossible, malgré les dénégations de l'auteur, de ne pas reconnaître Montherlant, un Montherlant sans indulgence en lutte constante avec un fils [1] qui l'exaspère mais qu'il est bien contraint de protéger. Je ne conteste pas que Michel de Saint-Pierre soit un romancier adroit, mais s'il s'agit de pénétrer dans l'intimité de Montherlant j'aime mieux retourner à la source et relire ses *Carnets*. L'équilibre entre la partialité, l'irritabilité et la grandeur me semble assuré d'une main plus ferme par le modèle lui-même. Michel de Saint-Pierre a abordé là un sujet bien dangereux : si l'on est romancier, il vaut mieux laisser les hommes de grande stature parler d'eux-mêmes eux-mêmes.

— Fervent lecteur de Walter Scott, du moins je l'imagine, Willy de Spens évoque dans *Les Rochers de Kilmarnoch* (Plon) une aventure romantique et tumultueuse qui se déroule au travers de l'Ecosse, au temps de la guerre civile allumée par le prétendant Stuart, Charles-Edouard. Le mouvement de la première partie qui fait flotter au vent chevelures et étendards m'a enchanté. La fin s'embarbouille dans des subtilités politiques excessives. L'œuvre n'est pas tout à fait au point, mais elle est originale et souvent attrayante.

— Je pense qu'il suffit de signaler ici la publication en librairie du roman de Pierre Gascar, *l'Herbe des Rues* (Gallimard) qu'on a pu lire dans cette revue. Nos lecteurs en effet sont en état de formuler un jugement critique aussi bien ou mieux que moi. Mais s'il s'agit de confronter des opinions, je puis dire pourtant combien j'ai été sensible à la vérité de cette atmosphère lourde et, en dépit du bruit de la ville, mystérieusement silencieuse, que Pierre Gascar a su recréer autour de ses camarades de jeunesse tiraillés entre de larges espoirs, une attente angoissée de l'avenir et la nécessité de s'engager, pour vivre, dans d'étranges chemins. Ironique et dramatique, *l'Herbe des Rues* décrit sans emphase, mais non sans poésie, le mal de la jeunesse. Et l'infortuné Fanfan, spirituel et veule, capable du meilleur et du pire, est un personnage captivant et pathétique.

— Inlassable défenseur des richesses architecturales de la France, découvreur de trésors dédaignés, armé d'une rare érudition et doué

1. Le fils et ce combat sont peut-être pure imagination de l'auteur. Mais *Fils de Personne* a fourni thème et climat.

d'un goût sûr, Georges Pillement, qui descend du célèbre dessinateur Pillement, est aussi un historien de l'art. On sait avec quel discernement il travaille dans cette revue à défendre les monuments et la beauté de Paris toujours menacés. Mais son apostolat s'étend à toute la France, où, faute d'argent ou de discernement, notre immense musée de châteaux, d'églises et de cathédrales est lui aussi constamment en péril. Georges Pillement aimerait bien pourtant s'offrir le luxe d'être un touriste détendu et heureux à la manière d'André Hallays qui savait si utilement flâner dans les provinces françaises. Il n'y parvient jamais tout à fait : on le retrouve divisé entre ses goûts d'historien amateur d'art et la nécessité de se poser en avocat des monuments et des sites menacés dans le troisième volume de *la France Inconnue* qu'il vient de publier (Grasset).

Ce nouveau tome est consacré à la *France du Centre et du Sud :* de l'Orléanais à l'Albigeois et l'Armagnac. Il rendra d'inestimables services à ceux qui ne se contentent pas d'admirer les « beautés célèbres et les mérites reconnus » et savent qu'en architecture, plus encore que dans les autres arts, il y a beaucoup de chefs-d'œuvre ignorés.

MARCEL THIÉBAUT

CHRONIQUE DES LIVRES

LE CAPITAINE N'A PAS BESOIN DE PERMISSION

par Gerhard Rasmussen *(Albin Michel)*

Ce roman, écrit par un pasteur, est destiné à faire les délices des veillées des chaumières. Tout le monde s'y demande mutuellement pardon et encore pardon, entre deux bombardements, car l'action se passe sur la côte anglaise de la Manche pendant la guerre.

Les personnages et le Dieu auquel ils croient tous, avec plus ou moins de facilité, sont conventionnels. Mais le sujet aurait pu être celui d'un grand livre. Il s'inspire d'un épisode réel raconté par Churchill : les Allemands employaient un type de mines inconnu qui faisait des ravages. Deux de ces mines échouèrent un jour sur une grève, à une grande distance l'une de l'autre. L'état-major décida que deux experts chercheraient à neutraliser chacun sa mine, tout en restant ensemble en constante communication téléphonique. Si l'un des deux hommes sautait avec sa mine, l'autre avait une chance de mener sa tâche à bien en s'y prenant différemment. Dans son avant-propos, l'auteur précise que « la mine dans ce roman a pour unique rôle de provoquer chez un petit nombre de personnes une crise les mettant à l'épreuve ».

Son prosélytisme un peu enfantin peut rendre ce petit livre irritant, mais il se lit sans ennui.

B. B.

(Suite de la chronique des livres page 172.)

LE MOIS A PARIS

Cent chefs-d'œuvre de l'Ecole française. — Le Second Empire. — Au Salon de Mai. — Invité à participer à une exposition de *chefs-d'œuvre du vingtième siècle*, le grand paysagiste Marquet répondit en toute modestie : « *Mais je ne savais pas avoir fait des chefs-d'œuvre* ».

La Galerie Charpentier, en ne puisant que dans des collections privées, est parvenue à résumer, sous le titre de *Cent Chefs-d'Œuvre*, les forces et les mouvements qui se sont succédé sans arrêt de 1750 à 1950.

Sans doute eût-on rêvé que plus d'importance fût accordée au XVIIIe siècle, où manquent Greuze, La Tour et des petits-maîtres de transition comme Michel, qui, avec Prudhon et David, eussent marqué le passage de l'époque révolutionnaire au romantisme. Le *Général Lassalle* de Gros, le *Demi-solde* et l'*Enseigne* de Géricault, l'*Assassinat de l'Évêque de Liège* par Delacroix, la *Truite* de Courbet, la *Blanchisseuse* de Daumier, traduisent admirablement le souffle épique qui régénéra la peinture française.

Chasseriau manque, mais heureusement le Cabinet de dessins du Louvre précise les particularités de ce fiévreux émule d'Ingres et de Delacroix, qui annonce Puvis et Gustave Moreau.

Si, chez Charpentier, quelques belles toiles de Corot, de Jongkind, de Théodore Rousseau, rappellent l'émancipation du paysage (en même temps qu'une charmante petite exposition qui, chez Claude Aubry, rapproche de Delacroix, de Corot, de Millet, des petits-maîtres trop oubliés : Paul Huet, Granet, Isabey, Chintreuil, Cals, Ravier), l'impressionnisme est

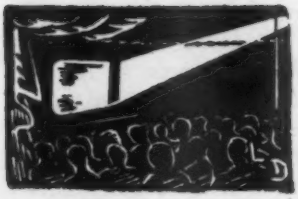
représenté avec plus d'éclat encore. Ni Manet (un chef-d'œuvre étonnamment cursif de Manet, *Bernstein Enfant*), ni Degas, ni Monet, ni Sisley, ni Renoir, ni Pissarro, ni Berthe Morisot ne manquent à la fête. Une nature morte éblouissante de Gauguin (1901) avoue tout ce qu'elle doit au Cézanne qui, dès 1877, l'annonce. Lautrec est mis au premier rang, une sélection de dessins complète ce brillant panorama.

— Grand organisateur des plaisirs, Jean-Gabriel Domergue, arrachant le Musée Jacquemart André aux pénombres et à la moisissure, a rêvé d'en faire un centre de vie. Reconstituant l'atmosphère du Second Empire, il tente aujourd'hui de montrer qu'entre un Carolus Duran et un Manet, un Winterhalter et un Renoir, les différences sont légères. Mais c'est *Lola de Valence* de Manet — de Manet si longtemps bafoué par les médaillés d'or — qui triomphe sur l'affiche. En rangs serrés, Daumier, Corot, l'École de Barbizon, Degas, Cézanne, Renoir et leurs amis reçoivent les excuses de Gérome, Dubufe, Cabanel, Chaplin, Bouguereau, leurs négateurs, dont les portraits, les compositions historiques, les allégories tapissant « la chambre de monsieur », « la chambre de madame » et aident, au son des disques, ainsi que le mobilier, les chapeaux, les robes, à reconstituer les couleurs d'une époque qui sut si mal distinguer en art ses vraies richesses, qui discrédita successivement le nu, le portrait et les « genres supérieurs », qui fut à l'origine des schismes dont, par réaction, l'art a tant souffert depuis un demi-siècle, sinon l'aveuglement, la prétention des « officiels ».

Le *Salon de Mai*, qui se veut d'avant-garde, ressemble moins aux Indépendants de la belle époque qu'à un Salon des Artistes français où d'immenses « tartines » sans histoire et des enseignes pour droguistes auraient remplacé les scènes historiques et les nymphes en saindoux, où les découpages en toile déchirent aussi cruellement l'espace que jadis aux Artistes français, les groupes de Mercié et de Barrias.

— Pourquoi, au sortir de la Biennale, organisée avec éclectisme au Pavillon de Marsan par un animateur plus jeune encore que les soixante-huit peintres de moins de quarante ans et les vingt-trois sculpteurs de moins de quarante-cinq ans désignés par lui, gardons-nous surtout le souvenir du goût avec lequel l'exposition est présentée. On avait demandé aux élus le choix d'une œuvre longuement méditée et qui les résumerait. Il faut l'avouer, peu de toiles — hormis celles de Commère, *la Jeune Fille au Bouquet ;* de Pollet, *Symphonie en blanc ;* de Raza, *les Croix sous l'Orage* — bien peu de sculptures — hormis *la Sirène*, d'Andraou, *le Nu* de Volti — ont comblé notre attente. Par ailleurs, trop d'envois avouent ce contentement à bon compte que favorise un non-figuratif en rupture avec les impératifs techniques antérieurs.

CLAUDE ROGER-MARX



Le Cinéma. — Le cinéma, qui a eu de grandes ambitions, se contente aujourd'hui d'un rôle modeste. Tous les échos de Cannes nous disent qu'on n'y a rien vu de bien éclatant et que la plus grande nouveautě a été la confirmation du talent de Giulietta Masina, l'héroïne de *La Strada*, dans *Cabiria*.

J'ai toujours eu un faible pour les entreprises ambitieuses, surtout dans le domaine de l'art. D'autre part, Jules Dassin a un talent certain. Il sait faire des images et animer les foules. Pourtant, il me faut avouer que je n'aime guère son film *Celui qui doit mourir*. Pourquoi ? Parce que l'ambition qui manque son but ressemble singulièrement à la prétention et que la nécessité de tourner un tel sujet ne m'apparaît pas. Fallait-il donc paraphraser l'histoire du Christ et la situer dans la Grèce du XVIe siècle ? C'est à peine moins choquant que si on l'avait placée dans l'univers contemporain et les allusions sont à peine moins grossières. On se doute bien que, si le Christ avait choisi de vivre en d'autres temps et en d'autres lieux, les choses se seraient déroulées plus ou moins de la même manière et qu'il y aurait eu des pharisiens, des traîtres, des prêtres stupidement conformistes et des Pilate pour se refuser aux décisions nettes. Est-ce que tout cela valait d'être mis au cinéma ? Je ne le pense guère et, en tout cas, ce film pavé de hautes intentions me semble plutôt ennuyeux et faussement édifiant.

— Je lui préfère de beaucoup un film infiniment plus modeste et que Jacques Becker a fait comme en se jouant. Il s'agit des *Aventures d'Arsène Lupin*, que je n'avais pas encore vues et qui m'ont diverti. Sans doute, ici, ne faut-il plus parler d'ambition. Becker n'a eu que celle de distraire. Mais il y est parvenu, et par des moyens honnêtes, ce qui est quelque chose. Il a pris de grandes libertés avec le texte de Maurice Leblanc et on ne saurait le lui reprocher. L'œuvre est classique, mais dans un genre qui admet le rajeunissement. L'essentiel, c'est le personnage et Becker a trouvé, en Robert Lamoureux, le seul acteur actuel qui fût capable de l'incarner. J'ai gardé le souvenir d'André Brulé, qui faisait tout autre chose. Celui-ci, qui était souvent un comédien outrageusement faux, donnait au personnage du gentleman-cambrioleur une élégance vraiment extraordinaire. Lamoureux, qui ne renie nullement ses origines de banlieusard (il a écrit un petit poème intitulé *A Saint-Mandé* que je trouve charmant), ne cherche pas à imiter son prédécesseur. Il fait de Lupin un « titi » plutôt qu'un gentleman. Mais sa désinvolture et sa gentillesse donnent beaucoup de saveur à ses aventures chez un Guillaume II de fantaisie. Il y a dans le film des rebondissements ingénieux, une gouaille parisienne bien amusante : l'ensemble est fort plaisant.

— Je n'en dirai pas autant du film franco-autrichien consacré à la jeunesse de l'impératrice Elisabeth et qui est intitulé *Sissi*. Ce n'est pas que ce soit mal fait, ni même quelquefois agréable. Mais les moyens

employés sont si gros, l'appel au cœur de la midinette si flagrant, l'élément sentimental si appuyé que le décalage m'a donné une sorte de dégoût. Il n'y a pas de monstruosités historiques, comme on en trouvait tant naguère dans le cinéma américain et les faits qu'on raconte sont à peu près exacts. Mais le style sucré de la narration les rend vaguement écœurants. Il y a là un mélange de bibliothèque rose et de littérature du cœur qui fait qu'on se dit irrésistiblement : « Il n'est pas possible que les choses se soient passées tout à fait ainsi. La jeune Wittelsbach, au destin si tragique, ne devait pas ressembler tout à fait à une héroïne de Gyp, ni à Sophie Fichini. »

— Les Éditions du Seuil viennent de publier, dans leur collection « Cinémathèque », un livre de Marie Seton, traduit de l'anglais et consacré à un des plus grands hommes de la grande époque du cinéma, S. M. Eisenstein, qui, avec Poudovkine, donna la suprématie pendant une dizaine d'années à l'art soviétique. La décadence a suivi la grandeur, mais on n'oubliera pas de si tôt celui qui a fait *Le Cuirassé Potemkine*, *La Ligne générale*, *Tempête sur le Mexique* et même *Ivan le Terrible*.

Le livre de Marie Seton est gros, sérieux, documenté. On suit pas à pas les démarches de l'artiste et du théoricien. Malgré les efforts consciencieux de l'auteur, je ne trouve pas que le caractère de l'homme nous devienne très intelligible. Il est complexe, changeant, difficile. Sans doute, mais les ressorts des changements n'apparaissent pas clairement. Par exemple, on ne voit jamais comment ce fils d'ingénieur aisé, élevé d'une façon bourgeoise, nullement occupé de politique au moment de la révolution d'octobre, alors qu'il avait dix-neuf ans, est devenu un des propagandistes les plus passionnés de cette révolution. Quand on a refermé ce livre, Eisentein reste un colosse du cinéma. Il n'est pas devenu un ami.

JEAN FAYARD

Le congrès international des Architectes et Techniciens des monuments historiques au Palais de Chaillot. — Pour la première fois, les meilleurs spécialistes de vingt-sept pays se réunissent pour discuter des méthodes et des procédés les plus propres à la conservation du patrimoine artistique de l'humanité : les monuments d'abord, mais aussi les objets d'art, les tableaux, les tissus, les vitraux, les meubles, les pièces d'orfèvrerie.

Une exposition montrant, pour la France, des photos de monuments et d'objets en cours de restauration et, pour l'étranger, un choix de photos d'édifices avant et après la restauration, illustre ces colloques susceptibles d'avoir une très grande importance sur les méthodes qu'on utilisera dorénavant.

Elles correspondent à un état d'esprit qui n'a pas cessé d'évoluer depuis qu'a été créé pour la première fois, en France, en 1830, un service chargé de la protection et de la restauration des monuments historiques. Viollet-le-Duc et ses successeurs rétablissaient l'édifice tel qu'il avait été à l'origine, ou tel qu'ils imaginaient qu'il avait été, refaisant toutes les parties manquantes et, notamment, le décor sculpté et supprimant, par souci d'unité, les adjonctions postérieures. On démolissait ainsi, comme à Bénévent-l'Abbaye, une chapelle gothique authentique pour rétablir une chapelle romane qui n'était qu'un pastiche.

On tend, de plus en plus, au respect intégral de l'édifice, on a compris qu'on ne pouvait pas refaire des sculptures romanes ou gothiques, qu'il vaut mieux conserver une pierre mutilée que de la remplacer par une neuve. On a le souci de plus en plus grand de l'authentique. Du moins en France, en Espagne et, surtout, en Italie. On l'a beaucoup moins en Suisse, en Allemagne, en Belgique et en Hollande.

L'exposition des objets, confiée à M. Taralon, montre que, dans ce domaine, le souci est constant et qu'on se contente de nettoyer, de rétablir l'ordonnance primitive sans aucune adjonction ou altération. Les réalisations récentes dans le domaine des reliquaires, des châsses, des chapes, des boiseries, sont dignes des plus grands éloges.

Le problème des édifices endommagés par la guerre était particulièrement complexe, notamment en ce qui concerne les cathédrales et les églises servant au culte. La cathédrale de Rouen a été sauvée grâce au dévouement de M. Chauvel. A Saint-Lô où la façade était presque complètement écroulée, M. Froidevaux a élevé entre deux moignons de tours un mur nu en retrait.

En Espagne, la cathédrale de Lerida occupée par les militaires pendant deux siècles et demi et transformée en dortoirs a été remise en état, mais en conservant les pierres mutilées. Le cloître avait perdu une partie de ses fenestrages, mais il en restait suffisamment pour qu'on les rétablisse dans leur ensemble, d'autant plus que tous les chapiteaux, à l'exception d'un seul, étaient restés en place.

Et Paris ? Cette exposition nous montre seulement la restauration de l'hôtel Sully, dont on a supprimé, en façade, la galerie parasite construite au-dessus du porche d'entrée au XIXe siècle et le plan du site de Montmartre.

Cela nous conduit à observer combien les services des Monuments Historiques sont désarmés, dans l'état actuel de la législation, devant les démolitions ou les saccages venant de particuliers ou de services publics. Il faut que le site de Paris, en entier, soit classé. Qu'on ne puisse plus l'altérer par des démolitions continuelles entérinées par des organismes incompétents. Si le site de Paris était classé, on n'aurait pas pu démolir les vingt hôtels dont j'ai pris en vain la défense dans mes chroniques de la *Revue de Paris*, ces dernières années, on ne détruirait pas, comme on

a l'intention de le faire, le jardin du charmant hôtel des demoiselles de Verrières, à Auteuil, on ne prolongerait pas, rue Barbet-de-Jouy, le building administratif en construction rue de Varenne.

GEORGES PILLEMENT

Les Romantiques allemands. — L'enquête menée par l'hebdomadaire *Arts* auprès d'étudiants de l'Université de Paris nous révèle les goûts de la jeune génération. Tenons-nous en à la littérature : tout en faisant les réserves nécessaires sur le crédit qu'on peut accorder à la statistique et sur la signification des résultats, admirons que sur les quelque cinquante auteurs cités comme écrivains préférés, ne figure pas *un seul* Allemand. Que Saint-Exupéry recueille quatre cent dix-sept voix sur deux mille a déjà de quoi nous surprendre, mais que Cronin ou Hervé Bazin figurent sur une liste où l'on cherche en vain les noms de Gœthe et de Nietzsche nous plonge dans la stupeur. Notons que les deux mille étudiants et étudiantes interrogés appartiennent aux différentes facultés de l'Université de Paris : seuls quelques étudiants de Lettres ont nommé Rilke. Comme, en fait de préférences musicales, Beethoven, Bach et Mozart réunissent à eux seuls la totalité des voix, on ne saurait prétendre que les interrogés ignorent systématiquement l'Allemagne. Faut-il en conclure que nos voisins n'exercent d'influence en France que par leurs musiciens ?

En fait, la jeunesse demande à la musique des émotions esthétiques ; de la littérature, elle attend la solution à ses « problèmes » : apparemment, Dostoïevski, Malraux, Hemingway si souvent cités satisfont davantage que Mann, Jünger ou Nietzsche. Il arrive aussi que ceux qui donnent réponse à ces « problèmes » ne soient pas des écrivains. Comme ils se servent du langage, ils se voient rangés dans la même catégorie que des poètes avec lesquels ils n'ont rien en commun.

Les écrivains allemands n'ont trouvé d'accueil chez nous qu'auprès d'une élite, au point que les admirateurs de Novalis, de Hölderlin, de George ont toujours fait figure d'isolés, d'initiés. Comment s'étonner après cela que Jean-Paul Richter soit inconnu en France ? Le nom de Schiller sonne familièrement à nos oreilles ; nous nous gardons bien de le lire. Sans Gounod, Massenet et Thomas, Gœthe n'aurait guère d'audience. On salue Kant, Hegel, Nietzsche chapeau bas, et l'on croit avoir fait assez. Le seul écrivain allemand qui se soit acquis un peu de popularité, c'est Hoffmann. Encore ne suis-je pas bien sûr que beaucoup de gens, après avoir entendu Offenbach, ne s'imaginent connaître l'œuvre de Hoffmann ; ils s'en tiennent là.

Refaire le livre de Mme de Staël est une tâche actuelle à toute époque.

C'est pourquoi l'anthologie qu'Armel Guerne vient de publier chez Desclée de Brouwer, *Les Romantiques allemands*, doit-elle être saluée, applaudie, encouragée : c'est un acte de culture et de foi. Armel Guerne peut être assuré que les lecteurs de son livre appartiendront à la catégorie des solitaires, des curieux, des esprits non prévenus, de ceux que ne satisfont ni le matérialisme américain ni le désespoir à bon marché de notre littérature noire, de ceux qui, sans tourner le dos à leur temps, ne tiennent pas pour périmé ce qui a été conçu au XIXe siècle.

Armel Guerne a hésité entre deux partis : ou bien illustrer les écrivains par leurs œuvres les plus réussies et les plus connues, ce qu'il a fait pour Hölderlin, Novalis, Kleist, Arnim, La Motte-Fouqué, Büchner, Eichendorff, Mörike, ou bien révéler au public français des œuvres traduites pour la première fois, mais parfois moins bien venues, ce qu'il a fait pour Tieck, Chamisso. *La Fable adalbertine* du premier ne vaut pas, de loin, son *Peter Schlemihl*, l'homme qui a perdu son ombre et malgré le charme du *Voyage dans le Bleu* de Tieck, ce conte ne surpasse pas la *Coupe d'Or*, les *Elfer* ou *Eckert le Blond* jadis traduits par le regretté Albert Béguin. Enfin j'aurais souhaité que Hoffmann fût plus largement représenté. Pourquoi *La jeune Fille au Myrte* de Brentano ne figure-t-elle pas à côté du *Beau Mendiant* qui dans l'anthologie brille d'un éclat si singulier ? En revanche, quelle excellente idée d'avoir publié le *Don Juan et Faust* de Grabbe, *l'Homme vert* du délicieux Contessa et la lettre de Bettina sur Caroline de Gunderode !

En vérité, le recueil d'Armel Guerne devrait se trouver dans toutes les bibliothèques : il réunit en un petit volume ce que l'Allemagne a produit de plus merveilleux pendant la grande époque de sa littérature.

MARCEL SCHNEIDER

Marie-Noël. — Prémonition. — Il y a quelques jours, nous nous entretenions de Marie Noël avec Costa du Rels, le dernier président de la Société des Nations, celui qui, à Genève, en décembre 1939, prédit à Hitler et à Mussolini le sort que leur réservait l'avenir. L'auteur des *Étendards du Roi* serait-il devin ? « Oui, me disait-il récemment, le nom de ce poète de génie, Marie Noël, monte en flèche. Sur son œuvre, l'union sacrée s'est faite. Jeunes et vieux, mandarins, autodidactes et même illettrés, catholiques et athées, protestants et agnostiques, ceux de l'extrême-gauche, ceux de l'extrême-droite, Canadiens, Américains du Nord et du Sud, et jusqu'aux Noirs du Soudan et aux Indiens raffinés de Bungalore, rivalisent, pour l'amirer, avec Belges, Suisses, Italiens, Hollandais, Anglais, Allemands, Portugais et... Français ; il y a là une... *unanimité*, sans précédent, me semble-t-il, dans les lettres... »

Unanimité, avait dit l'auteur de ce livre si noble, les *Croisés de haute Mer*... Et le lendemain, par un étrange jeu du destin, Marie Noël apprenait, au fond de la province où elle s'est toujours confinée, que lui était attribué le prix de... l'*Unanimité* : 250 000 francs ! A la place de Costa du Rels, je consignerais ma porte. Car un tel don de prophétie pourrait bien lui valoir maintes visites intéressées de candidates ou de candidats à nos grands prix littéraires. Ce serait vite la cohue.

Jamais ceux-ci ni celles-là n'admettront, en effet, qu'en rendant hommage à un grand talent poétique, les dix-huit jurés du prix de l'*Unanimité* (ainsi nommé parce qu'il ne peut être attribué qu'à un écrivain ralliant l'ensemble des membres du Comité du C.N.E. parmi lesquels Francis Jourdain, Aragon, Jacques Madaule, Sartre, Maurice Druon, Elsa Triolet, Georges Huisman, Vercors) ; ont voulu également s'incliner devant la « modestie » (le mot a été prononcé par leur président) de la petite chanteuse d'Auxerre qu'on n'appelle guère là-bas que Mlle Rouget, son nom de vieille demoiselle sans histoire, dont le seul souci fut toujours de passer inaperçue.

Un tel effacement aura sans doute retardé l'ascension d'une œuvre poétique exceptionnelle vers la gloire. Mais, aujourd'hui, grâce au témoignage de tout ce qui compte dans les Lettres françaises depuis trente-sept ans, la percée s'est produite, la montée s'accélère.

Il y a quelques mois, la librairie Stock rassemblait, en un très beau volume relié dans le goût le plus surréaliste (il y a beaucoup de surréalisme en Marie Noël), l'*Œuvre poétique* de Marie Noël. Tirage assez important (près de trois mille exemplaires) pour un volume d'un prix assez élevé... L'un des très nombreux critiques qui consacrèrent leur chronique à celle dont Émile Henriot écrivait dans *le Monde* : « Il est très certain qu'elle a du génie », posa alors cette question — selon moi, très opportune : « La poésie compte-t-elle encore en France ? » Cette *Œuvre poétique* de Marie Noël, présentée ainsi, et d'un prix relativement élevé, constitue un test des plus intéressants. On voudrait savoir quelle fut l'attitude du grand public à l'égard de cette *Œuvre poétique*.

Moi aussi, j'ai voulu savoir. J'ai donc téléphoné à la librairie Stock, et voici ce qui m'a été répondu : « Nous n'avons plus un exemplaire de l'*Œuvre poétique* de Marie Noël... Nous envisageons une prochaine réimpression. Heureusement, nous avons toujours les quatre recueils de poèmes et les œuvres en prose. Cela nous permet de faire face aux demandes que provoque le prix de l'*Unanimité*. »

Ainsi donc, cinq mois auront suffi pour que la question posée soit résolue, dans le meilleur sens : « Oui, il y a un grand public pour la poésie ; et si l'on connaissait, par exemple, le nombre exact des milliers d'exemplaires qui ont été tirés du premier recueil de Marie Noël, *les Chansons et les Heures*, on serait profondément surpris et réjoui... »

« Ses vers sont faits pour être dits ou lus à voix haute », a noté, de façon très pertinente, Émile Henriot. De quoi s'est avisée, depuis long-

temps, Mme la duchesse de La Rochefoucauld, laquelle a demandé à la « Société de Poésie », fondée sous les auspices de Paul Valéry, par Mme Marguerite Jules-Martin, d'organiser, le 18 mai, à la Maison de l'Amérique Latine, un récital Marie Noël.

Il faut toujours un singe pour montrer la lanterne magique : en l'occurrence, la lanterne magique, c'était la poésie azurée et vermeille de Marie Noël, le singe étant le signataire de ces lignes... Heureusement l'entouraient Vera Korène, dont le grand talent lyrique fit merveille avec *Chant de Crapaud* et la terrible *Bataille* ; Marie Dubas, qui fit estampe avec *Mon Père me veut marier* et tira des larmes avec *la Berceuse d'Actions de Grâces* ; Suzanne Flon, l'inoubliable Jeanne d'Arc de l'*Alouette*, celle qui dit un jour à la radio : « Le plus grand poète de l'Amour, c'est Marie Noël ! » Suzanne Flon avec *la Petite Chanson*, avec le pathétique *Office pour l'enfant mort*, avec le plus brûlant poème des *Heures*, *A Sexte*, que la récitante interpréta avec une sorte de génie.

Enfin, l'humour narquois, et très auxerrois, de Marie Noël, ne fut pas négligé ; et, grâce au *Jour des Rois*, coloré avec tant de fantaisie par Vera Korène et à l'*Œuvre du Sixième Jour*, écrite, semble-t-il, pour Marie Dubas qui s'y tailla un succès, des rires fusèrent parmi les auditeurs.

RAYMOND ESCHOLIER

Jacques Scherer : « Le Livre de Mallarmé » (*Gallimard*). — On sait que Mallarmé était hanté par deux idées : celle de l'échec inéluctable de toute œuvre poétique et celle d'une tentative surhumaine pour atteindre à l'absolu par une œuvre qui ne fût pas seulement écrite. Il n'a cessé, pendant des années, de faire des allusions plus ou moins précises à ce qu'il appelait lui-même « le livre », et qui devait marquer un dépassement, dont il se disait tour à tour incapable et merveilleusement habité.

Ce livre absolu, ce livre total, Mallarmé ne l'a pas écrit, mais il en a laissé une ébauche minutieuse, à laquelle il pensait dès 1866, et qu'il a rédigée entre 1873 et l'année de sa mort. Le manuscrit, composé de deux cent deux feuillets, se trouvait en la possession de Henri Mondor, qui l'a communiqué à M. Jacques Scherer, lequel publie aujourd'hui ce texte curieux, précédé d'une analyse en tous points intelligente et subtile. M. Scherer, qui est professeur d'histoire de la littérature française à la Sorbonne, rappelle certaines conceptions de Mallarmé, qu'il est utile de connaître pour juger cette pièce de laboratoire.

Pour l'auteur d'*Igitur*, l'écriture n'est pas un moyen de communication complet, et le livre dans une version unique ne peut être qu'une caricature de la chose dite, amputée de tous ses prolongements. Le livre idéal serait celui qui s'enrichit de l'expérience théâtrale et de l'expérience

musicale, voire chorégraphique. Il faudrait donc qu'il présente assez de variantes pour justifier un grand nombre d'éditions. Le public averti serait alors invité à une sorte de confrontation des interprétations multiples : de ce spectacle collectif naîtrait la nécessité de l'œuvre, et indirectement sa nécessité sociale. La communion, au théâtre, autour d'un poème de cet ordre, créerait ensuite une mystique, une communion cosmique où le rôle de l'auteur, bientôt anonyme, serait seulement celui de l'initiateur dépassé par ses propres pouvoirs.

C'est selon cette structure polyphonique et cette intégration des genres que Mallarmé a rédigé son brouillon : manière de sténogramme pour son usage personnel, qui se compose de mots abrégés, de signes mathématiques, de flèches, de renvois, de simples termes mnémotechniques. A première vue, on a l'impression d'un rébus, d'un mémorandum pour homme d'affaires, d'un calligramme. Il suffit d'un coup d'œil lucide pour dénier à ce manuscrit tout mystère réel, et n'y voir qu'un plan obstiné, obstinément poursuivi, avec ce sérieux un peu gênant (il y est souvent question du nombre des spectateurs, des prix d'entrée pour le spectacle, des recettes, du coût de vulgarisation, etc.), qui caractérise un esprit assoiffé d'altitude intellectuelle et impuissant à se réaliser. Ce projet n'a été qu'un projet, grandiose et puéril, pur et candide. Il en restera le besoin d'affirmer que la recherche d'un mythe collectif est affaire de poète, à la condition que le poète se perde dans la foule, et progressivement lui transmette ses prestiges.

ALAIN BOSQUET

Schubert. — Un bien charmant volume que le *Schubert* de Marcel Schneider, paru dans cette collection « Solfèges » (Editions du Seuil), dont j'ai déjà vanté les qualités de présentation avec ses images multiples qui vous font pénétrer dans la vie familière du musicien. On y voit, outre ses nombreux portraits, ceux de ses amis, ses maisons, les paysages qu'il aimait et des reproductions d'époque. Tout cela illustrant judicieusement l'univers où se meut l'écrivain. L'univers de Marcel Schneider est particulièrement riche, son bagage de musicien étant au service de l'érudit professeur que nous connaissons.

Il existe beaucoup d'ouvrages sur Schubert, j'en connais peu qui entourent le personnage de ce halo de poésie. Pour Marcel Schneider « la musique de Schubert évoque le ciel », et tout son propos, malgré lui, nous ramène toujours dans les sphères éthérées où planait l'âme du musicien.

La première partie relate la pauvre vie besogneuse et maladive de Schubert éclairée cependant par la fidélité de ses amis et la vie de bohème

qui les réunissait dans des agapes appelées « Schubertiades », où Schubert, au piano, faisait danser ses amis entre deux improvisations géniales.

Malgré son échec, la flamme veillait en lui car il avait la certitude de son message : « Il savait qu'il apportait quelque chose d'unique dans la musique de son temps, la douceur meurtrie des enfants qui ont le cœur gros. » Cette phrase, entre cent autres, donne le ton sensible de cette étude. Si tous les honneurs furent refusés à Schubert, il connut la faveur des dieux, la plupart de ses thèmes ne lui furent-ils pas « donnés » ? Aucun musicien ne travailla plus rapidement : lisait-il un poème qui l'enflammait ? Aussitôt, au piano, halluciné, il trouvait la musique qui devait le magnifier ; ainsi écrivit-il *Le Roi des Aulnes*, de Gœthe, devant ses amis Spaun et Mayrhofer, ahuris...

Tout un chapitre nous renseigne sur la genèse des lieder, d'autres sont consacrés à la musique de chambre, religieuse, aux symphonies, à ses essais infructueux de théâtre. Mais, pour moi, l'attrait primordial de ce livre est la ferveur avec laquelle l'auteur tient à nous convaincre de la grandeur de son dieu, le petit « Schwammerl » (petit champignon) comme le nommaient ses familiers et qui, selon Schneider, ne trouve pas sa juste place parmi les titans (appréciation qui m'étonne). Il le nomme « le poverello du romantisme », le comparant à saint François d'Assise : « Il ne paie pas de mine et porte sa grandeur cachée. »

L'humilité de Schubert était grande, en effet, mais n'est-ce pas l'apanage des élus de rayonner malgré soi, et sans le savoir ?

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

Ernest d'Hauterive. — C'est avec un profond regret que nous avons appris le décès à l'âge de quatre-vingt-treize ans de notre collaborateur Ernest d'Hauterive. Historien, M. d'Hauterive a laissé une série d'ouvrages particulièrement remarquables sur le Premier Empire ; on lui doit *l'Armée sous la Révolution* (1894), *le Général Alexandre Dumas* (1897), la publication inestimable, en cinq volumes, des bulletins de *la Police secrète du Premier Empire*, plusieurs ouvrages sur *la Contre Police royale en* 1800, *les Mouchards et Policiers*, le récit d'un émouvant pèlerinage à Sainte-Hélène qu'il avait accompli en 1933, un grand livre sur *Napoléon et la Police*. C'est grâce à ses soins qu'ont paru *le Journal d'Émigration du comte d'Espinchal* (Perrin), *les Souvenirs d'un Émigré, Montlosier* (Hachette), *les Mémoires de l'abbé de Fabry* pendant l'émigration (Champion 1933).

Cet historien scrupuleux avait su, en ce qui concerne Napoléon, se tenir à égale distance des sentiments d'idolâtrie qui ont brouillé la vue de certains historiens et cela va de soi de l'attitude systématiquement

hargneuse ou hostile qu'on voit adopter aujourd'hui par quelques écrivains toujours prêts à n'extraire des dossiers napoléoniens que les documents comportant une critique plus ou moins féroce. Sachant soumettre les témoignages qui sont proposés aux chercheurs à une critique aiguë et impartiale M. d'Hauterive, sans méconnaître les erreurs que Napoléon avait commises, ne craignait pas, quand, son bilan établi, la balance de ses comptes d'historien l'y conduisait, de mettre en lumière l'étonnant génie de l'Empereur. Ses ouvrages, qui ont tous un grand attrait, resteront d'un secours inestimable pour toutes les études sur le Premier Empire. Beaucoup d'entre eux, dont la réussite formelle est particulièrement évidente, mériteraient d'être retenus aussi par le grand public comme de véritables classiques de l'histoire.

E. d'Hauterive, dont la noblesse de caractère et la loyauté ont infailliblement séduit tous ceux qui l'approchaient, avait passé presque toute son existence en Auvergne où il était né. C'est dans le château d'Hauterive, près d'Issoire, qu'il vient de décéder. Historien de la *Vie du général Dumas*, le père d'Alexandre Dumas, il avait épousé Jeannine Dumas, la seconde fille de Dumas fils.

M. T

Politique intérieure. — Prenons, pour une fois, l'éphéméride en main :

3 *mai.* — Un congrès extraordinaire radical siège à Paris, salle Wagram. L'électrophone passe quelques pages de Beethoven : hommage à Édouard Herriot, mélomane. La voix du chef aujourd'hui disparu se fait entendre : hommage à Pierre Mendès-France.

4 *mai.* — Le congrès s'échauffe. M. Pierre Mendès-France y est pour quelque chose : « Il est clair, dit-il, que les hommes qui ont dirigé les affaires politiques depuis quinze mois ne sont plus qualifiés pour appliquer la politique nouvelle que nous demandons. » Les jeunes mendésiens, perpétuant la tradition de ceux que l'on appelait autrefois les « jeunes Turcs », demandent le retrait des treize ministres que compte le parti radical au gouvernement. Deux ans auparavant, jour pour jour, dans la même salle, M. Pierre Mendès-France partait à l'assaut de la direction de son parti, et gagnait. Cette fois-ci, c'est l'assaut au gouvernement. Mais les ministres contre-attaquent. Douze fédérations du Sud-Ouest sont prêtes à entrer en dissidence. M. Pierre Mendès-France recule *in extremis*, fait voter une motion de type « nègre-blanc », à l'unanimité. Un vieil usage des congrès radicaux qui se perpétue.

Même jour. — A l'heure où M. Mendès-France exprime avec virulence son désaccord sur la politique algérienne du gouvernement, M. Guy

Mollet est dans le Midi. « La paix, dit-il, que nous voulons n'est pas celle des lâches ».

M. Antoine Pinay assiste à un congrès des Indépendants en Savoie : « Le gouvernement est à l'heure actuelle dans une situation exigeant que tout le monde soit groupé autour de lui. »

6 *mai.* — Les ministres radicaux remettent à M. Guy Mollet la motion de leur parti. Il ne se passe rien.

9 *mai.* — M. Mendès-France : « Il va se passer quelque chose ».

10 *et* 11 *mai.* — M. Guy Mollet reçoit les représentants des groupes nationaux. Atmosphère lourde. La perspective d'une aggravation de la fiscalité irrite les Indépendants et Paysans. Les Républicains populaires ont le sentiment que la réforme constitutionnelle va dormir dans les carton. MM. Guy Mollet et Mendès-France sont face à face : regards froids.

12 *mai.* — Le Conseil national S.F.I.O. exprime une confiance totale à ses ministres (2 997 mandats contre 401. Il y a 435 abstentions) sur la politique algérienne, objet essentiel du débat.

14 *mai.* — Rentrée parlementaire, après un mois de vacances. Moue générale devant les impôts nouveaux proposés. M. Ramadier en voudrait pour 98 milliards ; la Commission des Finances lui offre un milliard et demi, une poussière.

L'attaque étant considérée par les stratèges comme un excellent moyen de défense, M. Guy Mollet met à profit la méthode : la motion de Wagram demandait « une modification décisive de la politique algérienne », à son tour il exige des explications, pose des questions qui sont autant d'âpres coups portés à la tête du parti radical.

15 *mai.* — Et le lendemain, il récidive dans un autre domaine : offre sa démission, consent à la reprendre, fait rebondir l'affaire de Suez en saisissant le Conseil de Sécurité des Nations Unies. Parodiant un mot célèbre, un confrère traduit : « On attendait Mendès-France, ce fut Nasser qui arriva. » Mais, le soir, c'était Waterloo. Au Palais-Bourbon, on n'en est pas encore là. M. Mendès-France reste à l'écart et paraît vouloir s'y tenir : le bureau du parti radical laisse au groupe parlementaire le soin de se prononcer sur le comportement des ministres, mais le groupe n'est pas pressé. D'autant moins pressé que les Indépendants-Paysans sont de plus en plus montés contre la politique financière du gouvernement. S'ils se chargeaient eux-mêmes de l'exécution...

17 *mai.* — Le débat est mal engagé devant l'Assemblée. Les Indépendants sont cabrés. M. Ramadier manie la gaffe, lourdement, promettant des impôts, encore des impôts, toujours des impôts. On ne veut pas de ceux qu'il propose ? Qu'à cela ne tienne ! Il change sa liste. Et M. Guy Mollet, qui n'a pas de préférence, pose la question de confiance.

21 *mai.* — L'hostilité des Indépendants est maintenant irréductible

(31 contre, 1 pour, les autres s'abstiennent), Les radicaux mendésistes peuvent s'abstenir en bloc, préservant ainsi leur unité et gardant dès lors quelque chance pour le règlement de la situation. M. Guy Mollet, qui se sait perdu, coupe son discours en deux. Première partie : le président du Conseil fait son bilan ; seconde partie : le secrétaire général de la S.F.I.O. brandit le drapeau tricolore d'une main et le vade mecum du parfait socialiste de l'autre. 250 voix refusent la confiance. Il n'y a que 213 approbations. La soirée s'achève à l'Élysée : visite de rigueur.

22 *mai*. — Premier pronostic : formule centriste (les Républicains populaires sont toujours restés fidèles aux socialistes et pourraient compter sur leur soutien). Moralité : rien ne sert de courir...

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE DES LIVRES

ESPOIR ET PEUR DU SIECLE

par Raymond Aron *(Calmann-Lévy)*

Sous ce titre, Raymond Aron a réuni trois essais sur la Droite, sur la Décadence et sur la Guerre, écrits il y a quelques mois. Le troisième de ces essais est un supplément à l'étude publiée il y a cinq ans sous le titre *Guerres en Chaîne* : quelle politique militaire est souhaitable et possible en cette seconde décennie de l'âge atomique, qui est aussi la première décennie de l'égalité thermonucléaire entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis ? Le second essai prolonge les analyses du *Grand Schisme* sur l'abaissement de l'Europe et le destin de la France. Le premier poursuit l'utile travail de débourrage de crâne que l'auteur avait entrepris dans l'*Opium des Intellectuels* : socialisme et capitalisme ne sont pas des absolus, mais des techniques dont l'usage combiné exclut la simplicité des images d'Epinal. Les critiques de Raymond Aron ne s'adressent pas qu'à la « gauche » ; il s'en faut de beaucoup. L'on s'en apercevra en lisant l'excellente postface qu'il consacre aux événements de Budapest et de Suez. Et plus encore les pages où il traite du drame algérien et de l'Union Française. A l'heure actuelle, il n'est sans doute aucun quotidien qui ne craindrait de les publier intégralement : pour être différents, les tabous règnent sur tous les partis et sur toutes les clientèles.

P. F.

DES HOMMES COMME LES AUTRES

Raoul Follereau *(Flammarion)*

Un livre bouleversant.

Sait-on que, par-delà toutes les victimes connues de notre triste époque, il existe une caste de dix millions de misérables que l'humanité a délibérément rejetée ? Sait-on que ces dix millions d'hommes sont des malades dont beaucoup pourraient être soignés et guéris, mais à qui leurs semblables font payer la terreur qu'inspire leur maladie — la lèpre, pour tout dire ? Non, personne ne le sait, et le livre de M. Follereau sera, pour l'immense majorité, une révélation. Car l'auteur, « vagabond de la charité », consacre son existence à visiter les lépreux, à essayer de les soulager, à tenter d'intéresser à leur sort des gouvernements et des O.N.U. qui se moquent éperdument de pareille bagatelle. M. Follereau a d'ailleurs une belle plume au service de la cause qu'il défend, et, dans tous les pays où l'a conduit sa mission, du Japon au Mexique et d'Afrique centrale à Macao, il a su voir et traduire en poète les merveilles changeantes de la nature.

P. R.

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

L'ESPRIT EUROPEEN

Cahiers de l'Université Radiophonique Internationale *(Robert Laffont)*

Qu'est-ce que l'Europe ? Géographiquement, le cinquième d'un continent dont l'autre partie s'appelle Asie. Politiquement, nous savons que l'Europe, malgré des efforts récents, n'a pas atteint l'homogénéité du continent Nord de l'Amérique où, en dehors du Canada et du Mexique, les Etats-Unis semblent lui proposer un modèle d'unité. Les Européens n'ont pas davantage signé tous les accords qui lient entre eux les Etats de l'Amérique du Sud. Le Bénélux ne groupe que trois pays, la C.E.C.A. six, les accords de l'O.E.C.E. ou sur le marché européen intéressent quinze Etats, mais ces accords ne sont point encore ratifiés. De l'O.T.A.N. (où figurent Etats-Unis et Canada), l'Espagne a été jusqu'à présent absente, la Suisse demeure neutre, etc. Il n'est point contestable cependant qu'il existe une *civilisation* européenne et qu'elle a essaimé dans les deux Amériques, en Afrique et en certains régions de l'Asie et de l'Océanie. Il appartenait à l'Université Radiophonique Internationale, créée en 1949 à Nice et dont les émissions totalisent depuis cinq ans quatre cent quarante-huit conférences d'éminents écrivains et professeurs, de tenter de définir *l'esprit européen*. Présenté par le président Théo Fleischman, le premier volume des *Cahiers de l'U.R.I.* parus à l'occasion du congrès tenu à Paris au début d'avril fait apparaître une triple enquête : 1° *L'Europe et les Universités*, sujet traité par des orateurs de tendances et nationalités très diverses : Lucien Febvre, Monseigneur Blanchet, Crombie (Oxford), G. de Vergottini (Bologne), l'Espagnol Salvator de Madariaga, des Suisses, André Staehelin et H. de Ziegler, des Allemands, Hans Wenke, Wilhem Treue, etc. Les Universités de Bologne, de Padoue (1222), sont parmi les plus vénérables, mais sait-on qu'à Montpellier, dès le XIIe siècle, l'Université de Médecine dut son origine aux Juifs, Arabes et Chrétiens ? Union des peuples monothéistes dont nous nous sommes éloignés; 2° *Les Ecrivains et l'Idée d'Europe* font l'objet d'une étude exhaustive, semble-t-il, de Maxime Leroy. Un Français, Pierre Dubois, au XIVe siècle, un roi de Bohême, Podiebrad, au XVe, voilà avec Sully, Leibnitz, Bentham, Kant, Goethe, etc., les ancêtres d'une idée qui fut chère à Saint-Simon, Victor Hugo, Proudhon et à bien d'autres — avant Paul Valéry et Robert Schuman; 3° *Le Type de l'Européen*. Hubert Devillez définit « cet inconnu » comme un tenant du *réalisme* qui légitime notre orgueil. Ce recueil instructif et attrayant est préfacé par Roger Lutigneaux : le secrétaire général de l'U.R.I. voit trois sources à l'idée d'Europe : amour du prochain, respect de la justice, obéissance à la raison, et se garde de négliger ici l'apport des civilisations très anciennes d'Egypte, d'Assyrie, de l'Iran et même de la préhistoire... Conviendrait-il — étonnant retour des choses — de noter à présent l'influence sur l'Europe du « way of life » américain ?

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

ALBUMS DES GUIDES BLEUS

(Hachette)

Que d'invitations au voyage pour ceux qui se penchent sur les albums des Guides Bleus ! Chacun d'eux rassemble un choix de photographies bien fait pour nous déterminer à prendre, dans la minute qui suit, la route, le bateau ou le train. Ces images sont toujours précédées d'une « introduction à l'intelligence du pays » qui est chaque fois une déclaration d'amour à une ville, une province ou un archipel composée par le connaisseur le plus fin et le plus fervent. Salutaire politique : ce sont *les gens du séjour* qui font naître *les gens du voyage*. Parmi les publications récentes, un *Rome* préfacé par Jean-Louis Vaudoyer, si fidèle à la cité des rois, des empereurs et des papes qu'il a réussi à lier entre les sept collines les souvenirs de sa vie à ceux de l'histoire. Emile Henriot, installé au milieu de la célèbre guirlande de châteaux de l'*Ile de France* a fait revivre, par l'effet d'une piété particulière, une charmante demeure disparue, le château de Nesle, tout voisin de sa propre demeure. André Maurois, qui sillonne

chaque année *le Périgord* où est planté son Essendiéras, évoque les grands Périgourdins : Montaigne, La Boétie, Brantôme, Fénelon, Joubert, avant de nous donner les plus décisives raisons de pèleriner à Hautefort, Beynac, Biron, ou Monbazillac. Maurice Genevoix « introducteur » de *l'Orléanais*, en nous guidant de Saint-Benoit à Ménars et à Talcy fait surgir dans l'esprit le souvenir de *Rémi des Rauches*, ce pêcheur poétique autour de qui paraissaient se confondre ciels de Touraine et eaux de Loire. Bernard Villaret enfin qui a évoqué pour nos lecteurs tant d'îles polynésiennes, celles qui appellent tous les voyageurs comme Tahiti et celles que tout le monde ignore telles les Gilbert, travaille diaboliquement en célébrant *l'Océanie* à susciter en nous une douloureuse nostalgie de lagons, de cocoteraies et de vahinés.

L. T.

NOTES INTER-ARTICLES

Lawrence d'Arabie, par Flora ARMITAGE, p. 13. — *Les Chances économiques de la Communauté franco-africaine*, par Pierre MOUSSA, p. 51. — *Les Manuscrits de la Mer Morte*, par Millar BURROWS, p. 88. — *Préparatifs de noce à la campagne*, par Franz KAFKA, p. 128. — *Angkor*, par Bernard-Ph. GROSLIER, p. 138. — *Le Capitaine n'a pas besoin de permission*, par Gerhard RASMUSSEN, p. 158. — *Espoir et peur du siècle*, par Raymond ARON, p. 172. — *Des Hommes comme les autres*, par Raoul FOLLEREAU, p. 172.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Maicès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bref, et R. Caillaux.)

IMP CHAIX. 20 RUE BERGÈRE. PARIS - 1463-J 30-5-57.

TABLE DU 1er SEMESTRE 1957

N° 1. — JANVIER 1957

André MAUROIS. — Dumas fils et George Sand.

André MORICE. — Le Parti Radical-Socialiste.

Félicien MARCEAU. — L'Œuf (premier acte).

SAINTE-BEUVE. — Lettres inédites présentées par Jean Bonnerot.

A. WISS-VERDIER. — L'Allemagne et l'Afrique du Nord.

Pierre GASCAR. — L'Herbe des Rues (fin).

Claude ROGER-MARX. — Odilon Redon.

Roald DAHL. — Le Chemin du Ciel.

Agnès CHABRIER. — Islande.

Louis DUCREUX. — Metteurs en scène.

Jacques WILHELM. — Le Musée du Costume.

Ed. GISCARD D'ESTAING. — Productivité et Niveau de vie.

Jacques POREL. — Un Homme léger.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

Thierry MAULNIER. — Erotisme américain.

Pierre AUDIAT. — Révolutionnaires masqués.

Le Mois à Paris.

N° 2. — FÉVRIER 1957

Henri MONDOR. — Paul Valéry et Arthur Rimbaud.

Wladimir d'ORMESSON. — L'U.R.S.S. contre l'Occident.

H.-F. AMIEL. — Journal inédit (présenté par Léon Bopp).

Princesse BIBESCO. — Mélissinde.

A. PIEYRE DE MANDIARGUES. — Miroir morne.

Félicien MARCEAU. — L'Œuf (deuxième acte).

Branko LAZITCH. — La Révolution hongroise.

Albrecht GOES. — La Flamme du Sacrifice (I).

Bernard de FALLOIS. — Racine à Perte de Vue.

D. CHAPMAN-HUSTON. — Deux Amitiés de Louis II de Bavière.

*** * *.** — Expulsés d'Egypte.

Thierry MAULNIER. — La Nuit romaine.

Marcel THIEBAUT. — La Vie littéraire et le Petit Ami.

Le Mois à Paris.

N° 3. — MARS 1957

Marcel PELLENC. — Le Déficit du Secteur nationalisé.

Robert MERLE. — Maturin ou le Roman noir.

Louise de VILMORIN. — Chansons de Migraine.

Philippe JULLIAN. — La Reine de Mayfair.

Pierre du COLOMBIER. — Itinéraires du Baroque.

Albrecht GOES. — La Flamme du Sacrifice (fin).

Pierre-Henri SIMON. — Défense du Héros de Roman.

Pierre BOULLE. — Chasses.

Ed. GISCARD D'ESTAING. — Le Marché Commun.

S.-M. SKAIFE. — La Cité des Termites.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

Thierry MAULNIER. — De Patate à Jules César.

Pierre AUDIAT. — Mères couronnées.

Le Mois à Paris.

N° 4. — AVRIL 1957

Robert d'HARCOURT. — L'Allemagne de demain.

André BILLY. — Chateaubriand ou l'Impuissance du Cœur.

Marcel PELLENC. — Le grand Désordre des Finances publiques.

M.-A. BAUDOUY. — Le Quadrille Sarda (I).

Raymond LAS VERGNAS. — Anglais d'aujourd'hui.

J. L. de VILALLONGA. — Insouciance à l'Aube.

Gabriel PUAUX. — L'Enigme de Goa.

Jean LE ROUX. — Saint-Domingue en 1803.

Jean FOUGERE. — Le Bonheur à Venise.

Robert SCHILLING. — Mythes indiens à Rome.

René DUMESNIL. — Radiodiffusion et Liberté.

Thierry MAULNIER. — La Jeune Epouse et la Vieille Dame.

Marcel THIEBAUT. — Florian, Rivarol et Montherlant.

Le Mois à Paris.

N° 5. — MAI 1957

Robert SCHUMAN. — La Crise de l'O.N.U.

André MAUROIS. — Le Centenaire de Fontenelle.

André SIEGFRIED. — Le Problème de l'Etat.

Pierre GASCAR. — Journal d'Ethiopie.

Jacques PERRET. — Vent Arrière.

Général KOELTZ. — Hitler et l'Offensive de Mai 1940.

M.-A. BAUDOUY. — Le Quadrille Sarda (II).

Gabriel LAPLANE. — Calderon et l'Espagne.

Ed. de la ROCHEFOUCAULD. — Les Cahiers de Paul Valéry.

Lia LACOMBE. — Passage dangereux.

Denise BOURDET. — Images de Paris.

Thierry MAULNIER. — Bertolt Brecht.

Pierre AUDIAT. — Les Livres d'Histoire.

Le Mois à Paris.

N° 6. — JUIN 1957

Paul REYNAUD. — La Crise du Proche-Orient.

LA VARENDE. — Le Cosaque.

Maurice GARÇON et Pierre LAMBERT. — A la Manière de...

Jules LAROCHE. — La grande Déception de Cannes.

Alain DECAUX. — Un Mariage Second Empire.

R. DELAVIGNETTE. — Le Théâtre en Afrique-Occidentale Française.

Jean MISTLER. — Printemps musical à Vienne.

M.-A. BAUDOUY. — Le Quadrille Sarda (fin).

Béatrix BECK. — Un fameux Cénotaphe.

Gaston BOUTHOUL. — Misère et Surpopulation.

Thierry MAULNIER. — De Beckett à Bernanos.

Marcel THIEBAUT. — Giono, Maurois, Morand.

Le Mois à Paris.

LES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

Sous la direction de Marcel THIÉBAUT

RENCONTRE A BOMBAY

"Le Voyage et l'Amour..."

par Ira MORRIS

traduit par Maurice PONS

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Juin

LOUIS GABRIEL-ROBINET
Rédacteur en chef du Figaro
Clemenceau journaliste

YVONNE DE BRÉMOND D'ARS
La femme antiquaire et décoratrice

GEORGES MONGRÉDIEN
Si la Fronde avait réussi...

RENÉ LALOU
Dans la tourmente et ensuite

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

DOCUMENTS
REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

N° 3 MAI-JUIN 1957

LA RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE D'ALLEMAGNE en 1957

La situation économique
par WERNER STEINBERG
Divergences sur la planification
par GUY ROUSTANG
Feu rouge à la détente
par A. WISS VERDIER
Enseignement de la littérature et réalisme socialiste
par RENÉ WINTZEN
Situation de l'Église évangélique
par GUENTER JACOB

•

L'Allemagne et les problèmes atomiques
Le chancelier et les professeurs
(compte rendu de l'entretien avec les savants atomiques)
Une conversation avec Adenauer
par KINGSLEY MARTIN

•

Les communes en France et en Allemagne
par PAUL WISS
Sommes-nous déjà résignés ?
par PAUL SCHALLUCK
Et des chroniques politiques, littéraires, religieuses et bibliographiques

Le numéro de 160 pages : 240 francs

Abonnements : France : 6 mois 675 f. - un an 1.200 f.
Étranger : 6 mois 750 f. - un an 1.350 f.

Numéro spécimen sur demande

REVUE DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue, Paris-9e
C. C. P. Paris 13.253-54

GRASSET

Vient de paraître :

IGNAZIO SILONE

Le secret de Luc

Roman traduit de l'italien par J. P. SAMSON

Les Cahiers verts **630 fr.**

ANDRÉ BEUCLER

Trois oiseaux

Contes fantastiques **630 fr.**

MAURICE CHAPELAN

Main courante

Prix du journal intime **585 fr.**

FRANÇOISE DES LIGNERIS

Fort Frédérick

Roman

Collection " La Galerie " **585 fr.**

NICOLAS GOGOL

Lettres spirituelles et familières

Traduit du russe par J. CHUZEVILLE

Un vol. in-8° écu : **870 fr.**

AMBROSE BIERCE

Morts violentes

Traduit de l'américain par JACQUES PAPY **585 fr.**

Les Idées et la Vie

JEAN GUITTON

APPRENDRE A VIVRE ET A PENSER

Le véritable bréviaire de l'homme moderne

Un volume : 400 F

LES TEMPS ET LES DESTINS

HENRY VALLOTTON

ELISABETH D'AUTRICHE
L'IMPÉRATRICE ASSASSINÉE

Le bonheur et le calvaire de "SISSI"

Un volume : 850 F

NOËL CALEF

RECOURS EN GRÂCE

Un très beau drame humain

Un volume : 500 F

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

JACQUES DEBU-BRIDEL

LA FAYETTE

Une biographie enfin complète, pour le 2e centenaire de sa naissance

CHARLES BEATTY

FERDINAND DE LESSEPS

Traduit de l'anglais

Une vie étonnante, une époque prodigieuse. Du triomphe de Suez au scandale de Panama

INDRO MONTANELLI

ANTICHAMBRE DU MUSÉE GRÉVIN

Traduit de l'italien

Chronique acides, portraits cruels : les grands de ce temps

MAURICE PERCHERON

LA VIE MERVEILLEUSE DU BOUDDHA

Une merveilleuse histoire, dans l'Inde parfumée et mystique

Du même auteur : SUR LES PAS DE GENGIS-KHAN

plon

PAUL-HENRI SIRIEX

Une Nouvelle Afrique

A.-O.F. 1957

Au moment où les territoires d'Outre-mer accèdent à une autonomie administrative et financière qui prépare leur autonomie politique, saurons-nous sauver l'Afrique noire des aventures qui la menacent?

Comment assurer là-bas l'efficacité des réformes politiques?

Comment établir une véritable communauté franco-africaine?

P.-H. Siriex sonne le glas de nos illusions, mais dégage nos chances et propose des solutions concrètes.

915 Fr. *(t.l.i.)*

●

H. E. DEL MEDICO

L'énigme des manuscrits de la mer Morte

Henri del Medico, spécialiste de l'Orient ancien, apporte une thèse révolutionnaire à un problème qui divise les savants du monde entier. N'affirme-t-il pas, en effet, que les manuscrits sont postérieurs au temps du Christ?

Ne nie-t-il pas l'existence de la fameuse secte des Esséniens?

Un ouvrage qui sera, à coup sûr, passionnément discuté.

1372 Fr. *(t.l.i.)*

DOMAT

ALFRED FABRE-LUCE

CE QUI EST ÉCRIT EN NOUS

" Ce n'est pas un de ses moindres mérites de nous avoir montré combien les grands problèmes de l'âme sont i dissolubles de l'actualité quotidienne la plus brûlante."

GILBERT GUILLEMINAULT (Paris-Presse)

" De tous les livres qu'on a lus depuis vingt ans et qui ont trait aux formes nouvelles de l'inquiétude métaphysique, voici sans conteste le plus profond et le plus clair..."

ROBERT POULET (Rivarol)

JACQUES POREL

UN PEU DE DÉSESPOIR

" Son livre est fait pour plaire par sa vérité, sa sincérité et sa finesse d'analyse aux amateurs de mémoires et de souvenirs." EMILE HENRIOT, de l'Académie française (Le Monde)

" Voici un journal intime comme je les aime... Ce petit livre me paraît infiniment plus enrichissant que trop de romans." GABRIEL D'AUBARÈDE (Nouvelles Littéraires)

ANTOINE ADAM

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIE SIÈCLE

Tome V et dernier : LA FIN DE L'ÉCOLE CLASSIQUE (1680-1715)

" Nous en avons déjà dit l'intérêt et la nouveauté... Leur lecture est une joie..."

EMILE HENRIOT, de l'Académie française (Le Monde)

" Le tome V sort en librairie, digne de ses aînés... Quelle solidité de méthode! Quelle fraîcheur d'information!" ROBERT KEMP, de l'Académie française (Nouvelles Littéraires)

" Il nous apporte de nouvelles clartés sur l'histoire du XVIIe siècle..."

ANDRÉ ROUSSEAUX (Le Figaro Litéraire)

Rappel : Tome I. — L'ÉPOQUE D'HENRI IV ET DE LOUIS XIII
(Grand Prix de la Critique littéraire 1949)
Tome II. — L'ÉPOQUE DE PASCAL
Tome III. — BOILEAU ET MOLIÈRE
Tome IV. — RACINE ET LA FONTAINE

DOMAT

MÉMOIRES DE

Mme de Rémusat

1802-1808

Introduction et notes de Ch. KUNSTLER de l'Institut

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur vingt-quatre ou trente-deux pages** ✶ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Des Etudes complètes sur les Grandes Affaires Françaises : Antar — Electrotube Solesmes — Bazar de l'Hôtel de Ville — S.A. pour l'Equipement Electrique des Véhicules (SEV) — Dollfus-Mieg & Cie — Péchiney — Ateliers de Construction du Nord de la France — Société Financière et Industrielle Latil — Transports Aériens Intercontinentaux — Glaenzer-Spicer — Compagnie Générale d'Entreprises Automobiles

***ABONNEMENTS :* 6 mois 5.500 fr.**

Spécimen et documentation gratuits sur demande

à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires

PARIS

UNE OFFRE EXCEPTIONNELLE DE LIVRES NEUFS A PRIX RÉDUITS

Un récent inventaire de nos stocks nous permet d'offrir aux lecteurs de LA REVUE DE PARIS un choix exceptionnel de livres neufs et non coupés provenant des meilleurs éditeurs et vendus à prix très réduits. Commandez rapidement. Quantité limitée.

OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES
7, rue des Grands-Augustins - PARIS-VI e

5. — **ÉCRIVAINS CONTRE MÉDECINS,** par le Docteur **Sallères.** La réfutation, vivante comme un roman, des opinions souvent erronnées et malveillantes des auteurs d'ouvrages tels que *Corps et Ames, Les hommes en blanc,* etc. sur le comportement des médecins. In-12, 320 p. Valeur 600 fr. pour..... **275** fr.

14. — **INTERVIEWS IMAGINAIRES,** suivis de *Feuillets,* par **André Gide.** Tout le drame intérieur du grand écrivain mondial. Plaquette in-16. Valeur 450 fr., pour..... **225** fr.

22. — **OUVERT LA NUIT, FERMÉ LA NUIT,** par **Paul Morand.** Avec un portrait frontispice. Peinture véridique et parfaitement observée de la vie et des mœurs internationales en Europe après la guerre mondiale. In-8°, 306 p. Tirage limi é à 2 200 ex. num. Valeur 1 200, pour ... **450** fr.

24. — **LE PLATEAU DE MAZAGRAN,** par **A. Dhotel** *(Prix Féminа).* Un roman pénétrant et sensible où se reconstitue la vie provinciale quotidienne, souvent si mystérieuse. In-12, 280 p. Valeur 475 fr., pour..... **175** fr.

37. — **LE GRAND ESCROC,** par **H. Melville.** Dans un style cynique et amer, mais avec une verve bouffonne, l'auteur de *Moby Dick* raconte le voyage d'un steamer sur le Mississipi et les aventures de ses passagers. In-8°, 400 p. Valeur 750 fr., pour..... **275** fr.

42. — **LE SEUIL,** par **R. Rolland** *(Prix Nobel).* Une œuvre inédite du grand écrivain dont la plume et la pensée étaient à l'échelle du monde entier. In-8°, édition originale sur vergé numér. Valeur 450 fr., pour ..... **190** fr.

115. — **TRAITE SUR LA TOLÉRANCE** par **Voltaire.** C'est toute la philosophie voltairienne réunie, depuis ses luttes contre les Jésuites, le récit de la mort de Calas et ses conséquences, et l'intolérance de la Religion mal comprise. In-12, 236 p. sur vélin suisse. Valeur 550 fr., pour.. **225** fr.

225. — **MON ONCLE JOSEPH,** par **Budu Svanidze.** Le neveu de Staline trace un portrait de son oncle, mélange de bonhomie et de cruauté, dénoncé par les dirigeants soviétiques actuels. In-8°, 642 p. Marqué 600 fr., pour..... **180** fr.

289. — **CHRONIQUE MARITALE D'UNE REINE ZOULOU,** par **R. H. Reyher.** Le récit véridique et fascinant du mariage et du martyre physique et moral de la belle Christine, première des innombrables épouses du roi Zoulou Salomon. In-12, 270 p. Marqué 550 fr., pour ..... **260** fr.

308. — **LE SOLITAIRE DE LA CERVARA,** par **Fr. Ambrières** *(Prix Goncourt).* Tout le talent et le style parfait de l'auteur de *Les grandes vacances* se retrouvent dans ce très prenant roman. In-12, 236 p. Valeur 450 fr., pour ..... **215** fr.

501. — **L'ACADÉMIE IMAGINAIRE,** par **Paul Guth.** Le spirituel auteur de la série des *Naïfs* présente 40 personnalités françaises depuis Marcel Aymé jusqu'au général Weygand en passant par J.-L. Barrault, Claudel, Dior, Dufy, La Varende, Mauriac, Mondor, Gérard Philipe, Rousult, etc. qui, selon lui devraient constituer l'Académie représentative de la France. Avec un grand portrait hors-texte en hélio de ces 40 personnes par J.-M. Marcel. Très bel album in-4°. Valeur 1 650f., pour ..... **625** fr.

527. — **CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CURIOSITÉ DU MONDE.** Album in-8°, illustré des 200 hors-texte avec la description des 500 tableaux, meubles, livres, et objets d'art sélectionnés, confiés par les collectionneurs et antiquaires à l'Exposition du Musée des Arts décoratifs et constituant une documentation exceptionnelle. Valeur 500 fr., pour. **290** fr.

542. — *Les classiques de la table :* **PHYSIOLOGIE DU GOUT,** par **Brillat-Savarin; VARIÉTÉS GOURMANDES;** par **Grimod de la Reynière; TRAITÉ DES EXCITANTS MODERNES,** par **Honoré de Balzac.** C'est une véritable encyclopédie de la gourmandise qui doit figurer dans toute bibliothèque d'homme honnête et qui représente le cadeau type. Trois vol. in-12, présentés sous étui parcheminé. Typographie de luxe en 2 coul. sur vélin, tirage limité à 2.000 ex. numér. Valeur 3 900 fr., pour ..... **2 100** fr.

577. — **LE PETIT BOIS ET AUTRES CONTES,** par **Jules Supervielle.** Tout le talent original et bien personnel du maître écrivain. In-8°, 18×24. Tirage limité et numéroté à 2.000 ex. sur vergé. Valeur 750 fr., pour ..... **300** fr.

666. — **LA TRAVERSÉE DES APPARENCES,** par **Virginia Woolf.** Une œuvre unique, obsédante, d'une des plus grandes romancières contemporaines anglaises. In-12, 544 p. Valeur 800 fr., pour..... **275** fr.

750. — **LE ROI DORT,** par **Charles Braibant.** L'œuvre capitale du maître romancier qui lui a valu le *Prix Théophraste Renaudot.* In-12, 440 p. Valeur 790 fr., pour **275** fr.

754. — **HELOISE,** par **Charles Plisnier** *(Prix Goncourt).* Avec ses dons habituels de sensibilité et d'analyse, l'éminent romancier nous montre que l'on peut encore mourir d'amour. In-12, 244 p. Valeur 390 fr., pour..... **175** fr.

783. — **LE RESTE EST SILENCE,** par **Edmond Jaloux** *(de l'Académie française).* Avec un portrait frontispice. In-8°, tirage limité à 2.200 ex. numér. 228 p. Valeur 900 fr. pour..... **350** fr.

775. — **LA BONIFAS,** par **J. de Lacretelle** *(de l'Académie française).* Avec une préface inédite de l'auteur et un portrait frontispice. Tirage limité à 2.200 ex. numér. In-8°; 332 p. Valeur 1.220 fr., pour ..... **400** fr.

869. — **LES ILLUSIONS PERDUES,** par **Balzac.** Texte complet de cette série, complément de la *Comédie Humaine,* dont on retrouve les principaux personnages : les deux poètes, un grand homme de province à Paris, les souffrances de l'inventeur. Avec trois préfaces inédites de Paul Morand et un portrait de Balzac. Typographie 2 coul. sur vergé extra blanc. Tirage limité à 3.000 ex. numérotés. Trois vol. ensemble 894 p. Valeur 4 500 fr., pour ..... **1 900** fr.

964. — **LE ROMAN DE RENART.** Texte de Paulin Paris. Un des plus purs joyaux de la littérature du Moyen-Age, bien caractéristique de l'esprit français et qui fut une des premières œuvres écrites en dehors de la domination religieuse. Beau vol. in-8°, 282 p. sur vergé avec repro. de documents d'époque. Belle reliure parcheminée, tête dorée. Valeur 1 500 fr., pour..... **750** fr.

966. — **LE NAZARÉEN,** par **Shalom Asch.** A la lueur des documents récemment trouvés en Palestine, un hébraïsant raconte la vie de Jésus, ses théories et son dogme avant le catholicisme. Un livre remarquable dont plus d'un million d'exemplaires ont été vendus en Amérique. Traduit en 7 langues Grand in-8°, 756 p. Valeur 1 400 fr., pour..... **575** fr.

1019. — **ŒUVRES OUBLIÉES : LA DERNIÈRE FÉE (2 vol.), LE SORCIER (3 vol.)** par **Honoré de Balzac. VIE ET MALHEURS DE SAINT-AUBIN (Honoré de Balzac),** par **Jules Sandeau.** Illustr. de nombr. bois de Daumier, Gavarni, coll. de 6 vol. présentation romantique de textes peu connus qui ne se trouvent que dans certaines *Œuvres Complètes.* Six Vol. in-12, plus de 1 000 pages nombr. ill. d'époque, tirage de luxe Val. 2 000 fr., les 6 volumes pour... **900** fr.

1020. — **CARAVANES, F. de Mussy.** Merveilleux récit d'un périple en Afrique fait en caravane, seul moyen de locomotion permettant de connaître les mœurs, des habitants et des bêtes sauvages. In-8°, valeur 475 fr., pour .... **250** fr.

1034. — **LA MAURITANIE, Odette de Puigandeau.** Ouvrage d'un passionnant intérêt sur ce pays, la vie les mœurs, les habitants, par une vaillante jeune femme. Recommandé au moment où la Mauritanie prend une importance politique économique considérable. In-8°, 256 p. avec 52 illustr. et cartes, Valeur 650 fr., pour ..... **275** fr.

1035. — **LE SECRET DU COLONEL LAWRENCE. L. Broussard,** Voici enfin révélé le secret de l'auteur des *Sept Piliers de la Sagesse,* qui lutta dans l'ombre contre la France en Orient et mourut mystérieusement car l'Intelligence Service trouvait qu'il en savait trop. In-12, 160 p. portrait. Valeur 360 fr., pour ..... **175** fr.

1037. — **MÉMOIRES DE D'ARTAGNAN.** C'est le document authentique qui a servi à Alexandre Dumas pour écrire *Les Trois Mousquetaires.* D'une saveur très pittoresque avec nombr. épisodes inédits. In-8°, 224 p. Valeur 480 fr., pour ..... 250 fr.

1039. — **MISCELLANÉES,** par **Léo Larguier** *(de l'Académie Goncourt).* C'est le journal intellectuel du charmant auteur qui donne des aperçus souvent piquants sur les artistes, les écrivains qui firent la notoriété de Saint-Germain-des-prés. Édition originale in-12, 224 p. Valeur 450 fr., pour.. **225** fr.

1040. — **MALGORN, LE BALEINIER,** par **E. Condroyer :** Incontestable spécialiste des récits de marin, le célèbre écrivain nous fait revivre l'âpre et pittoresque vie des baleiniers en un magnifique roman qu'on a appelé le *Moby Dick français* In-8°, 282 p. Valeur 560 fr., pour..... **275** fr.

BON DE COMMANDE A RETOURNER A L'O. C. O.

CONDITIONS DE VENTE valables pour la France, l'Union française, la Belgique, la Suisse et le Canada. Commandes : minimum 1 000 francs. Port : **20** francs par volume pour commandes entre 1 000 et 2 000 francs; **10** francs. par volume pour commandes entre 2 000 et 3 000 francs.; Franco à partir de **3 000** francs.

5	14	22	24	37	42	115	225	289	308
501	527	542	577	666	750	754	773	775	889
964	966	1019	1020	1034	1035	1037	1034	1040	

(Entourer d'un cercle les numéros choisis.)

Je joins le montant de ma commande, soit ..... francs, en chèque, mandat ou virement à votre C.C.P. **Office de Centralisation d'ouvrages,** Paris, 693-34.

Nom et adresse.....

..... R. P. 2.

VIENT DE PARAITRE

PEYREFITTE

Chevaliers de Malte

Une nouvelle affaire des Templiers

FLAMMARION

VIENT DE PARAITRE

LES MÉMOIRES
DE
WEYGAND
de l'Académie française
SONT MAINTENANT ACHEVÉS

VIENT DE PARAITRE :

★★ **MIRAGES ET RÉALITÉ**
1918-1939
VINGT ANS D'ERREURS ET DE FAIBLESSE

DÉJA PARUS :

★ **IDÉAL VÉCU**
★★★ **RAPPELÉ AU SERVICE**

MAURICE MARTIN DU GARD
LES MÉMORABLES
Tome I
1918-1923

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

PAUL GAULTIER
de l'Institut
LES DÉFAUTS DU CARACTÈRE

COLLECTION " L'HISTOIRE "

GEORGES LEFRANC
HISTOIRE DU TRAVAIL ET DES TRAVAILLEURS

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

NEVIL SHUTE

Les frontières du cœur

roman

De l'Orégon à l'Australie

R. PRAWER JHABVALA

Ce que fille veut

roman

L'Inde moderne
Une comédie de mœurs et un roman d'amour

Pour paraître en juin :

Au risque de se perdre

par

KATHRYN HULME

Cette " histoire d'une nonne " qui a ému le monde entier